Nosferatu le vampire

Roman de Delphin Bournot

Librement adapté du script de Henrik Galeen (1921)

Et du film de Friedrich Wilhelm Murnau.

Avant-propos

Cet ouvrage constitue mon premier roman. J’ai veillé à lui accorder le plus grand soin, tant dans la construction que dans le travail de la langue.

Cette œuvre puise son origine dans le film muet Nosferatu, eine Symphonie des Grauens (1922), aujourd’hui entré dans le domaine public. Elle s’attache à respecter, dans ses lignes essentielles, le scénario de Henrik Galeen, tout en proposant une réinterprétation personnelle, assumée et littéraire.

Le style adopté s’inspire volontairement de la prose de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Ce parti pris peut surprendre le lecteur contemporain ; il répond toutefois à une exigence de cohérence avec l’époque évoquée et avec l’esprit de l’œuvre originelle. Lire un texte de cette nature implique d’accepter un rythme, une respiration et une densité propres à une tradition littéraire antérieure. Entre Dracula (1897) et Nosferatu (1922), la distance historique demeure, au fond, relativement courte.

Si Nosferatu procède à l’origine d’une adaptation non autorisée du roman de Bram Stoker, le présent livre ne se veut nullement une relecture de Dracula. Le film de Murnau a acquis, avec le temps, une identité autonome. Le vampire qui y apparaît ne relève plus du seul héritage stokerien : il obéit à une logique, une symbolique et une destinée qui lui sont propres.

Certaines phrases ou certains passages sont accompagnés d’un astérisque (*). Ce signe indique la présence d’un élément dissimulé.

Le lecteur peut ainsi choisir sa méthode de lecture :

— progresser linéairement, en conservant ces éléments en mémoire ;
— ou consulter les notes de bas de page dès l’apparition du signe.

Certains pourront s’étonner de l’ampleur de certains actes, notamment les deuxième et troisième. Ce développement répond à une nécessité dramatique : le vampire ici représenté ne relève pas du simple folklore. Il exige une approche progressive, afin que sa nature, ses modes d’action et sa présence véritable se dévoilent avec la gravité requise. Le film, en raison de ses choix visuels et narratifs, ne pouvait en montrer tous les ressorts, bien qu’ils figurent déjà, pour partie, dans le script d’Henrik Galeen — notamment les procédés liés aux cercueils et à la peste. Une traduction de ce script est jointe en fin d’ouvrage à titre de complément documentaire.

Les troisième et quatrième actes comportent une dimension ludique et interprétative : certains éléments prennent sens par échos, reprises et

correspondances. Détails, répétitions, notations brèves — rien n’y est entièrement décoratif. L’espace, le temps, le désordre apparent, ainsi que les pouvoirs d’Orlok, participent d’une construction d’ensemble qui se révèle progressivement.

Vous trouverez également : une fin alternative heureuse pour l’histoire.

Ce livre a été écrit malgré des difficultés physiques persistantes. J’espère néanmoins qu’il offrira au lecteur une œuvre exigeante, capable de nourrir la réflexion autant que l’imaginaire, mêlant aventure, noirceur, surprise et parfois une forme d’absurde qui n’est pas étranger à notre propre monde.

J’ai investi dans ces pages ce que je pouvais donner de plus sincère. Puissent-elles trouver un écho chez ceux qui les liront.

Delphin Bournot
dit Judex6

Post-scriptum : Je dois prévenir mon lecteur que nous entrons dans une structure tragique où l’enjeu n’est pas le salut mais la compréhension.

Prologue

1838. Quelque part, dans une forteresse médiévale, le destin était en marche. Un homme, dont seule l'ombre silencieuse demeurait visible, avait dans sa ligne de mire une ville qu'il souhaitait dominer, invisible. Il avait tout prévu et ses pions étaient déjà placés. On lui avait dit que le moment était venu. Il ne pouvait plus attendre. Il ne lui manquait qu'une seule chose, et bientôt, bientôt, il ne serait plus enfermé dans cet endroit désert où tout le monde le connaissait. Il profiterait de sa stratégie pour se glisser sans être vu, comme un fantôme.

Quelqu'un lui apporterait cette chose. Il le savait : un homme venu de sa cible lui fournirait le moyen d'ajouter une nouvelle victoire à son tableau de chasse. Et cet homme-là sonnerait l'heure de la conquête finale. Pour l'instant, ni cet homme, ni la ville choisie pour la glorieuse personne qu'il était ne savaient le danger mortel qui les guettait.

Il savoura l'idée : un chasseur invisible parmi des gens trop occupés entre eux pour le voir, car sa dangerosité venait du fait que personne ne croyait, ni ne croirait, en son existence. Il ricana sournoisement. Il prit l'enveloppe qu'il avait dans sa poche. Il héla un de ses corbeaux et lui dit :

— Emmène cette lettre à une certaine adresse… Tu sais où…

Acte 1 : La proposition et le voyage en Transylvanie.

Quelques jours après les événements rapportés dans le prologue, le 10 mars 1838, Wismar, petite ville portuaire et ancienne, s'étirait sous le soleil du matin. Ses toits luisaient comme du cuivre poli, et les places bordées d'arbres laissaient danser sur les pavés des silhouettes filigranes. L'air, tiède et chargé de bois humide et de sel, semblait suspendu dans la quiétude de la cité. Le clapotis régulier de l'eau contre les quais accompagnait le cri des mouettes et le froissement des voiles dans le vent. Du port, on apercevait au loin Lübeck, baignée de lumière, ses mâts oscillant au rythme des vagues.

Étrangers et habitants se mêlaient dans l'anonymat le plus total, leurs pas résonnant sur les pavés, leurs voix se fondant dans le murmure constant de la ville. Une charrette grinçante traversait la place, tirée par un cheval aux naseaux fumants, tandis qu'un enfant poursuivait un ballon égaré, riant aux éclats. Ici, ombre et lumière s'entremêlaient, se cherchaient et se répondaient, comme si la ville elle-même respirait entre les clartés du jour et les prémices d'inquiétude qui rôdaient derrière chaque façade.

En ce temps-là, Thomas et Ellen Hutter vivaient à Wismar, dans une rue calme, bordée de maisons aux façades colorées et aux fenêtres fleuries. Mariage d'enfance et d'amitié, leur union s'était transformée en amour sincère. Ils s'étaient connus à l'école et ne s'étaient jamais vraiment quittés. Hutter, désormais employé chez Knock, avait été quelque peu « poussé » vers ce poste par son beau-frère, soucieux de voir le jeune homme s'installer dans le monde des affaires, tandis qu'Ellen

profitait de la protection et du confort d’une maison où l’aisance contrastait avec la simplicité de son époux.

Malgré une certaine mélancolie qu’Ellen éprouvait parfois, la vie du couple demeurait harmonieuse. Il n’y avait jamais de querelles, jamais de mots durs. Hutter, toujours attentif, veillait à ce qu’Ellen suive les prescriptions du docteur Bulwer, qui la surveillait depuis que son état nerveux s’était manifesté à la suite d’un voyage dans les Carpates. L’empêcher de lire n’était pas simple. Sa curiosité pour les romans et les ouvrages de superstition était vive, et elle trouvait toujours le moyen de s’immerger dans ces histoires, malgré les conseils de Bulwer.

Ce jour-là, sur les balcons de leur demeure, s’épanouissaient des caisses de bois vert où se mêlaient fleurs et feuillages, encore humides de la rosée matinale. Un chaton bondissait dans le soleil, poursuivant une balle suspendue à un fil que tirait Ellen, assise sur le rebord de la fenêtre. Elle le prenait ensuite dans ses bras, les traits baignés de lumière, les yeux pétillants de malice, tandis qu’un rayon de soleil faisait briller ses cheveux comme de la soie d’or.

Thomas Hutter, devant le miroir de sa chambre, ajustait sa veste avec soin, resserrait son col, jetait un œil par la fenêtre pour observer le port et les passants, puis souriait, satisfait de lui-même. Il prit un petit paquet de lettres posées sur le bureau, le pesa dans ses mains et soupira d’une manière qui trahissait à la fois impatience et excitation. Dans le jardin, il cueillit quelques œillets et les disposa en bouquet, observant les insectes butiner autour des fleurs encore écloses. Ellen, surprise, ria doucement, mais un voile de tristesse traversa son visage au contact des tiges tranchées.

— Pourquoi les as-tu tuées, ces si belles fleurs ? murmura-t-elle, la voix teintée d’émotion.

— Pardon, répondit Hutter en l’embrassant sur le front. Mais tu sais, je les ai fait venir de loin… de quelques pays lointains… On m’a dit qu’elles venaient de quelques jardins d’un calife d’Anatolie.

Elle comprit qu’il voulait la rassurer et se jeta à nouveau dans ses bras. Ils s’étreignirent longuement. Il ne l’avait jamais vue ainsi, si bouleversée. Le jeune homme en était inquiet, mais essaya de ne pas le lui montrer.

Ellen lui prépara son petit-déjeuner : café fumant, bacon croustillant et œufs au plat. Thomas avala rapidement son repas, mais prit soin de déposer la tasse sur le rebord de la fenêtre, observant un passant qui saluait timidement.

— Tu sais que ce n’est pas sain de manger si vite et si peu… Tu pars toujours sans finir ton petit-déjeuner, dit-elle, fronçant légèrement les sourcils.

— Je sais, chérie, répondit Hutter avec un sourire. Comme d’habitude, je finirai par être en retard, et Monsieur Knock n’apprécie guère les retards.

— Je pense que tu ne devrais pas y aller aujourd’hui… murmura-t-elle, posant sa main sur son bras. Les fleurs sont un présage.

Son mari la regarda, intrigué. Un léger frisson parcourut sa colonne vertébrale, mais il secoua la tête avec légèreté.

— Tu te fais des idées, répliqua-t-il, souriant pour la rassurer.

Il ouvrit la porte, s’inclina légèrement vers elle et descendit la rue, ajustant ses pas au rythme des pavés, saluant quelques voisins qui s’affairaient déjà à leurs tâches matinales. Un chat se faufila devant lui, et il dut s’arrêter pour le laisser passer, une main sur le cœur, amusé par cette vie paisible qu’il allait bientôt quitter.

La rue, encore calme sous la lumière du matin, laissait apparaître quelques passants : voisins, amis, ou un marchand de passage dont les visites ponctuelles à la maison de la belle-famille, riches armateurs, rappelaient l’importance sociale et commerciale de Wismar. Sur le chemin, pressé, l’époux de la jeune Ellen bouscula un petit homme d’âge mûr qui martelait le sol à l’aide de sa canne. Malgré la luminosité

réfléchie par les pavés, il reconnut le professeur Bulwer, qui se mit à plaisanter :

— Vous courez bien vite, mon cher Thomas ! Vous connaissez le dicton, pas vrai ? On arrive toujours à bon port !

Hutter le salua, s’excusa de sa rudesse, sourit poliment et, lui montrant l’heure :

— Je suis désolé, professeur Bulwer ! Je vais être en retard chez monsieur Knock. Et il reprit sa course, emporté par un mélange d’excitation et de nervosité, tandis que l’écho de ses pas résonnait dans la rue pavée.

Une silhouette furtive glissait au-dessus des toits, ses ailes noircies se découpant sur le ciel matinal. Dans son bec, une enveloppe soigneusement roulée, comme un présage silencieux, se dirigeait droit vers une bâtisse à l’autre bout de la rue, une simple agence immobilière, ignorant les passants et les rumeurs du matin. La fenêtre s’ouvrit soudain, et une main agile saisit l’enveloppe que le corbeau déposait avec une précision presque inhumaine… C’est là que tout allait commencer pour Hutter.

Deux heures plus tard, dans un bureau étroit où la poussière semblait peser sur chaque meuble, une lumière blafarde filtrait à travers les stores tirés. Le parquet grinçait sous les pas, et l’air était chargé d’une odeur âcre de cire, de papier ancien et de bois fatigué. Chaque recoin du lieu semblait murmurer les souvenirs de transactions passées, d’affaires conclues avec un mélange de ruse et de froideur.

Derrière un pupitre massif, le directeur, Knock, demeurait immobile, la silhouette maigre et voûtée dans ses vêtements noirs trop serrés, les mains longues et fines posées sur le bois, comme pour en sonder les secrets. Ses yeux noirs, profonds, ne quittaient pas le document qu’il venait d’ouvrir, une lettre ornée de figures étranges et de signes incompréhensibles :

⚛⊗□ □□⊙ ⧓⧔⚛ □□□

□□⚷ □□□ ⊙⊕⊗ □□⊙

⚯⧫□ □□□ □⊙⊙⊕

□□□ ☸⊗□ ⋈⋉☸ □□⚷

✠♈☥ⁱ

Pourtant, le vieil homme semblait comprendre chaque tracé, et un sourire aigu, presque cruel, étira ses lèvres.

Cette lettre était arrivée juste avant que Thomas Hutter n'arrive au bureau. Cela faisait deux heures que Knock la lisait et la relisait, un air réjoui…

— Hutter, venez ici immédiatement ! lança-t-il, sa voix tranchante résonnant dans la pièce comme un avertissement.

Son employé s'exécuta, déposant ses dossiers avec un mélange de curiosité et de respect. Il laissa là l'autre employé qui s'acquittait de la besogne à sa place. Le directeur de l'agence lui tendit la lettre, ses doigts osseux semblant peser chaque mot avant même qu'il le prononçât.

Hutter prit la lettre mais ne comprit rien à l'étrange écriture. Quelle langue pouvait bien s'écrire de cette manière étrange, voire saugrenue.

— J'ai une mission à vous confier… murmura-t-il, laissant l'opacité de son sourire glisser sur Hutter.

— Pour moi ? balbutia Hutter, surpris et légèrement flatté.

— Avant tout, j'ai besoin de savoir si vous êtes un homme qui aime voyager.

— J'aimerais, mais Ellen… Elle préférerait que je reste à Wismar, admit Thomas Hutter, hésitant, partagé entre le devoir conjugal et l'excitation d'un possible voyage.

Knock inclina la tête, le regard sombre, mais sans menace ouverte. Ses vêtements crépusculaires semblaient flotter soudainement autour de lui alors qu'ils paraissaient trop serrés auparavant, comme s'ils étaient

doués d’une vie propre. Le commis, qui avait l’habitude de travailler chez son patron, avait déjà vu cela se produire lorsque Knock sentait la bonne affaire.

— C’est dommage… Pourtant, cette opportunité ne se présente qu’une fois. Pour notre maison, c’est capital.

L’employé sentit son cœur battre plus vite. L’idée de partir l’inquiétait autant qu’elle l’attirait. Le sombre vieillard, impassible, posa ses yeux bruns sur lui et murmura :

— Connaissez-vous le comte Orlok ?

— Jamais entendu parler, répondit Hutter.

Knock hocha lentement la tête, comme satisfait qu’il en fût ainsi. Il regardait attentivement son employé.

— Tant mieux… Vous n’avez donc aucun préjugé. Je le connais bien. Il est un véritable maître à penser pour moi… Il s’agit d’un homme singulier, doté d’un esprit rare. Certains diraient qu’il est… exigeant, mais c’est un homme de goût et de principes.

Hutter frissonna, une vague de curiosité mêlée d’inquiétude le traversant.

— C’est de lui que vient cette lettre ?

— Oui… Sa Grâce, le comte Orlok, de Transylvanie, désire acquérir une maison à Wismar. Il m’a dit vouloir une maison assez spacieuse et assez belle, mais… il veut absolument qu’elle soit abandonnée, s’amusa à dire le vieil homme.

— Quelle drôle d’idée, fit remarquer Hutter.

— Il fait ce qu’il lui plaît, là n’est pas la question ! Le client est roi, ne l’oubliez jamais. La question est… quelle maison vais-je bien pouvoir lui proposer ? rétorqua Knock, qui se réjouissait un peu de la situation, mais semblait courroucé d’entendre dire du mal du comte Orlok.

Réfléchissant, le patron de Hutter passa en boitant légèrement devant la fenêtre et observa l'horizon, comme inquiet, ne sachant guère quelle demeure proposer. Son regard se fixa sur une bâtisse située sur la rue d'en face, par-delà le long canal bordé d'arbres. Ses yeux bruns semblaient scruter chaque détail de la façade décrépie, comme s'il mesurait la valeur de chaque pierre.

Thomas leva les yeux et, stupéfait, découvrit la demeure en ruines en face de chez lui. La bâtisse, vieille et décrépie, semblait encore plus étrange sous la lumière tamisée du bureau.

— Celle-ci… Vous savez… Celle que vous avez juste devant chez vous… Elle fera l'affaire, conclut le vieil agent immobilier.

— Mais elle est en ruines, rétorqua Hutter.

— Oui, mais idéalement située… Un bon terrain, un ensemble près des commerces du centre-ville, idéal à la revente si l'on sait s'y prendre avec la maison… Vous voyez, je ne l'ai pas choisie au hasard, dit en souriant étrangement le vieux. Si jamais il veut quand même l'habiter pour passer ses vieux jours, ce n'est pas grave, mon garçon : il a déjà, comme qui dirait, un pied dans la tombe.

— Vous avez raison, admit le jeune homme. Mais pourquoi ne viendrait-il pas signer une fois venu ici ?

— Un aristocrate ne vient jamais signer : il demande souvent un intermédiaire. Vous comprenez l'importance de la chose ?

L'idée de s'y rendre et de conclure l'affaire lui paraissait à la fois excitante et lourde de responsabilité.

— Le comte a dit qu'il donnerait de cinquante à soixante mille couronnes pour pouvoir habiter ici… Vous pourriez obtenir une belle commission… Quelques efforts, un peu de sueur… et peut-être un sacrifice de prudence, ajouta Knock, laissant planer une aura de mystère.

Thomas Hutter sentit un frisson. Le mélange d'opportunité et de danger, de curiosité et de peur, le rendait presque ivre. Knock ouvrit alors un atlas jauni et traça du doigt le chemin jusqu'en Transylvanie.

— Voici votre route… À travers les montagnes et les forêts que peu d'hommes ont parcourues. Vous découvrirez une terre à peine connue des voyageurs, peuplée de paysans superstitieux et de bêtes sauvages. Mais une fois arrivé, vous serez entre les mains d'un homme respecté, dont le nom ouvre toutes les portes… ou presque, il existe toujours des jaloux et des mal-pensants. Ne les écoutez surtout pas… Le comte Orlok est puissant : il a beaucoup d'ennemis mais aussi beaucoup de gens qui l'écoutent à travers la planète. C'est, je peux le dire, un maître du monde, mais, hélas, trop peu connu… Ces gens qui gouvernent vraiment notre terre ne peuvent le faire efficacement que depuis les ombres…

Le jeune commis acquiesça, la gorge serrée, fasciné par la carte et par la description mystérieuse de Knock. L'excitation de l'aventure et la promesse d'une commission se mêlaient à la crainte de l'inconnu.

— Allez-y de nuit. Le jour, il voyage en son royaume. Le comte n'apprécierait pas de vous voir arriver alors qu'il est absent. Mais rassurez-vous, il n'est pas homme à se mettre en colère pour si peu : il ne vous mordra pas. Soyez à l'heure, et restez vigilant.

Hutter, le souffle coupé, accepta. Le fin renard, satisfait, se recula dans l'ombre du bureau, un sourire énigmatique aux lèvres, fixant le jeune commis de ses yeux noirs, comme si tout cela n'était qu'un jeu dont lui seul connaissait les règles.

Knock lui remit les plans de la maison. Il les avait fait établir il y a de cela longtemps en prévision d'un acheteur potentiel.

Cependant, il glissa dans une enveloppe scellée un document que Hutter ne put voir mais qui lui semblait être un acte de vente destiné au client. Mais quand le vieil homme l'avait-il rédigé ? Il ne le savait pas très bien. Son esprit était embrouillé par la joie de servir l'agence et aussi, il pourrait, s'il faisait fortune comme prévu, offrir une demeure plus

spacieuse à Ellen. Elle le méritait : rien n'était de trop quand il s'agissait d'elle.

— Ne l'ouvrez pas ! Elle doit parvenir comme cela au client ! déclara Knock en lui remettant l'enveloppe noire, accompagnée d'une plume de corbeau. Et donnez-lui aussi la plume, il comprendra…

— Mais…

— Pas de questions indiscrètes, Hutter, c'est important ! Je vous envie, vous savez : il est fort dommage que ma vieillesse m'empêche d'y aller moi-même… Mais vous aurez la joie de connaître votre nouveau voisin : vous lui plairez et il vous plaira à vous aussi, j'en suis certain… Vous aurez un noble pour ami… Madame Hutter sera enchantée de faire la connaissance d'un homme si prestigieux… Il sera un compagnon idéal pour les soirées, pour dîner avec vous… Je suis certain que vous lui plairez tous deux sur le coup…

Il se dirigea vers son coffre et remit un sac d'argent au jeune homme :

— Pour vos frais…

Et il mena Hutter vers la porte en lui disant :

— Partez ce soir… et surtout, soyez prudent… Bon voyage… au pays des brigands et des fantômes.

À peine Hutter eut-il franchi le seuil que Knock, satisfait de sa manipulation et de l'effet de la lettre, se mit à ricaner, une lueur de démence dans ses yeux. Tout était joué. Il avait employé le ton juste et le destin était en marche.

Ellen, à la fenêtre, aperçut son mari dans la rue et lui fit signe, le visage illuminé par le soleil. Elle courut à la porte, le souffle court, le cœur battant.

— Je dois partir, vers un pays de montagnes… où se joue une affaire urgente, murmura-t-il, emporté par la nécessité.

L’épouse de Thomas sursauta, une ombre passant sur son front. Elle voulut le retenir, mais il ne l’écouta pas, déjà absorbé par ses bagages.

— Ne pars pas ! J’ai peur pour toi… Tu m’avais promis de ne jamais quitter Wismar…

Hutter la saisit doucement par les épaules.

— Je n’ai pas le choix. C’est important… pour nous tous. Je serai prudent.

Son époux se leva, résolu. Ellen, résignée, le regardait, les yeux emplis de peur. Avant de partir, voyant la détresse de sa femme, il se décida à appeler Bulwer. Le brave docteur arriva aussitôt et examina la patiente pendant qu’Hutter lui expliquait la situation.

— Est-ce que tout ira bien ?

— Oui, répondit le médecin… Ce n’est pas bien grave. Elle s’en remettra. Tu devrais cependant la laisser en de bonnes mains avant de t’en aller.

— Je pensais l’emmener chez mon beau-frère.

— C’est une bonne idée. Elle y serait tranquille et reposée pendant que tu ferais ton voyage. Allons donc, c’est décidé.

Bientôt, le docteur s’en alla vaquer à ses occupations.

Dès lors, le jeune homme se décida et emmena sa femme dans la belle et splendide résidence d’Alan Harding, son beau-frère. Il y vivait avec Anne, sa jeune épouse et la sœur aînée de Hutter.

Sur le chemin qui menait au somptueux domicile, Hutter et Ellen traversaient de magnifiques jardins ensoleillés, quoique de discrètes silhouettes menaçaient déjà lentement la sérénité de l’endroit. Le domaine était grand, couvert de vergers ombragés et d’un parc gigantesque. La maison était décorée avec goût et des meubles de luxe trônaient dans la demeure.

Harding écouta Hutter et déclara :

— Tu as raison de ne pas la laisser seule… Je comprends que tu doives partir. Tu peux nous la laisser, tout se passera bien.

— Aie confiance, répondit Anne, elle ne manquera de rien et nous serons aux petits soins pour elle. Dès qu'elle aura un problème, nous appellerons Sievers. Il est plus compétent que Bulwer.

— Oui, ironisa Alan Harding. Il a des goûts de lecture bizarres, bien qu'il empêche d'autres personnes, comme ta femme, heureusement d'ailleurs, de faire de même.

— Tant qu'il soigne bien, je me moque de ses lectures. Je sais aussi qu'il possède un institut, et il n'y parle que de ses connaissances sur les plantes, fit Hutter.

Il ne savait quoi dire : toute la ville adorait Sievers pour son intelligence… Cependant, pour Hutter, l'homme était totalement incompétent. Bulwer était mal vu mais respecté pour son métier de paracelsien. Cependant, il était déjà dans le collimateur des gens pour ses lectures sur le paranormal… de superstitions, comme on dit ![ii]

Ils sortirent dans le parc où le tendre époux d'Ellen serra une dernière fois la main de son beau-frère et de sa propre sœur. Ellen sortit en pleurant et manqua de tomber dans l'escalier qui jouxtait la maison. Anne se précipita et la recueillit à temps. Elle supplia son mari de ne pas partir, qu'elle sentait en son cœur que quelque chose tournerait mal, mais lui n'écoutait pas.

Le temps pressait. Il avait rendez-vous à une heure bien précise après un long chemin jusqu'en Transylvanie. Il devait y être à temps, car l'affaire était trop importante. Il embrassa une dernière fois sa femme, salua tout le monde et, quittant le domaine, se dirigea vers la rue pavée, laissant derrière lui un parfum de fleurs fanées et de soleil matinal.

Une obscure silhouette parut sur la façade de la résidence tandis qu'un gigantesque et obscur corbeau s'envolait vers l'est, tenant une enveloppe dans son bec.

En haut de la rue, Knock se tenait dans l’ombre, silencieux, fixant la silhouette de Hutter. Ses yeux s’attardèrent sur la demeure et sur le visage d’Ellen, qu’il reconnut aussitôt. Il souriait et pleurait à la fois, un sourire étrange et inquiétant. Puis, à voix basse, presque pour lui-même :

— Tout est donc en place…

Hutter continua sa marche vers la place principale où un cheval sellé attendait, attaché à une fontaine. Quelques passants circulaient à pas mesurés, intrigués par le départ pressé de ce voyageur. Il monta sur le cheval, jeta un dernier regard vers le domaine et laissa derrière lui le parfum du matin et le murmure des adieux.

La route fut longue et semée de petits désagréments. Un sabot du cheval se déferra au premier relais et Hutter dut lutter pour maintenir son équilibre et continuer sa progression jusqu’au relais suivant, d’où il prit place dans une diligence. Celle-ci, solide mais maladroite, subit un léger incident sur le chemin : une roue dut être remplacée, retardant sa progression.

Il voyagea ainsi de relais en relais. Le paysage défilait autour de lui, alternant la clarté des prairies baignées de soleil et les ombres inquiétantes des montagnes. Les marécages, enveloppés de brume, paraissaient hantés de silhouettes immobiles et de fantômes imaginaires. La neige recouvrait les sentiers, rendant le voyage encore plus périlleux, et la diligence s’enfonçait parfois dans l’épaisseur du manteau blanc. Malgré la fatigue, l’infatigable voyageur contemplait chaque détail avec curiosité et fascination.

Enfin, au détour d’un chemin escarpé, l’image crépusculaire et massive des Carpates se dressa devant lui, baignée par la lumière rasante du soir.

Le 8 avril 1838, devant une auberge, la grande diligence tirée par quatre chevaux entra dans la cour. L’aubergiste, un petit vieillard au visage buriné, sortit précipitamment.

— Holà, bienvenue à l'auberge du col de Tihuța ! Venez vous reposer… La nuit tombe et il fait frisquet.

D'autres passagers descendirent : des Huzules à la chevelure brune, vêtus de manière identique, fantomatiques dans l'ombre.

— Allez, jeune homme ! Venez ! Ici, tant que vous avez de l'argent, vous êtes le bienvenu, déclara l'aubergiste à Thomas Hutter.

— Nous sommes au col de Tihuța ? Je pensais au col de Borgo…

— Même lieu, différents noms. Les territoires appellent parfois les lieux autrement, répondit l'homme d'un accent roulé.

Hutter soupira de soulagement et suivit le vieillard à l'intérieur.

La salle était vaste et enfumée, dominée par un poêle de faïence et une lampe suspendue qui projetait une lumière crue. Sur les murs intérieurs, il y avait plein de crucifix et de gousses d'ail suspendus. Spectacle étrange et assez pittoresque. Sans doute, pensa Hutter, le folklore local ou des coutumes bizarres du lieu.

Les voyageurs prenaient place autour des tables et jetaient des regards curieux à l'étranger.

Il y avait aussi une oie qui picorait des miettes sur la table. Hutter s'assit à l'avant et frappa sur la table, gai et pressé :

— Vite, mon repas ! Il faut que je parte pour le château du comte Orlok !

Le silence tomba comme un voile. Les clients restèrent figés de stupeur. L'un d'entre eux manqua de s'étouffer avec du pain bloqué dans la gorge. Les Huzules regardaient attentivement le jeune homme, comme paralysés, verre à la main. La servante lâcha ses assiettes, faisant se retourner le jeune homme. L'oie s'arrêta de picorer, le regard plein de frayeur, fixant Hutter. L'aubergiste, semblant épouvanté au premier abord, fronça les sourcils et le regarda attentivement.

Puis il se dirigea vers lui :

— Vous avez dit quelque chose, jeune homme ?

— Non… rien… bafouilla le jeune homme.

— Ici, certains noms ne se prononcent pas… Si vous allez chez ce triste sire, gardez-le pour vous, rétorqua le patron.

— Vous semblez détester le nom. Il vous a fait quelque chose ?

— À moi ? Non… Mais le nom de cet homme ne doit jamais être prononcé dans mon auberge… Et si j'étais vous, je n'irais pas chez lui, ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Pourquoi ?

— Ici, on dit que le château n'existe pas… qu'il n'est qu'une fantasmagorie. Qu'il y a des gouffres sans fond. Peu en sont revenus.

Un aveugle se dressa et déclara :

— Moi, j'y suis allé… par mégarde, sans m'en rendre compte. Je l'ai vu. J'ai dû m'enfuir… Je ne sais plus comment. J'ai eu si peur que mes yeux s'en sont éteints.

— Superstitions ! On m'avait prévenu que des gens n'aimaient pas le comte Orlok ! Vous savez ce que je ferais en revenant ? Je vais trinquer à sa santé !

L'aubergiste cessa de discuter, visiblement en colère. Cependant, il remit une lettre à Hutter :

— Tenez, on a trouvé cela dans le courrier du matin. C'était accompagné d'une étrange plume noire et la lettre comportait des billets payant votre nuit ici…

Hutter lut la lettre. C'était la même écriture que celle que Knock lui avait montrée, mais plus intelligible et sans aucun signe cabalistique ou chiffre. Il y avait cependant des traces d'une écriture assez ancienne, avec des « æ » entremêlés et des détails étranges.

La lettre disait :

« Mon ami, bienvenue dans les Carpates…

Vous pourrez passer ici la nuit en toute sécurité sans aucun besoin de payer la note. Je sais ménager mes invités et prendre soin d'eux.

Je vous attends avec une extrême impatience.

La diligence que vous reprendrez demain mettra un peu de temps à parcourir la courte distance entre ici et mon château… Cela est normal : la neige et l'escarpement des montagnes rendent l'accès particulièrement difficile pour une voiture de cet acabit.

J'enverrai mon cocher venir vous prendre dès que vous aurez atteint un certain carrefour où vous verrez un petit pont se dégager du chemin de gauche. »

J'espère que vous apprécierez les beautés de mon pays… Mangez bien surtout et reposez-vous. Il est important pour moi que vous soyez dans de parfaites conditions lorsque vous serez dans mon petit territoire.

Votre ami, O. »

La nuit tombait et la brume commençait à s'élever derrière l'auberge. Les chevaux au pâturage relevèrent la tête, pris de panique, puis disparurent dans la pénombre. Les Huzules se rapprochèrent des fenêtres, inquiets.

— Le loup-garou rôde encore… ricana l'un d'eux.

— Ou un vampire… !

— Certains ne craignent rien… ni ail, ni hostie, murmura un autre.

— Ne plaisantez pas avec cela, dit un dernier, vous allez mettre l'aubergiste en colère. Il n'aime pas qu'on parle de ces choses chez lui. Surtout qu'on sait qu'il y en a qui rôdent dans le coin… Y en a qui ont vu une femme dans le sous-bois, parait…

La vieille servante prévint Hutter, qui s'apprêtait à sortir :

— Ne partez pas ce soir… Les loups rôdent.

— Vous avez raison, madame. Mieux vaut dîner ici que devenir un dîner, répondit Hutter en riant.

Cependant, dans le bois voisin, sous la blancheur épaisse de la neige, une ombre animale inquiétante semblait épier ce qui se passait dans l'établissement. Puis, au bout d'un moment, elle se retira soudainement alors que les corbeaux virevoltaient autour de l'auberge.

La servante conduisit Hutter dans la chambre qu'on lui avait réservée… Elle tenait dans ses mains un flacon. Elle l'ouvrit et jeta l'eau sur le jeune homme :

— Puisse cette eau bénite vous procurer sommeil agréable et protection divine, déclara-t-elle.

Hutter se retrouva trempé et faillit se mettre en colère. Qu'est-ce que c'était encore que cette trouvaille ? De l'eau bénite sur les clients ? Il y avait pourtant bien marqué « auberge » sur la pancarte mais il songea qu'on aurait dû y inscrire « asile d'aliénés ».

La vieille redescendit toute pimpante, non sans avoir également remis un crucifix au jeune homme.

— Tenez, cela vous portera chance ! Gardez-le bien en évidence sur vous et rien, peut-être, n'arrivera… Mais j'en doute car tout dépend de vous, avait-elle dit.

Seul dans sa chambre blanchie à la chaux, aux angles vifs, Hutter, qui avait mis le crucifix dans son sac en espérant bien ne jamais l'en ressortir, ouvrit la fenêtre, contemplant la nuit sans étoiles. Il tira de son bagage un livre qu'il avait trouvé dans la salle à manger : "Vampire. Le Nosferatu. Les péchés sanglants des hommes y donnaient naissance à une créature venue réclamer vengeance." Hutter, perplexe, rejeta le livre. Il ne croyait guère à ce genre d'idioties.

Il entendit des bruits venant de dehors. C'étaient des hurlements presque inhumains. IL laissa le livre choir sur le lit pour se boucher les oreilles.

IL s’allongea, pensant ne jamais trouver le sommeil. IL s’endormit comme un enfant et ne cauchemarda aucunement cette nuit-là.

Le matin du 9 avril 1838, Hutter se réveilla, reprit le livre, le referma, le posa sur l’étagère en se moquant ouvertement de ces superstitions et ouvrit la fenêtre. Le soleil inondait la clairière où les palefreniers rassemblaient les chevaux au bruit des fouets et des cris.

La vieille servante, discrètement, prit subrepticement le livre des Vampires et le glissa sans se faire remarquer dans une des poches du manteau de Hutter :

— Faites attention… Vous ne savez pas dans quelle histoire vous vous embarquez, murmura-t-elle.

La diligence ne put repartir immédiatement. Le départ dut attendre le milieu de l’après-midi. En effet, il fallait réparer les légers dégâts causés par la neige cristalline des montagnes. Le cocher ne s’était pas aperçu plus tôt que les roues étaient abîmées et il fallut les changer. Le véhicule dut attendre que l’aubergiste se souvînt de l’endroit où il gardait des roues de remplacement. Des plumes de corbeaux se retrouvaient partout et il fallut les dégager… ainsi que la neige accumulée durant la nuit, qui ne permettait pas un départ rapide.

Les chevaux furent attelés, les passagers montèrent dans le véhicule qui devait les emporter.

— Attendez ! fit l’aubergiste en accourant dehors et en faisant signe aux conducteurs de la diligence. Ne partez pas encore ! Il vous manque un passager.

Hutter n’était pas encore sorti de l’auberge. Il faisait signe qu’on l’attende par la fenêtre de sa chambre.

Il surgit de la porte avec sa valise, le cœur battant, impatient, et grimpa dans la diligence qui partit aussitôt.

La diligence cheminait le long d’un sentier escarpé, soulevant la poussière sur son passage. Le soleil déclinant peignait les Carpates d’un

éclat rougeâtre. Les silhouettes menaçantes des arbres s’étiraient. Les chemins étaient escarpés.

Thomas pressa le cocher :

— Plus vite ! Je veux être chez mon client avant la nuit !

La neige, qui tombait à nouveau et de plus en plus fortement, ralentissait la progression de la diligence. Hutter, emmitouflé dans son manteau, contemplait un paysage fantastique : des marécages où la brume formait des nuages d’ouate. Plus loin, il voyait des forêts primitives aux formes étranges et des rochers escarpés baignés de lumière rasante.

Le cocher semblait guider l’hippomobile sans jamais ralentir, muet et impassible, donnant à Hutter l’impression que le véhicule était animé d’une volonté propre.

Les voyageurs sentirent la route se resserrer autour d’eux, comme si les collines se rapprochaient à mesure qu’ils avançaient. Les derniers rayons du jour frappaient les rochers, révélant des fissures qui semblaient des griffes pétrifiées. Au-dessus d’eux, les sommets perdaient déjà leurs couleurs.

Le conducteur ralentit, jetant parfois un regard inquiet vers les hauteurs. Puis, d’un geste brusque, il fit avancer plus vite les chevaux, semblant se moquer à présent des dangereux escarpements et de la neige qui rendaient si compliquée la progression de la diligence.

Les chevaux renâclaient, secouant leurs harnais comme pour protester. On aurait dit qu’ils reconnaissaient les lieux. Dans l’air flottait une odeur de terre froide, lourde, presque métallique. Même les mouches semblaient avoir fui. Seuls des corbeaux sauvages charbonneux encadraient le paysage.

Deux femmes se tenaient sur le bord du chemin, immobiles, scrutant un précipice. Le cocher filait si vite que leurs silhouettes tremblantes,

encadrées par le soleil couchant, paraissaient à Hutter comme des visions spectrales.

À genoux devant une madone sculptée, une vieille femme leva les bras vers la diligence, ses yeux écarquillés trahissant la terreur. Elle semblait vouloir les détourner du chemin, comme si un danger invisible se dressait devant eux. Mais il était déjà trop tard pour reculer.

Hutter la voyait encore, figée, bras levés, puis la diligence fonça. La poussière se leva. L'ombre des rochers fit plus oppressant. Au moment où le véhicule dépassa la madone, elle n'était plus là. Il avait l'impression qu'elle avait été absorbée par le paysage ou que sa silhouette s'était dissoute dans la lumière du soir.

Arrivé à un carrefour ombrageux et peu accueillant, le cocher fit stopper les chevaux et demanda à Hutter de descendre sous le regard des passagers observant le soleil diminuer à l'horizon. Ils étaient blancs, livides, et regardaient le jeune homme comme un pestiféré.

Hutter remarqua que ses compagnons de voyage aimeraient bien être ailleurs qu'ici. Il se demanda pourquoi, mais se dit simplement : « Ils sont tous fous, ici, ce n'est pas possible !

— Le soir tombe. Je ne peux aller plus loin. Attendez la correspondance, lui dit le cocher.

— Mais on m'avait dit… s'interrogea Hutter.

— Il n'y a pas de route…, répondit laconiquement le conducteur, regardant ailleurs.

— Mais pourtant… fit Hutter en désignant la belle route menant vers le chemin de gauche… Il y a bien une route et vous avez une voiture pour vous y rendre ?

— Où voyez-vous une voiture ? Je n'en ai pas… répondit l'homme, devenant livide en voyant le soleil décroître dangereusement.

Hutter commençait à voir rouge. C'était un vrai pays de cinglés ! La diligence l'avait amené jusqu'ici : elle existait bien !

— Louez-moi au moins vos chevaux, hurla-t-il presque, faisant un dernier effort pour faire comprendre sa situation…

— Je n'ai pas de chevaux, vous le voyez bien…, répondit le cocher en désignant les pauvres bêtes pourtant présentes comme si elles n'existaient pas.

— Mais enfin, vous allez bien du côté de…

— J'y vais, mais pas par ce chemin qui, d'ailleurs, n'existe pas. Même avec de l'or, je ne passerai pas autrement, coupa le cocher, visiblement maintenant complètement terrorisé…

— Je vois… C'est le prix, c'est ça ? J'ai de quoi payer ce que vous voulez ! Mon patron m'a donné bien de l'argent pour mes frais et je peux mettre le quadruple de ce que valent le véhicule et les chevaux…

— Vous êtes sourd ou quoi ? Je viens de vous dire que même pour tout l'or du monde, je n'irais jamais par là ! Si vous voulez vraiment passer par ce chemin, c'est votre affaire. Moi, je m'en lave les mains. Cependant, il n'est pas trop tard pour vous ! Vous pouvez encore remonter et partir en Bucovine avec nous.

— J'ai compris. Je prends mes affaires et je vais à pied. Ah, on m'a bien prévenu que c'était un pays où l'on croit encore aux fantômes et, de surcroît, que je trouverais des médisants sur le compte de ce pauvre homme…

— Qui ? Vous parlez de qui, là ?

— Du comte Orlok, bien sûr…

Le cocher devenait encore plus blanc que le drap blanc le plus clair qui soit au monde. En fait, seul le croque-mort aurait pu faire la différence entre la lividité du cocher et celle d'un cadavre à ce moment-là.

— Taisez-vous, malheureux ! Vous parlez de celui dont on ne doit jamais prononcer le nom ! Veuillez éviter de le prononcer à haute voix ou bien vous allez faire des rêves étranges… Allez, prenez vos affaires et déguerpissez ! Allez donc trouver « le pauvre homme » en question. Mais après, ne venez pas dire que l'on a pas tenté de vous prévenir…

Thomas, furieux, prit ses bagages sous les regards des autres passagers, terrorisés, qui se signaient… Puis le cocher remonta sur son siège et fouetta des chevaux qui, selon lui, n'existaient pas, pour que la diligence, qui n'était selon lui qu'une fantasmagorie, s'éloigne à grande vitesse, comme si elle avait le diable aux trousses.

Les Carpates s'élevaient devant lui. Les arbres projetaient des ombres dansantes, le vent glissait entre les branches, et chaque bruit semblait animé d'une vie mystérieuse.

Il marcha vers un petit sentier à gauche, qui enjambait un pont. Et passé ce pont, les fantômes vinrent à sa rencontre…

Le pont franchi, le silence devint si profond qu'il semblait absorber les bruits de ses pas. Une brume mince courait au ras du sol, s'enroulant autour de ses chevilles. Chaque souffle de vent portait une plainte lointaine, peut-être un animal, peut-être autre chose.

Il faisait nuit noire maintenant. Des lueurs pâles se détachaient entre les arbres, si fugitives que l'invité du comte douta de les avoir réellement vues.

Au loin, le château d'Orlok se dressait, fantastique, baigné par la lumière de la pleine lune. Perché sur son éperon de roche, il paraissait plus étroit qu'il ne l'avait imaginé, comme tassé sur lui-même pour mieux défier les siècles. Ses tours, frappées par les dernières lueurs, brillaient d'un éclat cuivré. À cette distance, on devinait à peine les fenêtres, sombres comme des orbites.

Une rafale descendit de la montagne, si soudaine qu'elle fit trembler la clairière. Le solitaire qu'il était à présent porta la main à sa veste ; un frisson le parcourut alors même que la soirée était douce. Une branche

craqua, puis une autre. De sombres silhouettes oscillèrent, glissant les unes sur les autres.

Provenant de l'ancienne forteresse, une route abrupte semblait monter vers le ciel. Quelque chose surgit et disparut derrière une butte — voiture ? fantôme ?

D'un seul coup, il sembla à Thomas Hutter que la forêt primitive des Carpates projetait de longues ombres. Un fiacre ténébreux surgit, silencieux, tiré par deux chevaux drapés de noir, aux yeux rouges flamboyants, de leurs bouches s'échappant des nuées blanches. Le fiacre prit la route qui menait vers l'endroit où se tenait Hutter.

Les équidés avaient surgi comme provenant d'un gouffre invisible, leurs silhouettes déformées par la brume. Leurs sabots ne semblaient pas frapper le sol. Leur course était irrationnelle et n'entraînait aucun son. La voiture, entièrement cirée, absorbait la lumière au lieu de la refléter, comme si elle avait été taillée dans une nuit plus ancienne que celle du monde.

La neige crssait sous les roues de ce corbillard vivant qui semblait doté d'une vie, conférée au véhicule par la rudesse silencieuse du sombre personnage qui fouettait ses chevaux.

La glaciale hippomobile, enfin, s'arrêta en face de l'invité tant attendu du comte.

Le cocher, visage livide, yeux fixes, leva son fouet dans un geste d'ordre.

Hutter, glacé, murmura :

— Est-ce le comte Orlok qui vous envoie ?

Silence. La voiture semblait animée d'une volonté propre. Hutter s'avança, hypnotisé, et monta dans le véhicule. Elle fit demi-tour et disparut à toute allure.

Une forêt féérique, silencieuse, bordait le chemin. Tout dans la pénombre semblait doté d'une lueur spectrale : feuilles, arbres, herbes, et même le fiacre défiait la logique humaine.

Les arbres paraissaient se resserrer derrière eux, chacun plus terrifiant que le précédent. L'air semblait se modifier. Il devenait plus froid, plus fixe, presque immobile.

Par moments, la lune se glissait entre les branches et frappait les pierres du chemin, révélant des symboles gravés, peut-être des marques de bergers, peut-être des choses plus anciennes.

La voiture, noire de jais, sans ralentir, franchissait les ornières comme si elle glissait sur une surface lisse.

Thomas, balloté par les cahots de la route, se pencha en avant, tentant de distinguer le visage du cocher.

— Sommes-nous loin du château, cocher ? demanda-t-il d'une voix qu'il voulait assurée.

Aucune réaction. Ni un mouvement d'épaule, ni un souffle plus marqué. L'homme — si c'en était un — demeurait immobile, le regard rivé devant lui.

L'invité du comte insista, légèrement plus fort :

— Je vous parle… Pouvez-vous m'entendre ?

Silence total. Seuls le bruit des sabots et le vent dans les hautes herbes répondaient.

Il se rassit, mal à l'aise. L'idée d'insister encore lui traversa l'esprit, mais la raideur cadavérique du conducteur suffisait à le dissuader.

Il comprit qu'il n'obtiendrait rien.

Un grand corbeau, ténébreux et immobile, observait, moqueur, tandis que la voiture filait.

Un chemin désert, un saule tordu, un pont de pierre sur un gouffre, et le fiacre passait encore, ombre dans la nuit. Le vieil arbre semblait sourire, son écorce ployant aux caprices nocturnes.

Sous une arche obscure, la sombre hippomobile glissa dans la cour du château, baignée par la lune, et s’arrêta devant le porche. Hutter descendit, presque évanoui. La voiture tourna sur elle-même et disparut.

L’émissaire de Knock demeura un moment immobile, incapable de déterminer où s’était enfui l’attelage. Le silence, encore une fois, prit possession des lieux. Une feuille sèche glissa sur le sol pavé. Le bruit minuscule résonna comme un claquement de bois.

Face à lui, le portail semblait respirer.

Seul devant la grille, qui se referma soudainement sur lui, Hutter hésita. Les battants s’ouvrirent lentement. Au fond de la cour, un homme immobile tenait une chandelle, le visage blanc comme la craie. Il attendait.

Hutter monta les marches, franchit le seuil et s’avança dans l’inconnu. Derrière lui, le portail se referma.

Acte 2 : Rencontre avec le comte Orlok

Au centre de la cour, le châtelain se tenait, une chandelle osseuse à la main. Les murs baignaient dans la pénombre la plus totale, et dans cette obscurité, Hutter avançait lentement. Face à lui, une silhouette immobile : pâle, spectrale, aux yeux creux et à la bouche mince. Était-ce vraiment le maître du château ?

Le visage se contracta en une grimace polie, découvrant de fines dents pointues, semblables à celles d'un rat. Ils se firent face. Il n'y avait rien de servile dans le geste avec lequel Orlok saisit le bagage de son invité.

— Je suis le comte Orlok. Je suppose que vous êtes Thomas Hutter, l'homme que monsieur Knock m'envoie pour l'achat d'une maison à Wismar ?

— Oui. Enchanté, Monsieur…

— Monsieur le Comte, s'il vous plaît, mon ami… Vous comprendrez que j'apprécie qu'on respecte mon titre.

— Je suis désolé, Monsieur le Comte…

— Il n'y a pas de quoi, c'est bien normal car vous devez être fatigué… Vous êtes bien Thomas Hutter ?

— Pour vous servir, oui… Monsieur Knock m'envoie pour l'affaire qui vous intéresse.

— Vous m’excuserez de porter vos bagages moi-même, mon ami… Mais les serviteurs dorment… Il est presque minuit et je n’oserai les réveiller pour si peu… Entrez, et laissez chez moi un peu de la joie que vous y apportez.

— Vous m’excuserez, mais le voyage m’a pris beaucoup de temps, monsieur le comte.

— Oui… le temps, beaucoup de temps, en effet… Rassurez-vous, je n’ai aucune raison de vous en vouloir pour cela…

— Vous n’êtes pas en colère, alors ?

— Pourquoi donc, mon ami ? Je n’ai aucune dent contre vous…

Les doigts crispés du voyageur se relâchèrent enfin. Le vieux seigneur leva la chandelle, et dans un silence lourd de signification, s’avança, invitant Hutter à le suivre dans les ténèbres du château.

Ils passèrent devant une longue rangée d’ombres qui semblaient danser et se mouvoir d’elles-mêmes, tandis que des corbeaux, hantant le grand hall désert, les regardaient, attentifs.

Ils longèrent un couloir bordé de portraits anciens. Sur l’un d’eux, un ancêtre du comte, figé depuis des siècles, semblait suivre leurs pas.

— Ces portraits, monsieur le comte…

— Oui, fit Orlok sans se retourner.

— J’ai l’impression qu’ils sont vivants et me fixent du regard…

— Vous vous imaginez des choses, monsieur Hutter. Cela doit être dû à la fatigue du voyage. Vous avez besoin de vous reposer. Cependant, je vous prierai de faire attention quand même où vous mettez les pieds : ce château est vieux et rempli de secrets. Il ne fait pas bon aller là où il ne faut pas aller ou s’endormir n’importe où…

— Bien, merci, monsieur le comte, j’y veillerai, répondit l’autre en baillant légèrement.

Ils continuèrent leur chemin, seulement dérangés par quelques chauves-souris qui fréquentaient les lieux et volaient alentour. Les ombres des chiroptères planaient, malgré l'obscurité, devant la chandelle vacillante d'Orlok. On aurait dit que ces spectrales apparitions se mouvaient indépendamment des animaux qui projetaient leurs brunes réflexions sur les murs et le sol ternes de la salle.

Certaines portions du long couloir qu'ils franchissaient étaient hors d'usage, et des pièces en bois moisi rafistolaient le sol et craquaient sous leurs lourds pas.

Hutter tressaillit à un moment : pendant la longue traversée qu'il entreprenait vers l'endroit où le vieux gentilhomme le menait, il n'avait jamais vu l'ombre de l'aristocrate se refléter une seule fois. Il se dit qu'il devait être tellement fatigué qu'il commençait à halluciner.

Ses mains devinrent moites, et une sueur froide perlait sur son front sans qu'il comprenne pourquoi. Autour de lui, des portes fermées semblaient grincer pendant que le vent soufflait par des fenêtres cassées et que la neige s'engouffrait parfois dans la pénombre.

Il ne vit pas une chauve-souris lui frôler la nuque et tressaillit soudainement en la sentant.

Des regards mystérieux se fixaient sur lui alors qu'ils franchissaient la galerie des portraits, comme des yeux invisibles, venus d'un autre temps.

Le maître des lieux avançait sans se retourner le moins du monde, un léger sourire aux lèvres, tandis que ses yeux semblaient pourtant se détourner comme pour examiner l'attitude de son hôte étranger.

Une immense porte sombre s'ouvrit d'elle-même devant eux, mais Hutter préféra l'ignorer : il était trop las, et son esprit lui jouait forcément des tours.

La salle à manger, vaste et sombre, se dévoila dans toute sa décrépitude : une table massive, une cheminée entourée de deux armures

muettes, figées dans le temps. Une fissure parcourait le mur, ou peut-être était-ce une lance oubliée. Le silence des siècles pesait lourd.

Un âtre brûlant et rempli de bûches flamboyantes trônait à l'autre bout de la salle. L'âtre de la cheminée faisait se mouvoir dans la pièce des ombres menaçantes, semblant faire danser celles des meubles venus d'une époque reculée. Hutter crut, une fois de plus, remarquer que le comte semblait privé de sa propre ombre dans la pièce, un détail qui lui donna froid dans le dos. C'était comme s'il avait vu quelque chose d'inhumain, puis il se reprit, croyant avoir imaginé cela.

Hutter sentit le regard du seigneur aux habits noirs sur lui et osa poser la question :

— Avez-vous un projet précis pour la maison ou le terrain ? Je me demandais si vous n'auriez pas plutôt voulu une maison digne de votre rang : luxueuse, riche, en bon état.

— J'ai… quelques projets… Les papiers, je vous prie… Et il faut absolument que la maison soit dans l'état dans lequel je l'ai demandé… J'y attache une certaine importance… sentimentale… Plus une maison est vieille, plus sa valeur historique est… appréciable…

— Valeur historique ?

— Pourquoi n'a-t-on pas démoli encore certaines maisons abandonnées, même délabrées, monsieur Hutter ?

— Maintenant que vous me le dites… Je me souviens qu'on m'avait parlé de la maison d'en face de chez moi comme de la demeure d'un ancien noble très célèbre qui aurait disparu sans laisser de traces…

— Ne vous en faites donc pas… La maison est ce qu'il me faut si elle est à la fois visible par tous mais aussi invisible par tous. J'aime être dans un endroit où je serais tranquille pour mes occupations…

Hutter semblait rassuré, bien qu'il fût intimidé par ce qu'il avait vu auparavant : ses mains en étaient encore toutes tremblantes. L'homme en

face de lui savait sans doute ce qu'il voulait en achetant pareille ruine à Wismar. Knock savait donc ce qu'il faisait en la lui vendant.

Cependant, dans son honnêteté, Hutter voulut s'en assurer et lui avoua, d'un ton mal assuré dans la gorge pendant qu'il entendait les sifflements stridents du vent à l'extérieur :

— C'est une vraie ruine, cependant, je préfère vous en avertir !

— D'autres y feraient attention, mais pas moi… J'espère que le terrain choisi est ombrageux. Je n'aime guère les lieux baignés de lumière.

« Bon, se dit Hutter, il ne fait aucun doute : l'homme sait bien ce qu'il fait. Je n'ai pas à m'inquiéter, mais… »

Il préféra insister sur la situation :

— Il est bordé d'immenses arbres alentour ! Ils plongent littéralement la maison dans la pénombre et…

— C'est bon, rétorqua le vieil aristocrate. J'aime l'ombre et le calme pour mieux réfléchir et surtout, voyez-vous, je ne peux vivre dans la lumière du soleil… Elle me fait terriblement souffrir. Je souhaite donc acquérir une maison dans ce style… Comme vous le voyez, j'ai des raisons, disons, personnelles…

Hutter fut étonné au sens littéral du terme : le comte ne pouvait supporter le soleil ? Puis il se rasséréna : il avait entendu parler de ces gens qui, en effet, ne pouvaient vivre sous la luminescence de l'astre du jour.

— Vous souffrez d'une maladie de peau, monsieur le comte ?

— Oui… C'est une manière de voir les choses, répondit-il.

— Monsieur Knock m'a dit beaucoup de bien de vous…

— Je connais bien votre patron, monsieur Hutter… Très bien même, et ce que vous dites ne m'étonne en aucun cas. Maintenant, je vous le redemande encore une fois : les papiers, je vous prie… Je suis pressé d'examiner les plans de ma future propriété.

Hutter lui remit les plans et la lettre de Knock. Orlok les prit avidement ainsi que la plume de corbeau. Ses yeux rouges brillèrent dans la pénombre et un rictus sembla le défigurer un instant.

Il poussa un soupir de soulagement : l'enveloppe avait toujours été scellée et nul ne l'avait ouverte : Hutter semblait être quelqu'un sur qui Knock pouvait compter… D'autant que ce dernier était venu pour une chose qui lui était capitale.

— Tout est dedans, monsieur le comte, déclara Hutter en voyant Orlok compulser les papiers et examiner le sceau de l'enveloppe pendant qu'il l'ouvrait.

— J'espère bien, jeune homme. Si vous avez quelque chose à me demander, surtout n'hésitez pas !

Hutter était perplexe mais il brûlait d'envie de poser une question qui lui tenait à cœur : les coutumes étranges qu'il avait observées à l'auberge.

Orlok remarqua que son hôte brûlait d'envie d'en savoir plus sur cet étrange pays où il avait mis les pieds et c'était la raison qui lui avait fait dire cette dernière phrase.

— Ne vous gênez pas, monsieur Hutter. Il est bien normal que vous vous posiez des questions… Vous êtes en territoire étranger et il est vrai que certaines choses ne sont pas comme chez vous, en Confédération Germanique. Vous avez forcément dû vous poser des questions en voyant cela. Je puis répondre si vous le souhaitez : mes serviteurs et mes amis se saignent aux quatre veines pour moi, je peux bien en faire autant pour vous satisfaire…

— Eh, bien voilà, monsieur le comte… Lors de mon arrivée à l'auberge du col de Borgo, j'ai vu des choses incroyables… L'auberge était décorée avec des gousses d'ail et des crucifix partout… On m'a même aspergé d'eau bénite avant d'aller dormir… Et on m'a mis au cou un crucifix que je comptais jeter mais que j'ai conservé dans mon sac de voyage sans le vouloir…

— Ah, fit Orlok en souriant, ce sont des coutumes locales dues soit pour certains à des excès de zèle religieux, car les Transylvains sont très croyants, sachez-le… Soit des superstitieux. Il semble, au vu des gousses d'ail, que vous soyez tombé sur la seconde catégorie.

— Mais… Pouvez-vous m'expliquer quelles superstitions font mettre ainsi des gousses d'ail à l'intérieur d'une maison ?

— Les gens de mon pays croient que certaines personnes mortes ne le sont pas vraiment… Qu'elles reviennent les hanter la nuit… Qu'elles leur sucent le sang… En un mot, ils croient que des… vampires, comme ils disent… existent.

— J'ai lu un livre de cette sorte chez eux. Ce ne sont que sornettes et fariboles.

Orlok ricana.

— J'en suis bien conscient, car vous prêchez un converti, monsieur Hutter. Cependant ces gens pensent que ces créatures existent bel et bien… Que seuls des symboles religieux et de l'ail leur assurent la sécurité mais que, toujours selon certaines croyances, cela ne fonctionne pas toujours car il semblerait que certains de ces êtres inexistants y soient immunisés. Néanmoins, selon eux, cela permet d'en éloigner la plupart qui ne le sont pas. Pour les autres, j'en ai vu certains qui déterraient les corps pour leur enfoncer des pieux dans le cœur et les décapiter afin d'être sûrs qu'ils soient bien morts… Comme si cela pouvait fonctionner… Sur des gens déjà morts… Une profanation ! Quels ignorants !

— Ce sont vraiment des naïfs…

Orlok eut un léger rictus en regardant Hutter.

— Il y en a… Il en faut toujours quelques-uns, sinon où irait le monde… Quelquefois, être superstitieux n'est pas forcément bon… C'est ce genre de superstition qui me dérange ici. Les gens me voient souvent d'un

mauvais œil ici. C’est pour cela que ce lieu qui m’entoure est rempli de maisons désertes, de lieux inhabités.

La superstition a tué ma région et les tient tous à l’écart de moi pour une raison que j’ignore.

— Il est vrai que le cocher tremblait rien qu’à l’idée de prendre la route qui venait chez vous.

— Qui ? Mon cocher ? Il ne tremblerait devant personne sauf moi… La peur d’être renvoyé… Bien sûr…

— Non, celui qui m’a mené de l’auberge jusqu’au carrefour du petit pont. Il prétendait même qu’il n’avait plus ni attelage ni véhicule et que même la route n’existait pas…

— Vous voyez, monsieur Hutter… Je suis considéré comme un pestiféré, un vampire même… Pourtant, que voyez-vous devant vous ? un être humain… Et pourtant, monsieur Knock a dû vous dire que tout le monde ne me considère pas ainsi… C’est la raison pour laquelle je voudrais aller dans une grande ville : aucune superstition n’y règne, seulement la rationalité. Les lieux ne sont pas aussi déserts qu’ici. Je suis dans un endroit où l’on ne me désire pas alors que nombre de gens sont pourtant à mon service par-delà les continents.

— Ces gens ne sont pas vos amis en tout cas, en effet, on dirait qu’ils souhaiteraient presque vous enfoncer un pieu dans le cœur…

— Monsieur Hutter, même s’il y a peu de chances que cela arrive. J’aimerais que vous arrêtiez le sujet des superstitions locales, s’il vous plaît. Ne voyez-vous pas que cela me chagrine d’être repoussé de la sorte par des mal-pensants de la sorte ?

Hutter regarda devant lui et remarqua, sur la grande table, des mets soigneusement disposés : poulets rôtis, légumes frais, et un vin de Cordoue d’un rouge profond. Loin de l’aspect délabré du lieu, ces mets semblaient presque trop parfaits, comme une illusion dans ce décor abandonné.

— Je vous en prie, veuillez manger ces plats préparés par mes serviteurs à votre intention, fit Orlok.

Il lui sembla que ces mets délicats étaient apparus comme par magie. Mais, trop effrayé et fatigué par ce qu'il lui semblait imaginer, il prit une chaise. Une fois assis aussi confortablement qu'il le put dans cette sinistre et lugubre pièce, il vit que le comte prenait place en face de lui, sans le servir, contrairement aux lois de l'hospitalité. Le comte tenait les papiers sur la maison qu'il souhaitait acquérir à Wismar et semblait observer son hôte derrière les documents.

Le comte resta ainsi plusieurs minutes, tandis que Hutter, décontenancé par la tenue sombre des lieux et l'étrangeté de son hôte, remarqua qu'Orlok ne se servait ni nourriture ni boisson.

D'ailleurs, il n'y avait de couverts que pour une personne. C'était vraiment étrange.

— Vous ne mangez pas ? Vous ne buvez pas avec moi ? questionna l'invité.

Orlok le regarda et sembla sourire. Hutter croyait voir les meubles danser mystérieusement, comme si des fantômes les agitaient.

— J'ai déjà copieusement dîné, dit-il, et je ne bois jamais… de vin ! Mais ayez bon appétit et buvez à votre guise. Cela donne du sang… C'est très important de se nourrir convenablement, monsieur Hutter. Le sang… c'est ce qui vous fait vivre, vous savez ?

Hutter s'interrogea sur cette remarque. Quelle idée : cet homme semblait être un original, mais il savait certainement ce qu'il disait. Cependant, il avait les mains de plus en plus moites. Ses yeux semblaient hypnotisés par le jeu d'ombres et de lumières que les flammes de la cheminée provoquaient.

Étrangement, la chaleur qu'il ressentait depuis l'âtre, pourtant éloigné, lui faisait du bien.

— Vous profitez du feu vous aussi, demanda le comte ? La chaleur, surtout en hiver, est excellente : cela fluidifie le sang !

Voilà donc une idée fixe. Thomas Hutter ne comprenait pas, d'autant que le dernier mot résonnait dans sa tête comme si un écho en amplifiait le son. Il se sentit d'un seul coup encore plus mal à l'aise qu'il ne l'était en arrivant !

Il leva les yeux et aperçut un portrait dans la salle à manger, dont les yeux semblaient suivre ses moindres mouvements, dominant la pièce de toute sa hauteur. On aurait dit qu'il représentait un ancêtre du comte.

Des chauves-souris et des corbeaux se pressaient de plus en plus, comme attirés par on ne sait quelle magie. Le jeune homme pensa que les bestioles l'épiaient, espionnaient ses réactions et déglutit, presque effrayé.

Cependant, ses yeux se fixaient surtout sur ce portrait mystérieux, qui semblait plus inquiétant encore et dont l'ombre dansante sur le sol le faisait pâlir.

— Nous sommes une famille de tradition guerrière, nous les Orlok. Par moments, il me semble que ce portrait me parle dans la nuit… Je reste seul avec lui et il me parle de notre glorieuse lignée. Elle a eu de la chance… Moi, je ne vis que dans la misère. Mais bientôt, tout cela changera.

Le jeune invité sembla surpris, et le comte décida de lui parler un peu de la tradition familiale Orlok pendant qu'il posait les papiers qu'il avait reçus de Hutter sur la table.

C'était incroyable. Hutter, qui n'avait pas encore touché à son repas, écoutait les récits à la fois glorieux et crépusculaires d'un homme au combat, aidant les voïvodes locaux contre les Turcs lors des invasions, des histoires anciennes, presque mythologiques.

Le jeune homme, captivé, sentit que ses frayeurs s'étaient envolées. Le noble vieillard, malgré sa voix gutturale, savait raconter une histoire avec

une telle force que Hutter, presque hypnotisé, ne pouvait s'empêcher d’écouter.

On aurait cru, à entendre le comte, qu’il avait participé aux combats, tellement ses détails étaient exposés avec minutie et la façon dont il contait les exploits de ses ancêtres.

— Il est dommage que votre famille se soit ainsi perdue. Cela n’a pas été une réussite !

— Nous n’avons pas eu de chance cette fois-là ! Mais à présent, je suis en quelque sorte un maître du monde. J’ai beaucoup… beaucoup de gens qui me suivent et écoutent mes conseils, jeune homme. Ils sont placés judicieusement à travers le monde, parfois comme conseillers de puissants, parfois incognito… Ils me consultent souvent… Ils me disent quand quelque chose va ou ne va pas dans une ville ou un pays donné et je vais alors souvent là-bas en personne… régler quelques affaires…

— En effet, monsieur le comte. On m’a dit que vous étiez un homme éclairé, et j’ai pu constater, comme je vous l’ai dit précédemment et sans plus trop insister maintenant, qu’il y avait des jaloux et des médisants qui ne vous aimaient pas. Mais, comme on dit : nul n’est prophète en son pays.

— C’est exact. Même le Christ fut chassé de son village natal alors qu’il était bien le messie attendu. Moi aussi, j’apporte la Bonne Nouvelle et le Salut éternel. Pourtant, voyez-vous, je suis transylvain de naissance et de cœur et la Transylvanie me repousse. Au fait, vous m’avez certes dit les avoir entendus raconter du mal de moi ou en penser, mais… Vous ne les avez pas écoutés, au moins, sembla s’inquiéter le vieil homme, tandis qu’un sourire déformait son visage à l’allure cadavérique.

— Non, bien sûr… Si je l’avais fait, je ne serais pas chez vous à accomplir mon devoir d’agent immobilier. Je me posais simplement des questions sur les coutumes étranges du pays, questions auxquelles vous m’avez répondu tout à l’heure fort honnêtement. Mais pour le reste,

monsieur Knock m’avait bien prévenu de ne pas écouter les malpensants qui vous dénigreraient.

— C’est bien alors, fit Orlok en désignant le poulet placé devant Hutter. Vous devez vous nourrir d’hémoglobine neuve pour continuer votre travail… et ensuite, un bon repos bien mérité.

Hutter était à nouveau décontenancé : le pauvre garçon ne savait plus où il en était. Entre la fatigue du voyage et le comportement étrange du comte, son allure singulière, l’allure sombre et menaçante du château et ce qui s’y trouvait, il ne savait plus s’il devait être admiratif ou soucieux de cet individu. Son obsession pour le sang, son sang, son inquiétude envers lui, paraissaient malsaines. Thomas Hutter décida que, finalement, Orlok prenait seulement son bien-être à cœur et qu’il se faisait des idées.

L’individu était cependant, à défaut d’être louche, quelqu’un de vraiment original et il comprenait, à son attitude étrange, pourquoi l’aubergiste le détestait. Ce n’était pas, à son avis, que l’homme fût méchant, mais il était cependant des plus étranges. D’autant qu’il habitait dans une sombre demeure qu’on aurait dite abandonnée à la nature, où le vent gémissait fort, où des plaintes gutturales semblaient remonter.

Le caractère de la demeure médiévale ancienne, à laquelle il pensait que le vieux noble avait un certain attachement mais que lui-même abandonnerait pour une contrée plus vivante que déserte s’il en avait l’occasion, avait déteint sur ce dernier.

Voyant qu’Hutter prit enfin une cuisse de poulet et un verre de vin, ses mains tremblantes trahissant son appréhension, Orlok se plongea dans les papiers posés devant lui.

Longuement, il les examina, ses doigts décharnés serrant le papier comme des griffes. Sur la lettre, des chiffres et des lettres, certains clairs, d’autres presque invisibles, se mélangeaient. Le chiffre sept revenait sans cesse, accompagné de signes cabalistiques, comme un message crypté :

⊙□□ ⚛□□ ⧓⧑⧒⧓ □□□

□□⚷ ⊕⊗□ □⊙⊙ □□□

⚯⧫□□□⊗⊕⊙⧓⧔⚛

⊙□□ □□□ ⊕⊗□ □⊙⊙

⊕⊗□□⊙⊙□□⚷□⊙

□□□□⊗⊕⊙

✠♈☥iii

Hutter se demanda quand Knock avait pu rédiger la lettre… Il ne l'avait jamais vu l'écrire. Mais en plus de cela, l'écriture était dans les mêmes signes que la lettre demandant l'acquisition d'une maison à Wismar par le même comte Orlok.

— C'est étrange… On dirait que mon patron connaît votre langage si… particulier. J'ignorais ce fait, déclara Hutter.

Orlok ne répondit pas. Hutter se rappela soudainement que le comte avait connu Knock et donc que, forcément, ils pouvaient correspondre dans cette langue.

— Quelle est cette langue bizarre que vous utilisez, monsieur le comte ?

— C'est la langue de mes ancêtres… J'y suis attaché… Comme pour leur passé glorieux, elle a une saveur… particulière.

Hutter finit par remarquer qu'il y avait plus de mets disposés sur la table qu'il ne pourrait jamais en manger.

— Il est dommage, dit-il, que personne ne dîne à notre table. D'autres invités auraient pu faire en sorte que ces mets ne soient pas perdus…

— Oh, mais il en viendra… Bientôt…

— Ah, vous attendez quelqu'un ?

Orlok sourit étrangement, tandis que son regard s'élevait par-dessus ses papiers. Les yeux du comte, immobiles, fixaient son invité comme un serpent hypnotisant sa proie.

Une horloge sonna minuit ! Les douze coups retentissaient sombrement. Un squelette décoratif tapait en égrenant les coups, utilisant sa faux. L'invité regarda le phénomène et croyait rêver : il lui semblait que la décoration était vivante et lui esquissait un sourire infernal.

L'ombre du squelette mécanique qui frappait s'étendit brusquement dans la salle à manger pendant que la tempête de neige à l'extérieur redoublait à nouveau et il imagina que le vent intrépide qui secouait les arbres morts à l'extérieur était le rire de cette apparition quasi démoniaque.

Hutter tenta de manger, mais, apeuré, les mains moites devant ce spectacle qui semblait infernal, sa main trembla et, alors qu'il avait enfin trouvé du pain sur la table au milieu de toutes ces victuailles, il se blessa au doigt avec son couteau. Une goutte de sang perla ainsi sur son pouce.

Orlok bondit avec une vivacité surnaturelle et, d'une voix presque bestiale, sembla soudain aboyer sur le voyageur :

— Vous vous êtes coupé… votre précieux sang… Laissez-moi vous aider…

Il approcha, voulant poser ses lèvres sur la plaie. Hutter recula, terrifié, jusqu'à la cheminée.

Pendant que son invité reculait vers un fauteuil disposé près de la cheminée, tremblant, en sueur, les mains moites, complètement affolé devant la violence de la scène, le noir vêtu châtelain se redressa, retrouvant sa contenance polie.

— Restons éveillés… Le jour est encore loin, et la journée, je dors… Un sommeil profond, très profond, sinon le soleil me trouverait toujours dehors.

Le jeune homme, troublé, s’effondra dans un fauteuil. Le comte s’assit en face de lui.

Après cela, Hutter ne se souvint de rien. Il tomba dans un sommeil profond.

Le lendemain, Hutter se réveilla près de la cheminée. La lumière pâle pénétrait par les rares vitres intactes, et tout semblait d’un calme inquiétant, comme si la nuit n’avait été qu’un mauvais rêve.

Instinctivement, le jeune homme porta ses mains à son cou et sentit deux marques qui le démangeaient…

Il prit le miroir qu’il avait emporté pour se raser pendant le voyage. Il aperçut deux taches rouges sur sa gorge, et bien que cela lui semblât anodin, un frisson parcourut néanmoins son échine.

— Des piqûres de moustique, c’est tout, se dit-il à lui-même.

Il vit sur la table qu’on lui avait préparé un tout nouveau repas.

L’époux d’Ellen pensa que les serviteurs du comte, l’ayant vu dormir, l’avaient laissé tranquille et avaient seulement préparé son petit-déjeuner. Et ce dernier était copieux.

Il prit son petit-déjeuner, puis sortit sur la terrasse, baignée d’un certain soleil dont les lueurs pâles contrastaient avec celui de Wismar.

Cependant, rasséréné, il prit une feuille et une plume dans ses affaires et écrivit à Ellen :

« Ma bien-aimée… Les moustiques ici sont infernaux. Deux m’ont piqué au cou. »

Hutter sortit du château et découvrit que l’épais manteau de neige avait disparu. Pourtant, rien n’aurait pu le faire fondre aussi rapidement…

Les lieux semblaient irréels, le temps détraqué…

Il se refusa les faiblesses de la veille et, contournant au loin un campement de Tziganes qu'il n'avait pas remarqué auparavant, il s'apprêtait à les rejoindre pour leur demander de poster son courrier.

Au loin, un cavalier se montra soudain, timidement, et sembla ignorer le château pour continuer sa route.

Il sembla tressauter lorsque Hutter l'appela :

— Monsieur, s'il vous plaît, venez ! J'ai une demande à vous faire…

Le cavalier approcha, prudent, ignorant sans doute quel était cet étranger qui lui montrait une lettre en l'agitant sous son nez. Cependant, il comprit rapidement ce qui lui était demandé, s'approcha, prit la lettre sans descendre et disparut au loin sans adresser une parole au jeune homme.[iv]

L'invité du seigneur des lieux décida de retourner au château, ne voulant pas ennuyer les Tziganes qu'il avait remarqués.

Toute la journée, il ne trouva aucun serviteur et découvrit que presque toutes les pièces du sombre domicile du comte étaient fermées à clé.

Trouvant cela bizarre au premier abord, le jeune homme se dit simplement que les serviteurs avaient reçu des ordres et qu'il fallait le laisser tranquille.

Un petit parc lui apparut de l'autre côté de la cour. Il décida de s'y rendre.

Le ciel de l'endroit lui paraissait entièrement noir tandis qu'il voyait des pierres tombales. Le lieu était en friche et les ronces et les mauvaises herbes envahissaient sombrement les lieux.

Il observa les pierres tombales, toutes sans date, portant la même inscription : « Fidèle serviteur qui donna son sang pour Orlok, qu'il soit chéri à jamais… »

Le lieu était incontestablement lugubre et oppressant, et pourtant, contre toute attente, il s'y sentit presque bien, comme si une force invisible le liait à cet endroit maudit.

Il observa les rares oiseaux qui, tout au long de la journée, semblaient évacuer rapidement le domaine, comme si eux aussi se sentaient oppressés par la présence du lieu.

Bientôt le soir revint et, avec lui, les ombres oppressantes de la nuit se mirent à revivre et à bouger de leur propre chef.

Le jeune homme se rasait, perdu dans ses pensées, lorsqu'une main glacée se posa soudainement sur son épaule, le faisant sursauter.

— Bonsoir, monsieur Hutter… Avez-vous dormi correctement ? Vous êtes-vous bien reposé ?

Hutter avait sursauté. Il ne l'avait pas vu arriver. En regardant dans son miroir, il constata avec stupéfaction que l'image du comte avait disparu. Il chercha des explications, mais la réalité semblait se dérober devant ses yeux.

Cette situation l'intrigua. Heureusement, il ne s'était pas coupé malgré le sursaut qu'il avait eu.

Orlok, apercevant le miroir, le saisit d'un geste rapide et le lança violemment par l'une des fenêtres brisées.

Il expliqua ce geste soudain à Hutter :

— Je suis désolé de mon emportement… Cet objet n'est pas bien vu ici… Il incarne les vanités humaines, des choses futiles et superficielles. Nous avons d'autres traditions, plus anciennes… Nos coutumes de Transylvanie ne sont pas vos coutumes…

Hutter, tout tremblant, se tut, ne voulant pas provoquer une réaction imprévisible de ce vieil original, dont l'étrangeté le déroute de plus en plus.

Cet homme, qui était finalement assez étrange, lui conseilla :

— Lorsque vous aurez fini de vous raser, en faisant attention de ne pas vous couper, car on ne sait jamais ce qui peut arriver si vous vous blessez de quelque façon que ce soit en mon domaine, veuillez me rejoindre dans la salle à manger. Nous avons du travail à y finir.

Thomas Hutter obéit. Une fois rasé, il vint rejoindre l'inquiétant personnage dans la grande salle en se demandant si finalement l'aubergiste n'avait pas eu raison : l'homme était autant étrange que bizarre et semblait par moments soit normal, soit original, ou… complètement fou !

De nouveau, corbeaux et chauves-souris inquiétantes infestaient la salle à manger.

Les jeux des flammes de la cheminée réveillèrent les sombres projections des meubles et des objets sur le sol.

Orlok était assis près de la cheminée, concentré sur les plans de la maison abandonnée de Wismar. Une fois de plus, Hutter remarqua avec malaise que, même dans cette lumière vacillante, l'ombre d'Orlok ne semblait pas exister.

L'hôte du vieil individu remarqua, comme la veille, que si des ombres se mouvaient dans l'air ou sur les surfaces, celle du comte y était toujours étonnamment absente.

Ce phénomène lui paraissait extravagant alors qu'il était plus reposé que la veille.

Hutter, d'une voix incertaine, interrogea :

— Monsieur le comte… Où sont vos serviteurs ? Je n'en ai vu aucun…

— Ils ont été occupés… ailleurs…

— Mais où ailleurs ? demanda, étonné, Hutter, sans comprendre.

— Ailleurs… C'est tout ce que je peux vous dire, monsieur Hutter, reprit Orlok sans se départir de son calme qui semblait légendaire.

— Toutes les pièces étaient fermées à clé et…

— C’est pour votre bien, coupa le vieil original. Je vous avais dit hier soir que le château est vieux et rempli de secrets. Il vaut mieux que vous restiez à l’endroit où je vous conseille de rester. Mes serviteurs vous laisseront tranquille.

Hutter sentit à nouveau ses mains devenir moites. Cet homme était de plus en plus étrange… Il tenta de briser la glace, cependant.

— Vous avez au moins une bibliothèque, monsieur le comte ?

— Bien sûr, fit savoir l’aristocrate. Si vous voulez la voir, elle vous sera accessible quand bon vous semblera.

Il se leva de table et lui demanda de l’accompagner. Dans une autre salle jouxtant la salle à manger se trouvait une pièce contenant plusieurs milliers de livres.

La salle semblait la plus normale et paisible de toute la forteresse médiévale. Pour la première fois, il n’y avait ni ombres, ni animaux, ni quoi que ce soit de terrifiant, mais seulement des craquements dus aux meubles supportant les livres et de la poussière partout.

Beaucoup d’entre eux étaient des manuels, dont certains servaient à apprendre la langue d’autres pays, comme l’allemand ou l’anglais.

— Je suis heureux de vous conduire dans cette pièce, car, vous l’ignorez sans doute, je suis à l’écart du monde et n’ai jamais appris que le roumain et ignore totalement l’allemand…

— Vous semblez pourtant le parler couramment, monsieur le comte. Vous m’avez dit que vous aviez des gens du monde entier qui vous demandaient conseil ?

— Oui, mais ils savent que je ne parle que ma langue natale couramment. Ils me demandent conseil uniquement dans la langue de mes ancêtres qu’ils connaissent fort heureusement comme Monsieur Knock. Je n’ai appris l’allemand que dans les livres… Ce sont en quelque sorte mes compagnons de solitude…

— Vous avez vos serviteurs ici en votre château, n’est-ce pas ?

Orlok sembla décontenancé et déclara :

— Oui, mais même en hiver, ils sont toujours endormis quand je me réveille… Je leur laisse des instructions écrites, et ils obéissent sans un mot. Que peuvent-ils dire ? Je suis seul, monsieur Hutter. Si seul… Je serais si heureux de vivre dans un monde chaud, grouillant de vies, de sang chaud, pour pouvoir vaincre ma solitude… Je ne peux plus la supporter en ce lieu perdu…

Pour la première fois, Hutter vit que le vieux noble semblait presque pleurer. Il comprenait la solitude, mais un malaise naquit en lui à l’idée que quelqu’un, même un noble, puisse y être condamné dans un lieu aussi sinistre.

— Vous aurez des amis à Wismar… Beaucoup d’amis…

— Oh, mais j’y compte bien, repartit le comte, affichant soudainement un sourire de joie qui parut presque sadique au jeune homme, alors que des larmes semblaient couler de ses yeux un instant auparavant.

Alors qu’ils quittaient la pièce, Hutter entendit la voix du comte, soudain pleine de désirs inavoués :

— Tout ce dont j’ai besoin, c’est d’un changement… Du sang neuf !

Les deux hommes regagnèrent la sombre et terrifiante salle à manger.

Orlok se rassis à sa place à la grande table.

— Vous pourrez aller comme bon vous semblera dans la bibliothèque, votre chambre et la salle à manger à l’avenir. N’essayez surtout pas d’entrer dans les pièces fermées à clé. Si vous embêtez mes serviteurs, ils ne se gêneront pas pour venir se plaindre… Mieux vaut que vous les laissiez travailler en paix, pendant que vous restez tranquille et serein dans les endroits qui vous ont été choisis et sont les plus confortables de ma demeure.

Le jeune homme se demanda si ces pièces étaient vraiment aussi confortables qu'on lui avait dit, mais la sensation d'étouffement et d'oppression persistait. Bien qu'il soit traité en invité, il se sentait aussi prisonnier de ce château et de son étrange hôte.

Il pouvait cependant sortir du château quand il le voulait ; il l'avait vu. Il pouvait donc partir comme il lui plairait.

Cependant, que seules trois salles et un long couloir lui fussent admis était bizarre.

Orlok retourna devant les plans de sa chère maison et dit :

— Pendant que j'étudie les plans de ma future acquisition, mettez-vous à table et mangez ce que vous voulez, ne vous privez pas…

— Merci.

— Votre sang n'en deviendra que plus vigoureux… Ce sang si précieux…

Le jeune mari d'Ellen sembla retomber dans un nouveau malaise. Cet étrange bonhomme qu'était le vieil aristocrate parlait souvent de sang, d'hémoglobine, et cela commençait à lui faire réellement peur. Si c'était une plaisanterie, cela allait trop loin ! Mais le fait est que le vieux noble était plus que sérieux.

Hutter déglutit. Il tremblait sans savoir pourquoi.

Le portrait le regardait attentivement, lui semblait-il encore. Il lui semblait que le regard de l'homme qui y était peint suivait sans cesse ses faits et gestes, comme la veille au soir.

— Vous savez, la propriété qui vous est proposée se trouve juste en face de la mienne… Vous serez mon voisin, se décida à dire Hutter pour briser le silence.

— Et aussi celui de votre femme, par conséquent, Monsieur Hutter ! répondit Orlok.

— Comment savez-vous que je suis marié ?

— Vous faites un millier de kilomètres pour une affaire d'importance sans savoir si vous allez y risquer votre vie, donc vous avez quelqu'un à mettre à l'abri du besoin. Le fait que vous portiez une alliance suggère que c'est votre femme.

— C'est juste… Vous êtes observateur. Mais sachez que je suis ici à titre professionnel plus qu'autre chose…

— Ah, oui… Dites-moi, Monsieur Hutter, vous vous entendez bien ensemble ?

— Ma foi oui… Elle a tout ce qu'elle désire…

— Vous croyez ?

— Absolument. Je pense d'ailleurs investir comme vous dans une nouvelle maison afin de lui en faire cadeau… Au fait, pourquoi me posez cette question ?

— Vous voyez… Il existe ici-bas des créatures viles qui en fait n'attendent qu'une erreur de la part d'un homme pour lui ravir ce qui lui tient le plus à cœur.

— Mon Dieu… Est-ce possible ? Monsieur le comte… Est-ce que l'amour vous intéresserait… ?

—Pas le moins du monde, du moins, pour le moment. Un de mes serviteurs envoyé au loin m'a bien écrit au sujet d'une personne qui m'intéresserait sans doute mais l'homme qu'il m'a envoyé ne m'a toujours pas fait voir son portrait. Au fait, avez-vous écrit à votre femme ou à votre employeur, monsieur Hutter ?

— À ma femme, Ellen.

— Vous écrirez aussi ce soir à votre employeur, lui direz que vous allez bien et surtout que vous restez au moins un mois ici… à votre grande satisfaction !

— Un mois ? paniqua Hutter.

Il commençait à être terrorisé : un mois dans cet endroit lugubre…

— Vous avez bien entendu. Voici un papier à lettres et une plume. Veuillez écrire, pour me faire plaisir… Il n'est pas question que vous refusiez.

Thomas Hutter prit le papier à lettres et la plume que lui tendait le personnage. Il effleura sa main et sentit qu'elle était complètement gelée, comme celle d'un cadavre. Hutter se tut et s'installa à l'autre bout de la table pour rédiger une lettre à Knock.

Quand il eut fini, il tendit l'écrit au vieil homme squelettique, qui le regarda fixement et esquissa un sourire qui se voulait poli mais ressemblait à un rictus.

— Je la posterai dans la nuit. Pour ce genre de travail, je n'ai pas confiance en mes serviteurs, car, vous l'ignorez sans doute, ils ne savent pas lire.

Il vérifia quand même le contenu de la lettre et sembla apprécier ce qui y était écrit. Le vieux noble la garda près de lui pendant que Hutter déjeunait.

N'ayant aucun appétit, Hutter se força à manger les mets présents devant lui. Il n'avait pas vu qui avait apporté le repas avant qu'il ne revienne du parc. Il faisait déjà nuit noire : il s'y était endormi et était rentré dans la salle à manger dès son réveil. Et le dîner se trouvait là sans qu'il sache qui avait bien pu le servir.

Soudain, à travers les fenêtres, les hurlements des loups déchirèrent la nuit, portés par un vent glacial. Un sourire étrange éclaira alors le visage d'Orlok, qui paraissait presque se réjouir de cette cacophonie.

— Écoutez chanter les enfants de la nuit, monsieur Hutter… Que leur mélodie est douce, vous ne trouvez pas ?

Hutter fut surpris.

— Vous appréciez cette cacophonie, monsieur le comte ? Je la trouve horrible, sachant ce que sont ces horribles et immondes animaux.

— C’est vrai que vous êtes citadin, monsieur Hutter. Vous ignorez tout de l’instinct du chasseur vivant à la campagne.

— Vous devez avoir raison… Quelles passions excepté la lecture avez-vous ?

— Vous êtes bien curieux, Monsieur Hutter… Et bien à mes moments perdus, j’invente… des petits jeux de société inoffensifs… J’ai créé des jeux de mystère, d’investissements immobiliers et de stratégie…

— Mais c’est magnifique… Pourquoi ne pas les mettre en vente…

— Parce qu’ils sont en phases de tests, actuellement, Monsieur Hutter, sinon je les aurais envoyés à mes hommes bien que je les aie mis dans la confidence… Voyez-vous, j’essaie de les fignoler voire d’en faire un jeu unique et révolutionnaire : qui est le coupable ? Qui planifie une conquête sans être reconnu voire même qui a acheté des maisons dans ce but ?

— Magnifique… Je sens que l’on va s’amuser avec ces jeux… Cela nous changera des jeux de cartes…

— Oh, ça… Vous pouvez en être certain…

— Et la phase de test est déjà commencé…

— Oui… Et je compte bien continuer mon petit rodage une fois à Wismar…

— Les habitants seront heureux de jouer avec vous si vous voulez de l’aide…

— Sur ce point, Monsieur Hutter, rassurez-vous… Je suis certain qu’ils participeront…

— Ce jeu en vente, vous allez vous enrichir énormément !

— Ces bonnes âmes vont… en effet… me rapporter une vraie fortune !

Au même instant, trois silhouettes effleurèrent l’ombre derrière une colonne. Des femmes pâles, élancées, aux yeux brillants, flottant telles des ombres éthérées, fixaient Hutter avec une faim étrange, inhumaine.

Orlok jeta un regard discret vers elles, et elles disparurent dans l'obscurité, silencieuses comme des spectres. Hutter n'eut pas conscience de leur présence, mais leur souffle glacé semblait s'insinuer dans le château.

L'étrange aristocrate fit signe à son invité de le rejoindre et de regarder les papiers avec lui. Il semblait avoir un problème avec le plan, mais Hutter ne sut jamais lequel.

Un portrait miniature d'Ellen tomba soudainement du sac de Hutter. Orlok le saisit d'un geste vif, ses yeux se fixant sur le visage de la jeune femme, ses pupilles se dilatant alors que sa bouche se resserrait :

— C'est votre femme ? Un cou… fascinant, si vous me permettez cette observation, monsieur Hutter…

Hutter pâlit et tendit la main pour reprendre la miniature. L'inquiétant personnage se redressa d'un seul coup, raide :

— J'achète la maison… la belle demeure, juste en face de la vôtre. Elle me plaît énormément et, avec de si charmants voisins, de plus en plus… Je serais content de vous inviter à dîner un soir chez moi… Je sens que nous allons être de bons amis…

Il signa le contrat d'un geste vif, emporté, ses yeux rouges brillant d'envie et d'empressements, tandis qu'un craquement sourd résonnait sous la pression de ses gestes et que la plume crissait de façon glaçante sur le papier.

D'un coup, Thomas Hutter sentit autour de lui des choses inexplicables : les meubles semblaient onduler, craquer, des corbeaux noirs lui semblaient jaillir devant les yeux pendant que le comte exprimait soudain un sourire qu'il perçut comme celui d'un être de cauchemar.

Le vertige s'empara de lui. Il tremblait, la sueur perlant sur son front. Il sursauta soudain lorsque l'une des tentures écarlates, déchirées et poussiéreuses, sembla se mouvoir d'elle-même, prête à le saisir…

Orlok dévisagea son hôte, sourire aux lèvres, comme s'il exprimait de la joie dans le désarroi du jeune homme et sa situation.

— Nous voici donc voisins… J'ai hâte d'être à Wismar. Il y a beaucoup de monde là-bas. J'espère pouvoir vous rendre visite, à vous ainsi qu'à… Madame Hutter… Je préviens de suite monsieur Knock de mon arrivée prochaine.

— Très honoré de le savoir, monsieur le comte… Mais je ne comprends pas pourquoi je dois rester un mois ici…

— Tout simplement parce que si vous restez avec moi, monsieur Hutter, j'en aurai plus de vie en ce sombre lieu. Je suis si seul et vous apportez tant de réconfort au vieil homme que je suis avec la chaleur de votre jeunesse.

— Je comprends votre point de vue, mais ma femme m'attend…

— Je comprends qu'elle vous manque, elle a un si beau cou…

— Que voulez-vous dire ? demanda Hutter, qui n'y comprenait plus rien avec ces histoires de sang ou d'allusions au cou de sa femme.

— Je comprends pourquoi vous l'avez épousée… C'est pour son cou si magnifique ! Son sang si jeune et chaud…

Hutter semblait à présent terrifié. L'homme devant lui était aussi éclairé qu'un fou pouvait l'être…

Le sombre individu regarda intensément Hutter, l'hypnotisa complètement du regard ténébreux qu'il possédait et lui dit, comme s'il lui suggérait simplement la chose :

— Vous êtes fatigué, monsieur Hutter… Très fatigué… Il va falloir aller vous coucher et vous endormir. La nuit risque d'être longue encore…

Hutter s'inclina, mal à l'aise. Le comte le suivit du regard, sourire démoniaque aux lèvres, ses ongles devenant des griffes. Il se frotta les mains et murmura :

— Bientôt, très bientôt… Vous serez la clé de mon renouveau… Le sang neuf que j'attends… Et j'aurais aussi le plaisir de rencontrer Madame Hutter… Knock ne m'avait donc pas menti… Elle est… sublime.

Il disparut.

Cette nuit-là, un corbeau noir de jais s'envola, ses ailes frappant l'air d'un battement lourd et sinistre, comme appelé par une force inconnue. Il transportait deux lettres, porteuses d'un mal qui se dirigeait inexorablement vers Wismar.[v]

Une fois dans sa chambre, Hutter découvrit, avec un frisson glacé, que le Livre des Vampires, glissé subrepticement dans sa poche par la servante de l'auberge, semblait l'attirer par une force invisible, comme une malédiction cachée.

Au début, il crut défaillir. Encore le Livre des Vampires ! La même ânerie qu'à l'auberge !

Puis il réfléchit et songea que c'étaient le même genre de bouquins que sa femme lisait autrefois et dont Bulwer lui avait fermement défendu de continuer la lecture au vu de sa santé.

Il ouvrit cependant le volume et tomba sur une page précise

Il lut : « De la semence de Bélial naquit le vampire Nosferatu ou « Celui qui apporte la Peste » bien que cette peste n'en soit pas vraiment une au sens littéral du terme. C'est un agent du chaos doublé d'un suceur de sang (seul le sang des autres peut maintenir en vie ce démon) qui ne vit que la nuit et ne supporte pas la lumière du soleil. Le rayon de l'astre du jour le détruira s'il y est exposé. Pour survivre, il doit dormir dans des cercueils remplis de sa terre natale. Le contact avec l'eau le paralyse et le tue : s'il est ainsi surpris sur un navire et son cercueil jeté dans l'océan pendant son repos, c'en sera fini de lui… »

Le livre continuait indiquant plus précisément les failles et habitudes du vampire.

La lecture le glaça. Son front brûlait. Était-ce un rêve ? Les griffes, les dents… L'allusion au cou… au sang… Les demandes répétées du maître de maison de manger, de boire, car « cela donne du sang » … Il tremblait de tous ses membres.

Prudemment, il s'approcha de la porte : aucun verrou. De sa chambre, il regarda dans la direction de la salle à manger. Orlok, sombre et inquiétant, l'observait attentivement, impassible

Hutter plaça rapidement une chaise contre le battant. Il n'y avait aucun moyen de fermer la porte : ni clé, ni verrou ! il devait faire quelque chose ! Les autres portes avaient un verrou ou une clé ! il le savait ! il avait essayé de les ouvrir ! Pourquoi lui avait-on refilé la seule chambre, la seule pièce même, du château qui n'avait ni l'un ni l'autre ? Pour entrer comme bon semble ? Mon dieu… Mais alors ? Chez qui était-il ? Qu'est-ce qu'il voulait faire de lui maintenant qu'il ne servait plus à rien et qu'il avait signé les papiers de la maison abandonnée à Wismar ?

Il regarda son sac. Le crucifix ? et s'il tentait ? Non, il n'allait pas faire cela ! Ce ne pouvait être possible. Il ne voulait pas croire en ce choses ! Le surnaturel n'existait pas ! Il ne pouvait pas se réfugier derrière cela ! Le livre devait se tromper ! Il avait été sot ! Mais pourtant son corps entier avait peur et son esprit essayait en vain de raisonner… La vue d'Orlok qui fixait sa chambre imperturbablement lui avait fait comprendre une chose : l'homme n'était pas un vieux fou original. Il était dangereux ! Il le comprenait maintenant ! Un tueur, oui… Sans doute un tueur en série même vu l'effroi des habitants !

Il essaya de passer par la fenêtre ! Il pouvait sortir par là ! Liberté, me voilà ! Personne ne pouvait l'en empêchait : son hôte avait oublié ce détail ! Il vit soudain le gouffre béant sous ses yeux : impossible de sauter par-là ! Finalement, le choix de sa chambre faisait que l'oubli était volontaire de la part de son hôte : il savait très bien que personne sauf un fou suicidaire ne sauterait par cette fenêtre !

Il chercha une cachette. Il n'y en avait qu'une seule ! Il s'allongea et se cacha sous les draps. Avec un peu de chance, tout se passerait bien. Il ne verrait rien : ni lui ni l'autre ! En tout cas, il ne verrait pas Orlok ! il ne verrait pas le mal en action même humain ! Il se boucha aussi les oreilles et le nez tant qu'il put tout en fermant les yeux tel les trois fameux singes statufiés qui ne voyaient pas le mal, n'entendaient pas le mal, ne sentaient pas le mal !

La chaise bougea toute seul et revint à sa place dans un bruit d'enfer et Hutter, apeuré, se calfeutra encore plus entièrement, dissimulé sous ses draps ! Il n'avait pas entendu : c'était un cauchemar ! Il cauchemardait éveillé ! Pourtant, il en était certain : il ne fumait pas, ne se droguait pas, ne buvait que parcimonieusement ! Pourtant, il sentait que ses dents claquaient, que son être tremblait, qu'il approchait de la dépression nerveuse et du fond du désespoir !

La porte, tout seule, s'ouvrit soudainement, violemment et claqua contre le mur. Hutter se retint de pleurer, de hurler : il se mordait les lèvres ! Ne pas bouger, ne pas pleurer, ne donner aucun signe visible de sa présence ! Il ne pendait plus : il n'était pas idiot mais trop effrayé et paniqué pour penser quoi que ce fut !

Orlok entra, souverain, terrifiant, dans la chambre de son hôte.

Il regarda autour de lui et aperçut la forme bossue sous les draps.

Il sourit : ainsi, monsieur Hutter voulait jouer les fantômes ? Comment de simples draps pouvaient aux yeux de son invité le cacher aux yeux d'un véritable VAMPIRE ?

Cependant, la même nuit, à Wismar, Ellen ressentit une vision de danger.

Elle aperçut soudain une silhouette noire, une chauve-souris aux yeux brillants, rouges, se découpant sur le ciel nocturne. Le regard de l'animal perça la nuit, directement fixé sur elle, comme si l'entité maléfique qui l'avait envoyée la scrutait à travers ces yeux de feu.

Et elle distingua aussi la forme que pouvait avoir cet individu à travers la bête.

Il était hideux, un être de cauchemar qui s'approchait de son mari de manière inéluctable.

Cela éveilla en elle des cris et des larmes. Elle sortit de la chambre où elle dormait chez les Harding et se dirigea sur le balcon, criant :

— Thomas… Il est là ! Il te veut du mal ! Fais attention !

Elle chancela sur le balcon et fut rattrapée par Harding.

— Vite ! Que le docteur Sievers vienne tout de suite ! C'est urgent ! demanda ce dernier à un serviteur.

Un quart d'heure plus tard, le docteur Sievers, directeur de la maison de fous de Wismar et médecin généraliste, arriva en trombe dans le domaine des Harding. Il fut introduit rapidement auprès de la malade.

Après examen, le médecin déclara :

— Ce n'est rien… Une légère congestion sanguine, c'est tout… Il lui faudra beaucoup de repos.

— Vous êtes sûr, docteur ? s'inquiéta Anne Harding.

— Bien sûr… Il faut faire attention à ce qu'on mange, c'est tout…

Satisfait de son diagnostic complètement erroné, mais auquel il croyait fortement, il s'en alla sifflotant gaiement… ignorant qu'il allait être bientôt le responsable indirect d'événements tragiques.

Au château du comte Orlok, ce dernier, Nosferatu, la véritable incarnation du mal, s'avança dans l'ombre, ses crocs longs et acérés scintillant sous la faible lueur de la chandelle. Dans un mouvement d'une rapidité surnaturelle, il planta ses crocs dans la gorge de son hôte, ses yeux froids et inexpressifs ne trahissant aucune émotion. Cependant, il s'arrêta net, retirant ses crocs, détournant son regard comme s'il voyait quelqu'un ou quelque chose devant lui. Il regarda son malheureux invité : sa victime ne l'intéressait finalement plus. Il y en avait d'autres à Wismar,

dont une qu'il désirait ardemment rencontrer. Il donnerait tout pour goûter au cou si blanc de Madame Hutter…

Il disparut de la chambre en se dissolvant dans l'air.

Hutter s'effondra, épuisé, mais la menace restait.

Le lendemain, apeuré et affolé, alors même que le jour était paru mais feutré par de menaçants nuages noirs, il tenta de fuir le château, mais une herse s'était abattue devant la porte d'entrée : il était prisonnier.

Le jeune homme chercha partout, ne découvrant, portes après portes dans le long couloir, que des portes fermées à clé, sauf… une.

Il découvrit une porte discrète menant à un escalier sombre. Les marches, usées par le temps, craquaient sous son poids. Lorsqu'il atteignit enfin la crypte, l'air était glacial, chargé de l'odeur de l'humidité et de la mort. Quatre cercueils, alignés dans les ombres, reposaient là, comme les témoins d'une malédiction ancienne.

Comme poussé par une force invisible, il souleva, tremblant, le couvercle du plus grand d'entre eux. Protégé par les ombres d'une voûte, Orlok reposait dans le cercueil, ses yeux grands ouverts, fixes et inexpressifs, comme s'il attendait patiemment la venue de son invité. Un sourire cruel, déformé par la mort, se dessinait sur ses lèvres desséchées, accentuant le contraste entre la froideur de la tombe et l'anxiété qui étreignait Hutter.

Le malheureux comprit l'affreuse vérité :

— Un vampire ! Nosferatu… comme en parle le Livre des Vampires !

Il comprit alors qu'il n'avait pas rêvé : ses cauchemars des nuits précédentes n'étaient pas le fruit d'un rêve éveillé ! Il était dans une sombre demeure maudite par Dieu lui-même.

Il n'y avait pas de serviteurs. Il n'y en avait plus ! Ils gisaient là où il les avait effectivement croisés : dans les tombes du parc jouxtant le

château, et il comprit, terrifié, ce que signifiait l'inscription : « Fidèle serviteur qui donna son sang pour Orlok, qu'il soit chéri à jamais… »

Quelle ironie morbide avait ce vampire !

Le prisonnier qu'il était devenu se réfugia dans sa chambre, horrifié, et, la nuit venue, se hasarda à regarder par la fenêtre dans la cour du château.

Devant lui, un chariot noir, issu des tréfonds de l'enfer, surgit dans la brume. Deux chevaux fantomatiques, leurs yeux enflammés et leurs membres décharnés, tiraient les caisses semblables à des cercueils. La scène semblait irréelle, comme figée dans le temps.

Orlok Nosferatu apparut soudainement de nulle part !

Le monstre empilait les boîtes en pyramide, disparaissant et réapparaissant à une vitesse surnaturelle. Il s'arrêta un instant et sourit en voyant Hutter le regarder faire… et quel horrible rictus ce monstre arborait. C'était comme s'il s'attendait à ce que Hutter le voit partir…[vi]

Puis Orlok s'allongea dans l'un des cercueils, et le couvercle se rabattit sur lui. La herse se leva, laissant passer l'attelage infernal et son chargement, puis se rabaissa après leur départ.

Hutter, figé, comprit l'ampleur du danger : Ellen était en péril.

Il partit dans la salle à manger et vit par la fenêtre le camp des Tziganes qu'il avait aperçu lors de sa première journée ici et qu'il n'avait pas abordé.

Le pauvre diable hurla, cria pour qu'on lui porte secours, qu'il était prisonnier d'un monstre, d'un vampire.

Les hommes qui, depuis le camp, le remarquèrent, lui rirent au nez, disant :

— Nous le savons, mais nous obéissons au maître. Rassure-toi, si nous sommes ici, c'est bien parce que nous le servons et qu'en retour, il ne

nous touche pas. Tu ne sortiras d'ici que lorsque nous serons sûrs que tu seras en incapacité totale de le menacer…

Mû par la volonté du désespoir, Thomas Hutter retourna dans sa chambre et décida d'arracher tapisseries et couvertures. Il fit ainsi une corde et se pendit à la fenêtre.

Il commençait à ramper le long de son cordage improvisé.

Soudain, des bras apparurent des murs du château comme pour le saisir. Ils tentaient de l'attraper, sans doute pour le ramener en sa prison.

Pour la première fois, Hutter entendit une respiration rauque provenant des pierres de l'immense forteresse : le château vivait ! C'était un être conscient !

Il se débattit avec l'énergie du désespoir, cognant sur les mains de pierre qui revenaient sans cesse à l'assaut et le ralentissaient.

Le château ne voulait pas céder : Hutter devait être ramené à tout prix ! il était important pour lui !

La question se posait : La masse de pierre avait-elle sa volonté propre ou n'était-elle que l'extension d'Orlok ?

— Reviens ! Cria la forteresse d'une voix démoniaque ! Tu appartiens déjà la la nuit car tu as été marqué précisément en ces lieux !

Hutter était terrifié ! Il n'en lutta que davantage malgré sa fatigue !

Soudain, il entendit du bruit provenant de la chambre où il s'était réfugié ! La porte venait de voler en éclats alors qu'il avait mis des meubles pour se protéger et se barricader et les avaient laissés là sans se douter qu'Orlok le laisserait tranquille avant de partir.

Il entendit des rires spectraux, féminins, languissants :

L'infortuné vit à la fenêtre les trois ombres féminines inaperçues qui semblaient remonter le fil libérateur pour le ramener à elles. Il les entendit glousser :

— Tu es à nous, maintenant ! Orlok nous l'a promis ! Viens nous rejoindre ! Nous sommes belles, séduisantes. Viens t'amuser avec nous et nous saurons comment nous amuser avec toi. Tu es un enfant de la nuit même si tu ne le sais pas. Ta place est à nos côtés. Le château lui-même sait que tu es dorénavant un des nôtres ! Reviens ! Obéis-lui !

Ainsi, les pleurs de la « solitude » du comte n'étaient qu'un acte de comédien improvisé ? Il y avait d'autres vampires en ce lieu ?

Il pensa aux trois cercueils qu'il avait vus près de celui d'Orlok et sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Les pleurs de solitude du comte n'étaient que mensonge, un acte de comédien, une mascarade morbide… Mais alors, combien d'autres créatures de la nuit se cachaient derrière ces murs ? Combien de démons attendaient leur proie ?

Pendant qu'il réfléchissait, une des mains de pierre du château l'avait saisi dans son étreinte cruelle et tentait de le remonter tandis qu'un autre de ces mains tentaient de couper la corde salvatrice. Les femmes, elles, tentaient de la remonter avec son fardeau humain.

Il avait un coutelas dans sa poche et tenta de taillader la main de pierre qui l'avait saisie alors que des milliers de mains surgissaient des remparts pour le ramener au sein de la forteresse infernale.

Le couteau entailla la main de pierre des murs qui sembla saigner comme si elle avait été un animal ou un être humain ! Le château maudit poussa un cri de douleur et son étreinte se rompit, laissant choir Hutter.

Il était très près du sol et se laissa rapidement glisser avant de sauter…

Une fois à terre, il s'enfuit aussi rapidement que ses jambes pouvaient le lui permettre, alors que des cris de rage résonnaient dans le château et que le château lui-même hurlait :

— Tu reviendras ! Tu reviendras obligatoirement un jour ! Tu es un enfant de la nuit, mais tu l'ignores encore ! Toi, Lui, moi, nous ne formons qu'un !

Il s’abrita dans la forêt féérique qu’il avait traversée et, caché, il vit de loin trois ombres démoniaques qui semblaient chercher quelque chose. Elles regardaient dans une direction opposée à sa position actuelle.

Il tenta sa chance et se risqua silencieusement derrière chaque arbre et buisson et, sans pouvoir y croire lui-même, parvint à leur échapper tout en entendant leurs hurlements de rage.

Dans la forêt, chaque pas semblait plus lourd, la terre humide se resserrant autour de ses pieds comme pour l’enchaîner à ce lieu maudit. Des branches brisées craquaient, des yeux invisibles l’observaient depuis l’ombre. Les hurlements des créatures lointaines résonnaient comme un chœur funeste, déchiquetant le silence nocturne. Il s’élança entre les arbres, se faufilant dans les buissons avec la rapidité d’un animal traqué, le souffle court.

Il courut jusqu’au carrefour, car sa vie était en jeu…

Il réussit, hors d’haleine, à parvenir dans une ferme isolée.

Les fermiers le regardèrent avec curiosité, leurs yeux fatigués scrutant le jeune homme qui semblait tout droit sorti d’un cauchemar. La confiance n’était pas une monnaie courante dans cette région, mais Hutter n’eut d’autre choix que de jouer son rôle à la perfection. Il leur expliqua en balbutiant que son épouse était en danger, bien qu’il ne sût plus vraiment quel danger exact il fuyait. Peut-être la peur l’empêchait-elle de parler clairement.

De là, évitant de raconter son aventure afin d’effrayer ces gens, il demanda qu’on voulût bien lui prêter un cheval d’urgence, du fait qu’il avait reçu de mauvaises nouvelles de sa famille et qu’il se devait d’aller à leur secours, ce qui n’était pas un mensonge, car sa femme était bien en danger.

On lui prêta un cheval de labour qu’il devrait rendre en arrivant au premier relais.

Dès lors, Hutter partit au grand galop dans la direction de Wismar et, de relais en relais, de diligence en diligence, parcourut le chemin inverse du long voyage qu'il avait entrepris pour aller chez son infernal hôte.

Le matin suivant sa fuite du château démoniaque, une rivière baignait la plaine de soleil. Une barque approcha, conduite par deux hommes ressemblant à des Tziganes.

— Nous devons aller à Varna avec le chargement, précisa l'un des deux hommes à son compagnon.

Sur l'embarcation, il y avait dix cercueils noirs empilés les uns sur les autres.

Sur la rivière, la barque glissait sans bruit, les cercueils noirs empilés les uns sur les autres, semblant flotter dans une mer d'encre. Les deux hommes à bord, silencieux et impassibles, guidaient la nef comme si l'eau elle-même portait les âmes perdues vers une destinée inéluctable.

Pendant ce temps, Hutter poursuivait une charrette qui ne contenait plus de cercueils et qui n'était qu'un leurre au cas où, par miracle, il se serait évadé de la prison qu'était devenu le château d'Orlok.

Il devait la rattraper ou arriver à Wismar avant elle et donc avant Orlok.

Hutter avait passé trois nuits et deux jours chez Orlok : nous étions le 11 avril 1838 vers trois heures du matin quand ce dernier évènement se produisit.

ACTE 3 : Le Dernier Voyage de l’Empusa

Vers le 20 avril 1838, des journaux sensationnalistes annonçaient avec frénésie :

PESTE

De la Transylvanie aux ports de la mer Noire, étrange épidémie… Victimes portant au cou deux petites marques incompréhensibles… Dardanelles fermées… Épidémie estimée impossible d’atteindre l’Europe de l’Ouest…

Mais ce détail échappa complètement aux marins de l’Empusa, partis bien avant des ports de la mer Noire. D’ailleurs, il était plus que probable que le bateau ne fasse même pas partie de ces navires en quarantaine qui infestaient les ports allant de Varna à Constantinople.

Mais revenons un peu en arrière : le vendredi 13 avril 1838 où tout commença pour le fringant navire.

L'Empusa était un de ces fiers bâtiments de commerce qui partaient de Varna pour aller à Wismar apporter les derniers produits textiles, de soie, de pierreries et d'objets divers. C'était un fringant vaisseau qui se déplaçait avec zèle et agilité sous le ciel bleu azur de la mer. Ses voiles blanches contrastaient avec le calme des flots et se gonflaient aux vents pour une navigation sécuritaire. La senteur de son bois, mêlée au parfum salé de l'océan, sublimait l'atmosphère marine sous le ciel resplendissant.

Le bâtiment était commandé par l'excellent capitaine Bergen, un homme attentif, aux aguets, scrupuleux et expérimenté. Si quelqu'un voulait effectuer une traversée sans histoire avec sa cargaison, il était l'homme à trouver. Il connaissait le trajet comme sa poche, savait éviter les pièges maritimes, résistait à la tempête et arrivait toujours à bon port, la marchandise intacte.

Le navigateur qu'il était avait à présent une nouvelle cargaison à livrer à Wismar, une toute particulière étiquetée « terreau fertilisant pour jardins », que les contrôleurs de Varna avaient passée au peigne fin, pensant y trouver de la contrebande d'armes. Le brave homme sourit en y repensant, se remémorant leurs mines ahuries alors qu'il n'y avait là que de la terre noirâtre et rien d'autre. Il pensait bien que l'inspecteur en chef allait en attraper une jaunisse, rien que par la déception subie, lui qui se voyait déjà, sans doute, accorder une promotion.

Bien que le contenu fût apparemment inoffensif, le contenant, en revanche, évoquait une crainte irrationnelle, une présence étrangère, presque malveillante. Imaginez de l'engrais pour jardinage contenu dans des boîtes oblongues !

— On dirait des cercueils ! fit remarquer Hans Salman, le second.

Et c'était vrai ! Ces dix longues boîtes ressemblaient davantage à des trônes de la mort qu'à des caisses normales que l'on trouve pour ce genre d'équipement. Bergen pensa même que c'était là une ironie plaisante

faite aux douaniers. En effet, l’inspecteur en chef devait littéralement faire une croix sur son avancement. Le côté satirique lui parut plaisant.

— Capitaine, dit le second, c’est un mauvais présage, ces caisses… ce n’est pas bon signe !

— Allons, Hans. Notre travail n’est pas de commenter la marchandise, mais de l’accompagner au terminus.

— Mais… des sarcophages à bord… C'est comme une femme… Ce genre de chose porte malheur…

— Bah, laissa tomber le capitaine, ce ne sont là que superstitions. Il ne faut pas croire à des choses pareilles. Nous sommes toujours arrivés à bon port, entiers, et même si un jour la chance venait à tourner pour nous, la cargaison resterait intacte et parviendrait à sa destination, tu as ma parole… ou je ne me nomme plus Bergen !

— Capitaine ! Il y a aussi ces corbeaux sur les mâts ! fit Hans en montrant du doigt le mât d’artimon et la voilure. Je vous dis que ce n’est pas normal…

— Des oiseaux, c’est tout, laisse tomber, je te dis…

— Mais on est vendredi en plus… Et y a même un curé à bord… Et Stockman a même son lapin avec lui… Et puis le nom du bateau est écrit en lettres plongeantes… Empusa…

— Bon sang, va te calmer dans ta cabine et arrête de penser à ces superstitions ridicules ou tu vas atteindre le moral des autres… On m’a payé une vraie fortune pour livrer ces drôles de boites… On m’a assuré que c’est d’une importance vitale pour l’acheteur… Des boites de terre… Je me demande ce qu’il y a de si vital pour du simple engrais… Je ferais ce voyage même si le diable m’emporte car la marchandise doit absolument être livrée, comme d’habitude… Compris ? Je me fous qu’on soit vendredi, des corbeaux, du prêtre ou de la manière dont le nom du bateau est écrit… Les autres aussi ! Il n’y a que toi pour être superstitieux comme ça…

C’est ainsi que le voyage avait débuté, avec l’entrée à bord de cette étonnante mais pourtant macabre cargaison, dont l’ébonite étincelante contrastait avec la luminescence de l’astre du jour.

Lorsque le navire fit halte à Belnitza, tout allait bien. Cependant, des matelots de l’équipage, sans doute ivres morts, crurent apercevoir, lors de l’étape, une forme sombre monter de la cale et en descendre, ainsi que des rats. Ces mêmes formes étaient ensuite remontées à bord. Certains pensaient qu’il s’agissait d’un compagnon, du second ou du capitaine lui-même. Ils ne se posèrent pas la moindre question. Sur son passage, l’ombre mystérieuse laissait glisser à chaque descente assez d’alcool pour enivrer l’équipage, qui voyait là une gratification offerte par Hans ou le capitaine, voire par un ami.

Certains virent cette même forme revenir avec des bouteilles…

Elle disait :

— Ce sera pour la prochaine fois…

À qui appartenaient cette ombre et cette voix ? Certains désignèrent le second… D’autres, son voisin…

Bergen chercha mais ne trouva rien. Personne n’avait quitté le navire, semblait-il. Tout le monde se jugea présent, mais les ivrognes ont toujours le magnifique don de ne pas être crus… et pour cause. Le second et le capitaine assurèrent également qu’ils n’avaient pas mis les pieds à terre lors de l’escale précédente.

On se mit à penser que les hommes profitaient que la cambuse fût ouverte pour se servir dans la réserve.

Bergen pensa qu’il fallait un peu surveiller son monde et mettre le holà sur l’alcool. Malgré les interdictions, l’équipage parvenait, comme par magie, à se procurer de l’alcool. D’où cela venait-il ? Une malédiction ? Un pacte avec l’obscurité ? La preuve en était qu’à Bourgas et à Constantinople, juste avant de passer le Bosphore, le même schéma se reproduisit.

Là, horrifique spectacle ! En plus de l'ombre mystérieuse, les rats dévalaient les cales comme des ombres, emportant des bouteilles vides et des voiles d'alcool comme une marée insidieuse. Les marins les regardaient silencieux, une terreur qu'ils ne pouvaient ni expliquer ni comprendre s'emparant de leurs cœurs, comme une menace invisible. Et l'ombre ramenait encore de l'alcool après en avoir distribué à nouveau :

— Comme promis, voici la nouvelle distribution gratuite…

— Chouette, de la gnole, hurlèrent de joie les marins.

L'ombre leur parlait de loin… Personne ne sut jamais à qui elle appartenait.

Néanmoins, Stockman avait du mal à calmer son lapin : l'animal était proprement terrifié. Sans doute le climat du bord qui ne lui convenait pas… Le lapin regardait avec insistance et terreur les cercueils noirs et les marins ivres qui, pour la plupart, étaient écroulés un peu partout y compris sur le pont !

Le curé se signa, aspergea d'eau bénite la cale, assurant qu'un démon y vivait ! Personne ne crut les délires mystiques de cet honnête religieux. Un curé à bord était synonyme de porte-malheur pour les marins de même que le lapin de Stockman. Pour le brave prêtre, la messe était dite : il devrait bientôt débarquer pour que la malchance quitte le navire ainsi que le lapin. Enfin, c'était surtout Hans qui pensait cela. Les autres étaient trop ivres pour penser à quoi que ce soit.

Lors de l'escale de Constantinople, il se passa finalement une chose assez nouvelle :

Ce fut ici que tout changea : tout le monde à bord (sauf Hans et Bergen, bien sûr) fut assez joyeux pour entonner l'air « Il était un petit navire, qui n'avait jamais navigué ».

Quand ils entonnèrent la partie où le petit mousse avait été tiré au sort pour être mangé, ce fut Bergen qui sortit les gober tout cru d'une autre manière :

— Encore saouls, bande d’ivrognes, mais ce n’est pas possible ! Je me doute maintenant à qui est cette ombre ! Il va m’entendre ! Et vous, au travail ! Allez-vous dessoûler tout de suite !

— Mais l’ombre… Elle a encore tenu ses promesses, Capitaine… Elle a apporté à nouveau des bouteilles… C’est un chouette copain, dommage qu’on ne voie quasi jamais à quoi il ressemble…

— C’est dommage, fit un matelot à un autre en partant, après on allait entonner le « Furet du Bois Joli », mais il ne veut pas ce vampire de Bergen… ! Il a une dent contre nous… !

— Même deux, je dirais, fit son voisin !

— Au fait, l’ombre qu’on a vue… Elle semble être partie dans la cale, vous savez… Et moi, je l’ai vue de près ! Elle me fait flipper…

— Et t’as vu quoi, toi ? Un vampire ?

— Sais pas, il me semblait que c’était un chauve avec des dents de rat…

— Ben, il n’a pas été gâté par Mère Nature alors…

— Vous vous magnez ou faut que je vous aide, beugla Bergen en direction de ses hommes, peu enclins à faire leur besogne.

Le sévère mais juste capitaine ne comprit pas comment, alors qu’il avait confié à Hans les clés de la réserve de vin, l’équipage arrivait toujours à se fournir en alcool de plus en plus fort, au point d’avoir des hallucinations collectives.

— Je vais voir moi-même s’il reste des bouteilles dans la cambuse ou si quelqu’un en a apporté en douce… Mais je suis sûr d’avoir déjà mes réponses, tonna Bergen, mille millions de…

Il constata, après enquête, qu’il manquait évidemment un peu d’alcool dans la cambuse et qu’il fallait bien que l’homme qui descendait à quai et remontait, s’il existait – et personne n’en doutait, même le capitaine –, ramenât de nouvelles bouteilles pour saouler ce beau monde…

Nul ne pensait qu'il y avait dans le fond d'en cercueil noir une créature cauchemardesque indésirable et prédatrice qui souhaitait se nourrir à l'extérieur car elle avait besoin de l'équipage jusqu'à un certain point.[vii]

Bien que le second ne fût en rien responsable de ce qui arrivait, le capitaine porta ses soupçons sur Hans très rapidement. Il le trouvait bizarre avec ses superstitions et ses peurs, comme s'il voulait détourner l'attention de lui… Hans était louche à ses yeux et il avait à présent une dent contre lui…

Le second fut accusé de collusion avec les autres marins afin de leur rapporter de l'alcool aux escales sans se faire remarquer de lui, Bergen. Mais il n'était pas dupe, disait-il.

Sans doute essayait-il de remplir la réserve afin de détourner les soupçons, d'où le fait qu'il ne manquait que peu d'alcool.

Certains dirent que les courtes escales étaient souvent, ce qui était vrai, chaotiques et que personne ne savait qui, d'un inspecteur ou d'un vendeur à la sauvette, montait à bord et personne ne pouvait de même savoir qui descendait… Mais la nuit… à moins de vouloir cacher quelque chose que le capitaine devait ignorer… Sans doute quelque chose d'illégal…

Bergen décida de garder sur lui les clés de la cambuse, à tout hasard. Bergen se disait que tout irait à présent pour le mieux.

Sauf que le cas se représenta une quatrième fois, cette fois-ci à Adalia. Le pauvre capitaine se demandait comment les marins pouvaient se procurer ces bouteilles, estimant qu'il s'était trompé et que quelqu'un, effectivement, devait faire de la contrebande d'alcool ou simplement s'ingénier à cacher de bonnes bouteilles pour les amis. Il ne trouva rien hormis une ou deux bouteilles qui devaient rester du lot retrouvé de droite et de gauche à côté des caisses de terreau pour le jardinage.

Cependant, le doute ne lui était plus permis : il avait compris ce qui se passait, et, le petit jeu étant maintenant fini, avec les réserves vides à son avis, il serait tranquille définitivement.

Le curé descendit à Adalia, peu avant le départ, ainsi que Stockman qui avait démissionné et prit son lapin avec lui… Le climat à bord était, selon eux, délétère. On ne voulait plus d'eux à bord : Hans les accusait de tous les mots bien qu'il avait aussi d'autres griefs comme les corbeaux, les cercueils, le nom du navire et le fait qu'on avait quitté Varna un vendredi et un 13 qui plus est !

Tout semblait porter la poisse dans ce navire, peu importe qui entrait ou sortait ou qui faisait quoi selon Hans.

Les marins, trop heureux de se débarrasser de Stockman, du lapin et du prêtre, qu'ils n'avaient jamais pu se farcir, entonnèrent à cette occasion une dernière chanson pour la traversée : « Quinze hommes sur le coffre du mort », à laquelle le capitaine Bergen répondit en chantonnant un « Drunken Sailor » tonitruant.

IL sembla que l'affaire s'en tint là car on ne retrouve plus de bouteilles dans la cache près des cercueils des trônes de la mort.

Dommage : Les marins avaient besoin d'en engrais spécial pour arroser leur jardin intérieur ! Il semble qu'ils ne purent se remettre de cette perte et jurèrent qu'ils en tomberaient malades et en mourraient devant les caisses salutaires qui avait servi à l'ombre mystérieuse pour les apaiser de leur soif.

Il leu sembla entendre l'ombre dire :

— Je vous ai compris… Ce voyage sera, pour vos qui recevrez mon évangile, comme pour moi, un voyage plein de promesses.

Ainsi, les marins crurent entendre vraiment cette promesse que chacun crut dite par son voisin… Tandis que le capitaine, lui, espérait la tranquillité de son âme pendant le trajet à parcourir[viii].

Le voyage tint en effet ses promesses. Pour ce qui est de la tranquillité, ce ne fut pas le cas.

Le 17 Avril 1838, peu avant que les journaux à sensations n'aient la peste en leurs gros titres dans toute l'Europe de l'Est, et que les Dardanelles furent fermées à tous les navires entrants et sortant, l'impensable se produisit à bord de l'Empusa qui avait depuis longtemps quitté le Bosphore.

Il advint, sous le regard rieur des corbeaux sur le mât, qui semblaient aimer le navire au point d'y rester soudés, que, sous le sombre ciel d'un jour d'orage, où le vent continuait de gémir et de porter l'Empusa à bon port, sous le ciel ténébreux et parfois luminescent d'éclairs, Hans monta en courant les marches et frappa violemment à la cabine du capitaine.

— Entrez ! cria le vaillant responsable du navire, en train de déjeuner, le verre de vin à la bouche.

Le second entra, visiblement perturbé, montra l'entrepont et dit d'une voix troublée :

— Capitaine ! Friedrich Wantz est malade ! Je ne sais pas ce qu'il a… Il est tout bizarre…

— Tu lui as demandé ce qu'il avait ?

— Oui, mais il ne peut plus parler du tout…

— Bon, je vois le genre… Encore un qui tire au flanc pour ne pas aller travailler… Je vais y aller moi-même et on va voir s'il ne retrouve pas la parole…

Visiblement agacé, le capitaine, qui commençait à se demander si le tonnerre qui grondait au-dehors ne lui tombait pas sur la tête avec tous les caprices farfelus que son équipage lui faisait subir depuis le début de la traversée, descendit sous l'entrepont.

Un homme d'une vingtaine d'années, le susnommé Friedrich Wantz, était allongé, livide, sur un des hamacs destinés à l'équipage. Il ne

pouvait plus bouger, ni même adresser la moindre parole. Il était devenu maigre, la peau sur les os littéralement, lui qui, il y a seulement deux jours, était encore plein de vigueur et sifflait en travaillant gaiement.

Le capitaine, dans la faible lueur, ne vit pas correctement l'aspect du pauvre hère.

— Alors, on me dit que tu es malade, hein, Friedrich. Qu'est-ce que tu as ? Quels sont tes symptômes ?

— … fit le pauvre homme en essayant de bouger.

— Allez, fini la comédie, debout ! fit le capitaine en essayant de le tirer par le bras.

Il manqua de le faire tomber et fut surpris par le peu de résistance d'un homme pareil et surtout par l'aspect moribond qu'il n'avait pas remarqué plus tôt. L'homme leva lentement et mollement une main qui tremblait, les yeux exorbités, semblant voir un être cauchemardesque dans l'encadrement de la porte et désignant les cercueils noirs.

Le capitaine, de plus en plus agacé par la tournure que prenait le voyage, demanda à Hans de lui apporter une rasade de rhum. Ce dernier s'en alla et revint avec le précieux liquide, dont il fit boire à petites gorgées une quantité relative au malheureux.

Convaincu que Friedrich ne plaisantait pas, Bergen résolut de le laisser se reposer tranquillement et de voir le lendemain s'il reviendrait à ses sens.

Quelqu'un sur le navire avait maintenant une dent, voire deux, contre l'équipage, mais qui ? Y avait-il un coupable parmi les marins ?

Après leur départ, le visage du malade se décomposa : Il lui semblait voir une ombre mi humaine mi-monstrueuse perchée sur le plus haut perché des boites de terreaux de jardinage…

Il voulut pousser un cri devant l'horreur qu'il lui semblait voir mais rien ne sortit [ix]!

Le lendemain, 18 avril 1838, alors que Bergen pensait que l'homme serait rétabli, il découvrit que ce n'était pas le cas. Friedrich était encore plus malade, voire dans un état presque critique, tandis qu'un second malade se trouvait à présent alité à côté de lui, Hermann Schultz[x].

La traversée de la Méditerranée fut un cauchemar le jour suivant, soit le 19 avril 1838. Le vent était toujours favorable et même engageant. Son intensité n'avait pas diminué depuis le départ de Varna. Du coup, dans sa malchance, le capitaine n'avait pas tout perdu, puisqu'il avait déjà quelques jours de gagnés malgré ses problèmes. C'était toujours ça, pensa-t-il.

Le véritable problème venait d'une brume épaisse, noire, abominable et terrifiante, du fait qu'on ne voyait pas une once de soleil. On n'y voyait d'ailleurs même pas à deux pas ! D'où était-elle venue ? Mystère total : il faisait encore beau et plein soleil quand elle arrivée si soudainement que personne n'y comprenait rien !

Il fallut donc faire attention aux déplacements sur le pont afin de ne pas tomber malencontreusement, par accident, par-dessus bord.

Par moments, un marin poussait un petit cri, à moitié étouffé, tandis que d'autres s'affalaient… pendant que, sur les mâts, les corbeaux semblaient rire…

Hans crut même voir une ombre qu'il ne connaissait pas sur le navire et en fit part au capitaine, qui se demanda si lui aussi n'avait pas réussi à se procurer, on ne sait comment, du vin ou du rhum alors que tout était confisqué. Il ne l'écouta même pas.

Toute la journée se tint ce temps épouvantable et, au petit matin, alors que de nombreux matelots avaient, non sans peine, réussi à s'aliter après un travail titanesque et impensable, fatigués, meurtris sous les orages et les éclairs ténébreux, on compta quinze malades de plus, lesquels ne pouvaient plus articuler la moindre parole ni bouger sans que l'on comprît le comment du pourquo[xi]i.

Bergen crut défaillir en voyant le peu de matelots pouvant encore travailler sur l'Empusa.

— Je ne peux pas les laisser comme cela, déclara Bergen au second. Il faut que je sache ce qui se passe à bord ! Heureusement, nous avons cinq jours d'avance sur l'itinéraire grâce à ce vent miraculeux. On va à Marseille, c'est le port le plus proche…

Ainsi fut fait ! Le navire marchand mouilla à quai le 22 avril et Hans alla chercher le médecin de l'autorité portuaire, un homme assez bedonnant et joufflu, reconnu comme le meilleur de la ville.

Il monta à bord cérémonieusement, salua le capitaine, qui lui fit part de la maladie étrange dont ses hommes étaient frappés.

Lorsque le médecin revint après auscultation, ce fut au tour de Bergen d'être frappé d'une autre manière.

— Les symptômes de la maladie sont évidents… Ce doit être le scorbut.

— Mais… mais… Ils ont à manger… On a aussi plein d'oranges et de citrons à bord pour contrer ce genre de cas.

— Ah, vous croyez, capitaine ? Il est évident que ces hommes, livides, sans aucune fièvre, amaigris, souffrent de malnutrition…

— Mais… Mais c'est impossible ! Nous leur donnons à manger tout ce qu'ils veulent ! Nous avons à bord énormément de produits comestibles et, à chaque escale, nous ravitaillons…

L'homme se fit conduire à la réserve de nourriture et constata que le capitaine disait vrai en ce qui concerne l'alimentation de bord. Cependant, un soupçon traversa l'esprit du praticien :

— Qui me dit que vous en distribuez à ces pauvres diables ? Vous êtes sûr de ne pas garder tout pour vous ?

Le capitaine se sentit humilié et en colère ! Jamais l'on n'avait ainsi mis en doute son honnêteté. Il avait toujours été un homme droit. Qui était donc ce fou pour oser l'accuser ainsi, lui parler de la sorte ?

— Docteur, avec tout le respect que je vous dois, vous faites erreur ! Ils ont bien à manger, je vous le jure ! D'ailleurs, vous voyez bien qu'il y a encore six hommes valides dans cet équipage !

— Moui, fit le médecin, qui n'était plus très sûr de sa découverte, et redescendit examiner les pauvres diables, complètement exsangues et qui n'avaient plus que la peau sur les os…

Il remonta après avoir terminé les auscultations et déclara :

— Je dois avouer que je pensais au scorbut, mais vous avez raison, ce n'est pas cela. Je ne sais absolument pas ce qu'ils ont et c'est très étrange !

— Vous voyez que le capitaine n'est pas fautif, rétorqua le second.

— Oui, je m'excuse de vous avoir accusé à tort, mon brave.

— C'est oublié, docteur. Mais j'ai besoin de savoir ce qu'a mon équipage… Si vous savez quelque chose, dites-le-moi, s'il vous plaît !

— Je n'ai rien remarqué de très spécifique, à moins qu'un détail m'ait échappé. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ils se plaignent sans pouvoir articuler quoi que ce soit, ils sont pâles, comme victimes de manque de nourriture alors que vous les…

— Docteur… !

— On dirait aussi qu'ils sont anémiques… Ils ont tout ce qu'il leur faut, même à boire de l'alcool ?

— Oh, pour ça, ne vous en faites pas ! Depuis le début du voyage, vous pouvez dire qu'ils ont eu leur dose et qu'ils réussissent encore à en obtenir, je ne sais comment ! fit Bergen en regardant son second furtivement, mais son regard en disait long.

— Alors je ne vois pas… Je ne sais pas… Vraiment, c'est pour moi une énigme insoluble… Tout ce que je sais, c'est qu'ils pointent du doigt certaines cargaisons et qu'ils sont blancs comme un linge… Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai d'autres prérogatives, un cours à donner à l'université… Je vais prendre congé !

— Vous semblez effectivement en avoir besoin, Docteur… Prenez donc congé…

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, mon ami… Mon esprit commence à saturer avec ces malades dont on ne sait ce qu'ils ont et vos allusions que je peine à comprendre… La surcharge cognitive commence à m'envahir…

Et sur ce, le Marseillais redescendit dans la blancheur matinale du port de sa ville aux toits rouges et aux mille couleurs éclatantes, sous le regard de nouveaux corbeaux, à moins que ce ne soient encore les anciens… On perdait le fil de ce qui se passait à bord ! Les malades seuls comptaient, et les livraisons…

Il n'y eut pas que la ville aux toits rouges qui était éclatante en ce mois d'avril débutant ! La colère de Bergen et son incompréhension de ce qui lui arrivait l'étaient tout autant.

— Le meilleur de la ville, grogna-t-il au sujet du médecin… Le meilleur imbécile, oui !

Rien ne permettant de mettre en quarantaine ledit navire, qui n'avait rien de suspect alors que les ports de la mer Noire, par où il était passé précédemment, étaient fermés pour cause d'épidémie de peste noire, on le laissa passer.[xii]

Le jour suivant, le 23 avril 1838, par un autre de ces quotidiens matinaux radieux et argentés, il se trouva qu'un des six hommes valides tomba malade, puis encore un autre le surlendemain, alors qu'un vent, jamais autre que des plus favorables, permettait à l'Empusa de continuer à voguer sur la tranquillité sépulcrale des eaux…

Pendant ce temps, les premiers touchés succombaient à l'étrange maladie, et ce fut le commencement d'une longue litanie d'enterrements maritimes, qui devint le nouveau pain quotidien de l'équipage et surtout de Bergen, qui commençait à sérieusement s'énerver et s'affoler, tandis que les sinistres corbeaux riaient.

On jeta bien ce qu'on trouva sur les volatiles pour les chasser. L'effet fut immédiat… et de courte durée, car ils revinrent un quart d'heure après[xiii]…

Le navire avançait toujours en longeant les côtes espagnoles. Et il fallut se rendre à l'évidence devant ce terrible constat : le blanc du linceul, contrasté à l'obscure paisibilité des flots, devenait de plus en plus un fardeau.

Les marins survivants commencèrent à dire qu'il y avait un étranger à bord… Mais le capitaine Bergen avait des raisons d'en douter. Toutes les recherches s'étaient avérées infructueuses. Il n'y avait que les caisses d'engrais pour jardins et comme il avait été témoin de la fouille de' l'une des boites oblongues, il n'y avait aucune raison de suspecter qu'un étranger s'y cache.

Cependant, les moribonds regardaient avec terreur ces cercueils entassés devant eux dans la cale mitoyenne. Ils les pointaient du doigt comme ils pouvaient, leur main retombante mollement sous l'effort. Ils tentaient d'articuler une phrase qui était inaudible car ils n'arrivaient plus à fournir assez d'efforts pour s'exprimer…

Devant le flot des malades et des morts, Bergen se résolut à aller demander secours à un second médecin expérimenté, en souhaitant ne pas tomber cette fois sur un imbécile totalement incapable.

Pour le bon capitaine, ce fut la consternation, pire encore ! C'était, et tout portait à le croire, un fou !

Tout cela arriva lorsque l'Empusa décida de faire escale à Barcelone le 26 avril 1838. La recommandation fut donnée à Hans d'aller chercher le meilleur médecin possible, et non celui du port, au cas où de brusques

montées de chaleur lui auraient ramolli le cerveau comme celui de Marseille.

Le second ne se le fit pas dire deux fois et se renseigna, disant que la situation était sérieuse mais que, pour éviter un esclandre ou une possible émeute, il ne révélerait rien de l'étrange maladie aux gens qu'il croisait.

Finalement, il mit la main sur, pensait-il à ce moment-là, l'oiseau rare… Et pour être d'une rareté incroyable, le capitaine n'en douta pas une seconde lorsqu'il vit les malades survivants, dix encore, tous moribonds, respirant difficilement, les yeux quasi vitreux pour certains, d'une pâleur cadavérique, avec la certitude qu'ils étaient déjà plus morts que vivants !

Le silence pesait lourd alors que le capitaine et Hans accompagnaient le médecin dans le quartier de l'équipage.

Le médecin prit un air résigné et calme, bomba son torse, démontrant la valeur : scientifique absolue sur l'ignorance crasse des hommes du peuple et des marins en particulier :

— Rude insolation mortelle empêchant ces hommes de s'alimenter et les conduisant à la mort après leur avoir induit une faiblesse mortelle…

— Docteur, on leur donne à manger, parfois avec ce qu'on peut pour qu'ils avalent ! Ils semblent d'abord se remettre, et ensuite, c'est pire ! Vous croyez vraiment qu'ils ne s'alimentent pas ?

— Mais… Mais, alors, ils mangent ?

— Pour la dernière fois, oui ! Votre collègue de Marseille pensait aussi qu'ils ne s'alimentaient pas et qu'ils avaient le scorbut !

— Ah non, ce n'est pas le scorbut, mon humble confrère s'est lourdement trompé !

— Nous le savons, déclara Bergen ! Mais s'ils sont comme ça depuis plusieurs jours, beaucoup en sont morts. Ils sont à l'ombre et l'air n'est pas aussi étouffant que pour les rendre dans cet état-là…

— Maintenant que vous le dites, je sens effectivement chez vous un brin de fraîcheur humide et un peu de… Je ne saurais exprimer cette odeur, on dirait de la terre…

— Oui, nous transportons de l'engrais pour des jardins, c'est normal… Pourquoi en venez-vous là-dessus ? Et je vous en prie, laissez votre idée de nourriture tranquille, je ne veux plus aborder ce sujet…

— Eh bien, ne se départit pas le médecin, je pense qu'en regardant ces boîtes et cette terre, ils pensent voir des cercueils et, donc, avec cette légère chaleur, les conditions de vie à bord… Ils pensent qu'ils sont en train de mourir dès qu'ils voient ces caisses. En fait, ces choses produisent sur votre équipage un choc psychique les conduisant progressivement à un « suicide mental ».

Bergen leva les bras au ciel, son regard autrefois placide devenant rougeoyant : c'était un échappé d'un asile psychiatrique et non un médecin qu'il avait devant lui.

— Un suicide mental, s'esclaffa le brave homme. Qu'est-ce que c'est encore que ces foutaises ? J'ai vu des suicides qui laissent des traces : au couteau, par épée, par balle, quand on se jette d'une falaise.

— Mais le suicide mental existe bel et bien ! C'est simple : si vos hommes pensent qu'ils sont en train de mourir, ils décèdent vraiment ! Mon diagnostic est éclairé et prouvé ! J'ai résolu le cas censé être énigmatique et prouvé mon génie ! Si vous voulez bien m'excuser, je dois aller déjeuner derechef ! Ma femme m'attend à la maison pour un magnifique poulet rôti à la broche et…

— J'avais dit que je ne voulais plus entendre parler de nourriture ! hurla le capitaine, fou furieux. Descendez et allez-vous suicider mentalement ailleurs !

— Je m’en vais, rétorqua le praticien vexé, inutile de s’énerver, monsieur le malotru !

— Foutez-moi le camp, sale vampire ! Suceur d’argent ! Faiseur de saignées !

— Veuillez m’épargner vos insultes, capitaine ! Voyons… S’il y a un vampire à votre bord, c’est plutôt l’un de vous… Dire que l’on se saigne aux quatre veines pour vous et tout ce que je récolte, c’est des gens qui ont des dents contre moi… Rangez vos crocs, je sais que je ne suis plus le bienvenu à votre bord… N’oubliez pas de payer ma consultation… Parce que la science a résolu facilement ce cas qui dépassait mon confrère sans compétences…

Et, alors qu’il descendait la rampe du navire pour retourner à quai, il sifflota gaiement, heureux d’avoir résolu un cas qui, selon lui, était décidément fort simple ! Qu’il était bon d’être le meilleur praticien du pays ! Surtout quand on a empoché l’argent…

— C’est moi que voilà, quelle joie ! entonnait-il en disparaissant enfin de la vue des deux hommes.

— Ben, il en tient une sacrée couche celui-là, déclara le second. Je n’ai jamais vu pareil crétin ! J’ai des amis à côté de chez moi qui donnent des dîners avec des gens comme lui le mercredi, il remporterait bien une palme !

Le capitaine s’écroula sur le sol. Il pleurait à chaudes larmes.

— Je ne peux rien faire, Hans ! Ils meurent tous… Tous… Et tout ce qu’on trouve pour nous aider, ce sont ces imbéciles ou cinglés qui se disent docteurs et ont reçu leur diplôme on ne sait où… J’ai dépensé une partie de l’argent du client des caisses d’engrais pour la donner à des médecins complètement à côté de la plaque et j’en suis au même résultat ! Qui va sauver mes hommes ? Qui ? Qu’est-ce que je vais dire à leurs familles, Hans ?

Hans regarda son capitaine en proie au doute, à la culpabilité de perdre ses hommes sans pouvoir les sauver, victime d'une bonne, mais pour le moment durable et redoutable, dépression nerveuse !

Il jeta aussi à ces corbeaux, qui semblaient les observer, un regard noir : entre eux, les boîtes, l'ombre vue sur le pont le soir de brouillard, il se fit à l'idée qu'il y avait là de sinistres présages, mais on refusait obstinément de l'écouter… Cette ombre, comme celle qui distribuait de l'alcool gratuitement… Mais non, le capitaine devait avoir raison et il se faisait des idées.

Le voyage reprit son cours habituel… ou presque ! Le nouveau cours habituel, monotone, grisâtre et sombrement destructeur, sous un ciel clément et un vent qui semblait de plus en plus presser favorablement le navire, comme si l'Empusa continuait sa route tout seul, sans avoir besoin de quelqu'un pour le manœuvrer.

L'atmosphère devint de plus en plus morne, pendant que l'habituelle procession religieuse de la matinée se déroulait à travers les messes rapides d'un enterrement marin éclair, et il ne resta bientôt que six hommes valides à l'intérieur du fier navire, plus si éclairé par les cieux, que le ciel lui-même semblait l'avoir maudit.

— Je sens que ça ne va pas bien… Depuis qu'on a ces cercueils et ces corbeaux, c'est vraiment la poisse, déclara Hans pour lui-même. C'est comme si quelqu'un avait une dent ou deux contre ce navire !

Bergen ne capitula pas ! Pour la première fois, la ruine s'était abattue sur lui. Il sauverait son équipage coûte que coûte et amènerait les caisses de terreau à Wismar sans encombre, car c'était la seule marchandise à bord et elles devaient être livrées… Même s'il venait à disparaître lui aussi, victime de cette mystérieuse et pourtant mortelle maladie, il atteindrait sa destination finale.

Se bornant à suivre cette volonté inébranlable, le capitaine décida le tout pour le tout et de faire arrêt à une nouvelle escale non prévue à

l’origine afin d’en dénicher une vraie perle qui soignerait efficacement ses hommes ! On dit jamais deux sans trois et il espérait bien que non !

Sous le ciel azuré et calme de Valence, le 28 avril 1838, l’Empusa trouva un refuge provisoire assez réconfortant, non pour les pauvres bougres qui y agonisaient, mais pour le capitaine, qui s’accrochait à l’ultime espoir d’avoir un médecin sérieux et capable.

Il alla cette fois de lui-même afin d’être sûr de ne pas se tromper comme le second et revint avec un médecin qui semblait afficher un air de gravité exemplaire. Hans et lui le menèrent aussitôt aux infortunés qui se trouvaient alités, aussi spectraux que des fantômes et toujours tremblants.

Le médecin constata l’absence de fièvre et tâta leur pouls. Il examina les réflexes et découvrit des traces de piqûres au cou des infortunés. Cependant, ce faisant, lui aussi vit les boîtes oblongues de terre que les matelots fixaient avec une terreur indicible.

Il comprit :

— Vos hommes sont blancs comme un linge, ils maigrissent à vue d’œil, ils tremblent comme des feuilles, ne peuvent dire un mot et regardent ces caisses.

— Ce qui signifie ? demanda Bergen.

— Qu’ils ont peur, et même une peur bleue, de quelqu’un ou de quelque chose à bord…

Bergen se gratta la tête et implora bientôt d’une voix anxieuse :

— Ils ont peur de quoi ?

Le capitaine et Hans, le second, étaient les seuls marins du bord à conserver une excellente santé… et le médecin les regarda suspicieusement l’un et l’autre, puis les caisses…

— Qu’est-ce qu’il y a dans ces caisses ?

— Vous le voyez, des engrais pour le jardin que nous devons apporter à Wismar.

— C'est ça, comme si on mettait des engrais dans des cercueils, c'est stupide ! Vous transportez de la contrebande, mes gaillards, et votre affaire est faite ! Des armes ou de l'alcool, sans doute… On ne me la fait pas ! Les matelots de votre bord ont tout vu : ils évitent de vous regarder et ils me désignent l'objet du délit ! Vous les empoisonnez sans doute ou bien les intimidez jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Bergen ouvrit l'un des cercueils et en tira de la simple terre noire, et le médecin put constater qu'il n'y avait pas d'armes, mais sembla se blesser sur quelque chose qui lui transperça légèrement la main. Il y avait deux petites coupures.

Bergen fulminait, écarlate ! Sa dernière chance partait à vau-l'eau. Le médecin pourtant choisi par ses soins était aussi fou que les autres. Il faut dire que ce sont là ceux qui osent tout et c'est même à cela qu'ils se font reconnaître.

— D'accord, c'est de la terre avec sans doute une ou deux choses que l'on a oublié de retirer et qui me font sacrément mal… Ils pourraient faire attention à ne pas laisser de matériel de jardinage coupant. Je préfère ne pas savoir ce que c'est : on aurait dit un sécateur ou plutôt…

Le médecin regarda sa main, vit deux fines aiguilles et dit, une sorte de compréhension éclairée dans le regard :

— Deux aiguilles fines… Comme sur le cou des victimes… Sans doute la preuve de vos forfaits ! Vous torturez votre équipage et cachez les preuves, mais je sais maintenant, je ne suis pas idiot ! Je vais de ce pas alerter l'autorité portuaire ! Votre carrière est finie…

Finalement, Bergen eut un sursaut, s'empressa de rattraper le bon docteur et frappa violemment du poing le fou qui courait vers l'extérieur en hurlant ! Pour la première fois de sa vie, son honneur était en jeu et il devait le bafouer pour le conserver ! Il ne pouvait pas finir en cellule sur un malentendu.

— J’ai vraiment la poisse ! Je vais finir par croire que t’avais raison, Hans ! Il y a la poisse à bord ! Et c’est le troisième fou qu’on ramène ! Et ils se sont donnés le mot on dirait : ils sont de pire en pire ! Celui-là baigne dans le complotisme… Il a totalement perdu la boule…

— Lâchez-moi, sale monstre ! La vérité éclatera… Les agents de l’autorité vous captureront, sales trafiquants… Hurlait le médecin

— Vous, la ferme ! Si vous n’étiez pas aussi con et borné, on n’en serait pas là à vous faire subir ça ! Déclara Bergen.

Le médecin fut ligoté et bâillonné, et laissé près des caisses oblongues où tout ce qui s’était passé ne pouvait être entendu que des malades. Il fut décidé qu’on lui donnerait un canot une fois au large pour partir…

— Personne n’en saura rien ? Demanda Hans…

— Non… A moins qu’il ait quelqu’un dans ces caisses, bien entendu ! mais on bien constaté que ce n’était que de la Terre… Répondit Bergen

— C’est vrai qu’on ne peut pas restés coincés ici… Il faut livrer la marchandise à temps…

— Oui, si on le laissait faire, on serait coincés ici ! En le laissant repartir la nuit, il pourra toujours donner l’alerte… Cependant, la douane ne débarquera pas avant Wismar et ils ne verront que les caisses de Terre s’ils fouillent avant qu’on débarque ! Ils auront qu’à fouiller quand on sera arrivés…

Et ils remontèrent…

Le médecin, empêché de cette manière, ne pouvait plus appeler : il entendait des gens aller et venir. Et soudain, un silence impénétrable… rompu par une respiration rauque venue des caisses de terreau pour jardinage.

C’est ainsi que le navire prit le départ en milieu de nuit, dans une relative discrétion, sans que personne ne se demande où le brave médecin avait pu passer.

Quand on vint le trouver pour le libérer et l'envoyer se faire pendre ailleurs subrepticement, les hommes malades étaient encore en vie, mais le médecin était déjà mort devant les caisses oblongues où il reposait maintenant à jamais paisible, et ce, à la surprise générale !

Que s'était-il passé ?

Bergen et Hans regardèrent le cadavre.

L'homme de science avait lui aussi deux traces de piqures au cou !

Les deux hommes se fixèrent, effarés et en proie à des dépressions. Ils commençaient même à se regarder suspicieusement, à se demander si l'un avait caché le meurtre à l'autre, ne sachant plus où était l'autre dans l'après-midi et se trouvant anormalement… bizarres. Ils n'osaient plus se quitter du regard de peur d'être tués chacun par celui qui était à côté de lui. Il fallut pourtant se dévouer pour s'occuper des malades.

Cependant, Bergen devenait indispensable pour une navigation folle qui ne semblait même pas avoir besoin de lui, tellement le bateau semblait se débrouiller seul, et le second, de plus en plus agité et affolé, comptait les morts jour après jour[xiv]…

Et il n'en resta aucun, comme dans une certaine comptine où, au départ, ils étaient dix… sauf les deux plus vieux briscards, terrorisés, au milieu d'une nouvelle tempête apocalyptique, pleine de brume, de vents étrangement forts et bruyants mais guidant le navire précautionneusement quand même, et d'éclairs pénétrant par une radieusement ténébreuse matinée de printemps comme on n'en fait plus !

En effet, le vent soufflait fort, mais jamais contre le navire. Même à travers les tempêtes les plus impitoyables, les voiles se remplissaient toujours, guidées par une force mystérieuse, comme si la mer elle-même obéissait à un maître invisible.

Ce jour-là, le 2 mai 1838, les deux hommes envoyèrent dans le noir océan le dernier linceul blanc où reposait une dernière âme perdue et déchirée.

Chacun se regarda, chacun se dévisagea, se scruta, soupçonnant l'autre d'être responsable du massacre, et chacun avait envie d'en finir une bonne fois pour toutes avec son camarade restant.

Le spectacle semblait plaire aux corbeaux, qui se délectaient de la situation, toujours hauts perchés[xv].

Chacun des deux survivants était forcément coupable pour l'autre ! Après tout : qui d'autre était à bord à part eux, maintenant que tout le monde était mort et englouti dans le linceul bleu de l'océan ?

Cependant, un éclair de lucidité traversa la tête de Hans : il avait fini par les oublier, ces boîtes de « terreau pour jardinage », ces boîtes qui ressemblaient à des trônes de mort. Dans sa tête, il revit les marins agonisants, incapables d'articuler, qui désignaient ces boîtes… Il se souvint de l'ombre qu'il avait entraperçue sur le pont la première nuit de brouillard, et de celle qui distribuait ce vin miraculeux fourni gratuitement, que l'on pensait venir de la cambuse et dont le capitaine avait fini par garder la clé pour empêcher un pillage imaginaire, il le savait maintenant !

Des bouteilles avaient été trouvées par Bergen près des boîtes, donc…

Tout se fit jour dans la tête de Hans…

Il y avait bien un passager clandestin à bord, et il se moquait d'eux ouvertement, même sans se montrer. Il pouvait fort bien se trouver dans une des caisses !

L'étranger devait être un responsable d'un réseau de contrebande d'alcools, ramenant des bouteilles et les camouflant à chaque escale pour enivrer les marins et passer inaperçu. Ensuite, comme l'alcool n'était plus disponible, le capitaine, commençant à s'approcher de la découverte du pot-aux-roses, avait commencé à incapaciter les marins, les privant de paroles, les torturant en secret et les tuant pour garder son secret ! Et le médecin, en voulant aller les dénoncer, allait faire découvrir le pot-aux-roses ! Ils l'avaient ligoté là où le fou se cachait et le lui avaient livré sans le vouloir !

Le capitaine n’était donc pas fautif, mais l’inconnu du bord, oui !

Qu’il avait été idiot de ne pas saisir toutes les subtilités du complot auparavant ! Il n’y avait rien de surnaturel, finalement ! Pas de mauvais présages, mais un dangereux criminel caché à bord et qui les narguait, attendant l’ultime moment pour prendre en traître les deux derniers survivants de l’Empusa…

Bergen regarda son second arracher de son socle une hache suspendue près de la cabine. Il crut que le second allait en finir avec lui, comme ce fou avait tué les autres, et leva instinctivement les bras comme pour se protéger.

Au lieu de cela, il entendit la voix colérique de l’homme :

— Je descends en bas… Si je ne reviens pas dans dix minutes…

Et Hans se précipita comme un déséquilibré mental dans la cale, près de la cabine des marins…

Il arriva devant les haineux objets et décida d’en finir pour en avoir le cœur net ! Le criminel mourrait, mais ils seraient sauvés !

Il frappa sur le premier cercueil, puis le second, et ainsi de suite ! Il n’y avait que de la terre ténébreuse et rien d’autre ou presque… Il y avait quelque chose qui y remuait, et des rats ébène en surgirent, attaquant, mordant, griffant le pauvre marin, qui se mit à hurler mais tenta de supporter la douleur afin d’en découdre avec l’ensemble de « l’engrais pour jardinage » …

Il comprit que les rats avaient mordu le médecin, d’où l’accusation de celui-ci d’avoir été piqué par des épées ou autres armes contondantes… Mais il y avait aussi ce dangereux fou clandestin à bord qu’il fallait éliminer pour que le capitaine et lui restent en sécurité jusqu’à la fin du voyage.

Il avait anéanti presque tous les cercueils quand le couvercle du dernier s’éleva comme s’il était doué de vie propre et qu’un homme en sortit — ou plutôt une forme brunâtre, incorporelle mais monstrueuse.

L’apparence fantomatique qu’il avait sous les yeux ressemblait à un vieillard, mince, grand, à l’aspect cadavérique, aux mains crochues… Il était épouvantable.

Hans comprit le tragique et l’absurde de la situation quand son regard rencontra les dents de rat de la créature qu’il avait sous les yeux ! Il s’attendait bien à un passager clandestin, mais pas de cette épouvantable nature !

Ses yeux apprirent alors la vraie terreur, son visage contorsionné en prit l’expression et le pauvre marin d’une trentaine d’années se fit, d’un coup, des cheveux blancs et des rides qui déformaient son visage ! Il avait vieilli de près de cinquante ans en seulement cinq secondes !

Ne pouvant supporter les rats ni le cauchemar de cette apparition soudaine, il détala, comprenant que sa vie était en jeu et que rien n’arrêterait le criminel : il était même fou d’y avoir songé ou même d’avoir songé à un contrebandier homicide. C’était pire que ce qu’il avait imaginé ! Il comprenait aussi les caisses, les corbeaux, ce qui s’était passé… L’ironie de la situation lui sautait au visage !

Ils étaient deux survivants ! Le monstre n’avait plus à redouter d’être découvert et son cercueil balancé à l’eau…

Il courait à perdre haleine sur le pont, alors que le capitaine, le voyant passer, affolé, lui demandait ce qui arrivait…

Hans ne prononça pas une parole : il était désormais incapable de parler ou de réfléchir, mais son instinct le guida. Quelque part, son corps luttait pour le salut de son âme ! Il s’agrippa au bastingage et sauta par-dessus bord dans le bleu azuré de la mer, sans un cri.

On apprit plus tard qu’un cadavre de marin avait été repêché du côté de Whitby, en Angleterre. Le second se révéla donc chanceux : il connut une sépulture sur la terre, au lieu de vivre l’éternité dans les sombres profondeurs de la lumineuse grande bleue.

Le capitaine était stupéfait ! Son second était devenu fou… Puis il songea à une chose et comprit : Hans était fou depuis le début… Oui, il y avait ces superstitions qu'il avait sur les femmes à bord, les terreaux de jardinage, les corbeaux… Et qui sait, il y réfléchissait : le second avait distribué l'alcool à l'équipage et, quand il avait essayé de restreindre la boisson, il arrivait aussi à les fournir… Oui, il avait même dû profiter de l'escale pour faire un double des clés et cacher le vol derrière les caisses oblongues où il avait retrouvé ces deux bouteilles…

Oui, cela se faisait jour dans son esprit, tout était clair : le second saoulait les hommes et ainsi pouvait aller à terre durant les escales pour faire de la contrebande d'armes, cachées dans les caisses, car ce sont forcément des poignards ou des épées habilement dissimulés qui avaient pu piquer ainsi le dernier médecin ou entailler ses hommes sur le cou… D'ailleurs, il n'avait même pas notifié ces marques au départ et le second devait sans doute compter sur son ignorance et le fait que des détails lui échapperaient…

Et les morts ? Facile ! Hans ne pouvait plus du tout agir sans se faire remarquer, car il se doutait que le capitaine avait découvert ou découvrirait vite le pot-aux-roses ! Il ne pouvait plus donner cet alcool aux camarades de bord sans finir par éveiller ses soupçons, à lui, Bergen ! Alors, il a commencé à incapaciter les membres d'équipage, les torturer avec les objets mêmes du délit ! Au début, impossible de tous les immobiliser et de les faire taire, mais il a eu sa chance : la journée de brouillard ! Là, il inventait une ombre mystérieuse et le tour était joué comme excuse pendant qu'il agressait les marins et ensuite les tuait sans qu'ils ne puissent rien dire. D'ailleurs, ne regardaient-ils pas toutes les caisses pour ne pas voir le second en face d'eux ? Ils regardaient l'objet du délit, car ils le voyaient faire ses manigances et ne pouvaient le dénoncer autrement…

Et quand il envoyait nourrir les malades ? Il devait sans doute jeter la nourriture par-dessus bord pour les affamer et dire le contraire !

Et le médecin qui voulait aller le dénoncer ? Il était revenu le tuer sans se faire remarquer, car il pouvait être arrêté à Wismar si tout était découvert !

Seigneur : le second était un criminel et le vrai monstre à bord !

Bergen se signa : il croyait que son raisonnement était logique, mais aussi que la folie était contagieuse et qu'elle allait aussi le prendre !

Il consigna d'abord ses pensées dans le journal de bord et, ayant remarqué les rats à bord, en signala la présence et un possible danger de peste auquel il ne croyait plus non plus… Il incrimina le second, mais laissa la place — du fait de la présence de ces nuisibles à bord, maintenant reconnus de son chef, vu qu'ils trônaient en nombre sur le pont depuis le suicide de Hans — à l'hypothèse d'un mal radical exterminant les pauvres bougres qu'il avait commandés.

Il ignorait que le second n'avait rien fait mais que tout se retournait contre lui (et pendant un temps, Hans avait pensé de même de Bergen) et qu'il n'était que l'ultime victime et bouc émissaire d'un vampire cauchemardesque dissimulé à bord et qui se moquait d'eux.

Enfin, sentant la folie proche le gagner, sa dépression nerveuse augmentait, il décida de tout faire pour que le vaisseau arrivât à sa destination attendue, afin que, comme prévu, sa mort ne dévie le navire de son but final : on était en mer du Nord et le comte Orlok, de Wismar, aurait sa contrebande intacte puisqu'il devait être le chef du trafic.

Il la voulait ? Il l'aurait ! Bergen n'avait jamais fait autrement que d'arriver à bon port avec la marchandise intacte !

Il prit une solide corde et s'attacha très solidement, avec un bon nœud bien serré, l'enroulant autour et sur la barre, et posa les mains sur elle.

D'un coup, le vent redoubla de violence et les nuages noirs s'amoncelèrent de nouveau, alors qu'il y avait eu éclaircie après la mort de Hans.

La brume infâme était toujours présente et pire : on n’en voyait absolument plus rien, et le soir approchait.

Soudain, provenant de l’entrepont, il entendit un bruit de crissement de plancher.

Il crut rêver : tout le monde, à part lui, étant au fond de la mer.

Il vit soudain le monstre dans toute sa puissance et son horreur surgir de la brume : il était réel et, maintenant, bien que spectral dans son apparence, constitué de chair, mais il était aussi horrible que lorsque le pauvre Hans l’avait vu.

Le capitaine remarqua les griffes et les dents.

Il comprit alors ce qui se passait à bord et la présence d’événements inexpliqués.

Il comprit le surnaturel issu des contes qu’on lui racontait jadis… Il regardait le cauchemardesque passager clandestin avancer, inexorable, mains griffues tendues vers lui.

Il était terrifié, mais réussit à articuler :

— Pourquoi… des engrais… pour jardinage… ?

Orlok Nosferatu savoura la question et sentit qu’il devait expliquer, en bon aristocrate, sa particulière ironie :

— Oh, ça ? Un jeu de mots… Vous pensiez livrer des terreaux servant à nourrir des jardins ? Vous ne vous êtes pas trompé et vous avez délivré la marchandise au bon destinataire, comme vous le faites toujours… Sauf qu’en fait, vous étiez l’engrais et moi… le jardin à nourrir !

Le capitaine avait saisi toute l’ironie de la chose… Pendant que le vampire avançait toujours, il avait compris la fine stratégie du vampire et la mise en scène macabre orchestrée de main de maître depuis le début.

Bergen avait un objet dans sa poche… Sa mère lui avait expliqué qu’il devait toujours l’avoir en ces temps troublés pour sauvegarder son cœur et son âme. Bien que ses bras attachés eussent du mal, il fouilla dans sa

veste et brandit l’instrument devant le monstre afin de le chasser par Dieu tout-puissant…

Le monstre regarda le crucifix, sourit, le prit dans ses mains et déclara, glaçant :

— Dites-moi, mon ami, croyez-vous en Dieu ?

— Heu… Non… Balbutia Bergen

— C’est vraiment dommage… Il faut y croire pour que ces instruments-là aient un effet quelconque sur ma personne !

Quelques secondes plus tard, un cri déchirant se fit entendre dans l’air sépulcral.

Les vagues composèrent alors, avec la tempête, une musique céleste et un chant quasi divin mais inquiétant ! C’étaient les âmes des infortunés matelots qui accueillaient, en leur sein, dans l’heureux foyer des anges lumineux et aussi dans l’éternel repos de l’obscurité totale, l’âme du compagnon qu’il leur restait encore sur Terre. Le capitaine Bergen, toujours attaché physiquement à la barre de l’Empusa, venait de les rejoindre dans le silence glacial de la mort.

Orlok regarda l’océan, commanda une tempête plus forte, des éclairs grondaient, la nuit se fit plus noire encore tandis que la brume qui enveloppait le navire disparaissait. Il regarda les corbeaux, toujours sur le mât, et hocha sa tête squelettique.

Les oiseaux de mort quittèrent leur perchoir habituel qu’ils occupaient depuis le départ et firent route tout droit vers Wismar, tandis que l’Empusa, vaisseau de la mort, continuait tout droit avec un nouveau capitaine tout prêt à délivrer une marchandise spéciale et gratuite. Tout était conforme à ses désirs.

ACTE 4 : Panique à Wismar

Un homme d’une certaine corpulence vint s’asseoir sur un banc public de Wismar. Il était vieux, moustachu, habillé comme un marin.

Il tenait en ses mains la gazette de Wismar, dont le papier jauni tranchait avec l’éclat majestueux de l’astre du jour.

L’homme lut les gros titres… En particulier deux articles savoureux.

« Gazette de Wismar, 26 mars 1838,

Scandale et folie d’une personnalité reconnue.

L’Agent Immobilier Knock arrêté !

La veille au soir, le Guet fut dérangée par des plaintes venant des quartiers du centre-ville portant sur un individu hystérique qui dansait, chantait et hurlait dans les rues la chose suivante :

— Le Maître va venir ! Il va nous prêcher son évangile ! Le Maître va venir ! Vous entendez la bonne nouvelle ? Celui qui croit en lui vivra éternellement dans un monde de félicité et de joie ! Le Maître… Il va venir !

Les agents trouvèrent le fauteur de troubles qui s’avançait et hurlait des prophéties sectaires, avec joie, bonne humeur et un certain élan.

La façon dont il le faisait laissa penser à une crise d'ivrognerie, mais ce ne fut pas le cas.

Néanmoins, le délit de tapage nocturne, constaté par les représentants de la loi, devait être puni.

Le dit suspect fut alors amené au prévôt, non sans qu'on dût le menotter. Ce fut une expérience délicate, car les policiers subirent, dans l'exercice de leurs fonctions, des violences physiques et verbales dont la décence nous empêche de formuler ici les citations précises.

Notre reporter, présent sur les lieux, s'approcha et reconnut un bourgeois renommé de notre ville, l'estimé monsieur Knock, qui est non seulement le directeur de l'agence immobilière la plus florissante de la ville, mais aussi un membre du très honoré conseil des échevins.

L'individu, violent et verbeux, fut traîné de force avec l'aide réquisitionnée de notre agent (l'individu se révélant étonnamment agile et fort pour son âge, le Guet ne parvenait pas à le neutraliser complètement) au poste de police principal.

Le Prévost Kurtez, notre chef de la police estimé, se décida à interroger l'estimé monsieur Knock. Nous livrons ici, tel que l'a rapporté notre agent, l'interrogatoire :

— Monsieur Knock, que se passe-t-il ? Pourquoi, vous, un échevin, agissez de la sorte ? Êtes-vous ivre ?

— Non… Je suis heureux… Le Maître… Le Maître… Il arrive ! Il arrive !

— Qui est ce « Maître » dont vous parlez ?

— Un grand homme… Je l'ai connu… Oh, il y a 40 ans… Il m'a dit l'Évangile… Son évangile… Il sait tant de choses… Il est si savant… Et il sait ce qu'est la vie… Il m'a dit que si je croyais en lui, je vivrais éternellement… Je l'ai tout de suite respecté… Il commande aux animaux, à la nature… Il est le Maître de ce qui vit… Il est Dieu en personne…

— Dieu ? Monsieur Knock, faites attention à ce que vous dites ! Nul homme ne peut être Dieu ! Vous blasphémez contre la religion !

— Vous ne comprenez rien… La bonne nouvelle va se répandre sur Wismar…

— Ce Maître existe-t-il ? Il a un nom ? Avez-vous des preuves de sa venue prochaine en notre ville ?

— Oui ! Il m'a écrit une lettre !

— Fouillez-le et voyez s'il a cette lettre sur lui.

L'un des agents fouilla le suspect et trouva effectivement dans sa poche une enveloppe noire avec un sceau brisé, accompagnée d'une plume de corbeau.

Notre estimé Prévost ouvrit et en sortit un papier semblant être une lettre sur laquelle trônaient, écrits en gros, des signes incompréhensibles et des chiffres.

Nous les reproduisons ici pour nos lecteurs :

☥♈✠ □♦⚯ □□⊙ □□⚷ ⚛⊗□

⧓⧔⚛ □□□ □□□ ⊙⊕⊗

⚯♦□ ⚛□□□ ⊙⊙⊕⊗ □□⚷

⚛⊗□ □□⊙ ⧓⧔⚛ □□□

✠♈☥[xvi]

Absolument incompréhensible.

Le Prévost, complètement halluciné par cette écriture, et nous le serions à moins, se leva de sa chaise, faisant un bond.

— Un code… comprit le Prévost. Votre Maître est un comploteur ou un chef de secte. Il va falloir passer aux aveux, monsieur Knock. Vous avez en fait infiltré, le conseil des échevins pour comploter contre les architectures locales ?

— Mais… Mais non ! Vous… Vous… ne… comprenez… rien !

— Avouez ! Si ce n'est pas local, c'est sans doute plus haut ! Vous aviez prévu de renverser le gouvernement et cette lettre indique que votre chef s'apprête à passer à l'action grâce à votre travail ?

— Mais… Le Maître…

— Taisez-vous ! Je vois clair ! Si vous ne conspirez pas, alors l'affaire est religieuse ! C'est de la dérive sectaire !

— En fait, plaida un agent, je pense que ce monsieur est plus victime que coupable… Regardez-le, je pense qu'on lui a ôté la raison. Il m'a l'air d'avoir été conditionné par le malandrin à l'origine de cette secte.

Le Prévost Kurtez regarda le vieillard, qui ne savait plus où il se trouvait et murmurait qu'on ne comprenait pas : le Maître venait, un dieu vivant ! Il apporterait la paix éternelle à la ville. Plus personne ne souffrirait et tous seraient en vie éternellement.

— Monsieur Knock, soupira le Prévost, je pense que vous êtes mentalement dérangé et qu'en fait, vous ne savez plus ce que vous faites ni ce que vous dites… Je pense que vous avez écrit cette lettre et l'avez oubliée, et vous vous êtes inventé un maître fantôme dans votre folie…

— Mais… je… je ne suis pas fou… Pourquoi me traitez-vous de fou ? J'ai… j'ai toute ma raison !

Conclusion fut faite, justice rendue au bon peuple, et notre estimé notable fut emmené, non sans violentes résistances et autres délires prophétiques au sujet d'un « bon Maître » qui n'allait pas tarder à montrer sa toute-puissance divine. Il fut entraîné de force à la maison de fous du docteur Sievers.

Nous attendons avec impatience l'expertise de notre estimé aliéniste, le docteur Sievers. »

Le second article ce jour-là précisait :

« Une femme tous les jours sur un banc. La nostalgie de l'océan ?

Une jeune femme a souvent été vue tous les jours sur un des bancs du cimetière de notre belle ville, face à l'océan qui le borde.

Quel que soit le temps, qu'il pleuve ou vente, elle est là : elle vient s'y asseoir dès la matinée et repart dès la tombée de la nuit.

Tous ceux qui l'ont aperçue la reconnaissent comme madame Ellen Hutter. Cependant nul ne sait pourquoi elle vient à chaque heure précise sur ce même banc.

Elle regarde pensivement l'océan.

Un de nos confrères a tenté de l'aborder afin d'en savoir davantage sur cette étrange situation.

— Madame, pouvez-vous nous expliquer pour quelles raisons vous venez tous les jours ici, sur ce même banc ?

— Je regarde l'océan. Je sens comme une vague de nostalgie qui m'appelle. Je sens que quelqu'un viendra un jour sur cet océan. J'ai promis à mon mari que je l'attendrai ici, là où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

— Vous éprouvez une nostalgie en regardant la mer ?

— Monsieur, la mer rend nostalgique mais le cadre est magnifique. Regardez ce bleu azurée, le calme des flots… Ici, tout repose en paix.

— Je vous signale, madame, que nous sommes dans un cimetière. Au vu des croix jonchant le sol, des tombes qui y sont creusées, tout le monde repose en paix ici !

— Et vous ne vous demandez pas pourquoi ce lieu a été choisi comme cimetière, monsieur ?

— Heu… Non, à vrai dire…

— La mer est un lieu paradisiaque : qu'elle soit violente sur son dessus, le dessous est d'un calme profond. C'est un lieu de repos, un lieu de silence, un lieu de contemplation. C'est un lieu qui prédestine aux arrivées de gens venus de pays lointains, un endroit à des inconnus

peuvent se rencontrer et lier connaissance, comme nous deux actuellement. C'est aussi un lieu de promesse : un lieu d'éternel retour. Je sens qu'un jour quelqu'un viendra par ce chemin : quelqu'un va arriver ici. Je le sens au fond de moi, je le sais. Quelqu'un viendra pour moi…

— Votre mari ?

—Sûrement, je l'espère. Mais cela pourrait bien être aussi quelqu'un d'autre… Quelqu'un qu'en moi je ne souhaite pas vraiment rencontrer mais que le destin me pousse à aller accueillir. Quelqu'un qui souhaite que je le vois…

— Ce quelqu'un, vous savez qui c'est ?

— Je suis comme liée à lui… Je vois ce qu'il voit… Je sais ce qu'il sait… et c'est souvent effrayant de savoir, savez-vous ? Vous savez, monsieur, les tombes qui sont ici ne disent pas toutes la vérité : regardez cette inscription. « Monfils Chéri, qu'il repose à jamais » …

— Oui… Une mère ou un père aimant ?

— Vous ne reconnaissez pas ce nom ? Joshua Baltimore… Il était l'un des tueurs les plus sanglants de Wismar il y a dix ans. La gazette avait raconté ses exploits. Il avait accompli ses forfaits sous un anonymat total jusqu'à ce que sa propre mère, qui le détestait depuis l'enfance, le vende aux autorités et qu'il finisse pendu.

— Je m'en rappelle… L'inscription sur la tombe est alors mensongère… Oui, sa mère le détestait et quand elle a compris ses activités, elle s'en est débarrassée. L'homme était le plus dangereux que je connaisse : il haïssait sa mère au point

de tuer toutes les femmes de la ville qui lui ressemblaient de près ou de loin. Mais je ne vois pas la rapport…

— Le rapport est le suivant… L'homme qui va venir se cachera aux yeux de tous par le mensonge que vous allez vous créer. Que vous vous créer déjà sans doute. Paradoxalement, lui, ne dit que la vérité… Ou une partie. Il laisse les autres se tromper… Et les autres se trompent si

lourdement qu'il en passe inaperçu. Sa plus grande dangerosité est de faire croire qu'il n'existe pas.

— Madame Hutter… Je pense que vous avez l'imagination trop fertile. Ce genre d'homme n'existe pas… D'ailleurs, vous n'avez aucun moyen de l'affirmer… Ou bien vous parler d'une personne que vous connaissez bien, rassurez-moi…

— Oui… Je le connais… En quelques sortes… J'espère que mon mari reviendra. Ill est parti au loin, dans un pays étranger, délivrer à un noble Transylvain une maison en ruines… En ruines… Qui irait acheter une maison en ruines pour y habiter au risque qu'elle s'effondre sur lui, je vous le demande.

— Vous… Vous en avez la preuve ?

— C'est son patron, monsieur Knock, de l'agence immobilière Knock et Compagnie, qui lui a confié cette mission éprouvante.

— La Transylvanie est à plus d'un millier de kilomètres de Wismar… C'est étrange, aucun agent immobilier ne prendrait le risque d'envoyer un agent aussi loin. Il y a des dangers sur les routes.

— C'est aussi ce que je lui ai dit : n'y vas pas, c'est étrange. Il ne m'a pas écouté.

Notre reporter demanda congé et nous trouvons étrange que le fou dont nous venons de parler ait envoyé aussi loin notre concitoyen, monsieur Hutter. Nous espérons que le jeune homme donnera bientôt de ses nouvelles.

Là aussi, nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons une plus ample information »

Quelques jours plus tard, le vieil homme revint s'installer sur son banc, la gazette entre ses mains et crut halluciner :

« Gazette de Wismar, 05 avril 1838

Revue et corrigé par Le Syndic qui veille au respect des décrets de la ville. Réécrit par Kutzmann, votre serviteur.

Le docteur Sievers annonce ses conclusions :

Le fou mystique appartient à une secte zoophage dangereuse.

Voici l'interview telle que Peter Hanshmann, notre reporter, nous l'a rapportée :

— Docteur Sievers, pouvez-vous nous dire ce que devient l'honorable monsieur Knock, qui vous a été confié il y a deux semaines déjà et dont vous deviez nous signaler l'examen du cas psychiatrique ?

— J'ai analysé correctement le dément amené par le Guet il y a quinze jours. Il est visiblement membre d'une secte mystique incroyablement dangereuse. L'halluciné a été conditionné par un mystérieux maître dont nous ignorons tout, mais dont la police cherche à présent la localisation.

Le dément assure que son maître lui a promis la vie éternelle. Il le prouve en mangeant des insectes dégoûtants et repoussants, en disant que cela prolongera sa vie. Nous savons que ce mystérieux maître est lui aussi dérangé : la lettre qui nous a été confiée par les autorités prouve son ignorance crasse de toute forme intelligible d'écriture. Des experts de la police ont une copie de ce papier, mais ils n'arrivent visiblement pas à le déchiffrer, car, selon toute vraisemblance, il n'y a pas de code à déchiffrer. Ils n'arrivent même pas à en reconnaître l'écriture mais ils sont certains que Knock l'a rédigé : ils me l'ont montré pour que je constate… Mais, que voulez-vous, je ne suis pas graphologue et je n'ai rien reconnu d'autant que j'ignore la véritable écriture de Monsieur Knock.

Il est aussi possible que monsieur Knock ait été lui-même de maître de cette secte dangereuse, agissant en secret, et ait oublié ce fait, pensant à tort que le Maître et lui étaient deux personnes différentes. Il aurait alors, dans un état second, voulu manipuler ses adeptes en écrivant de facto cette lettre grotesque selon laquelle le VRAI « Maître » allait venir, et en aurait perdu la raison.

Si vous voyez parmi vous des animaux, méfiez-vous : certains animaux comme le veau ou le bœuf sont comestibles sans danger, mais s'il vous plaît, évitez les insectes et même les rats, qui sont vecteurs de peste.

Ce monsieur Knock est dérangé, et sous bonne garde… Il y a jour et nuit un gardien devant sa porte.

— Combien ?

— Un seul…

— Un… Un seul ?

— Restrictions budgétaires, que voulez-vous ? On en cherchait un qui ne serait pas trop cher et accepterait un salaire de misère et Dieu nous l'a envoyé !

— Il n'y a aucun risque d'évasion avec si peu de gardiens disponibles ?

— Aucun risque, l'homme est compétent et vigilant : l'asile, sous sa garde, est une vraie forteresse d'où personne ne peut sortir et personne d'armé ne peut y entrer.

— J'en doute…

— Vous osez mettre en doute mes compétences de bourgmestre, médecin et psychiatre ?

— Non je n'oserai, docteur Sievers…

— Docteur…

— Votre gardien a-t-il les clés de la cellule, docteur ?

— Mais évidemment qu'il les a… C'est son porte-bonheur ! Il les garde jalousement autour du cou comme un talisman… Il me dit que les cinglés aiment le reflet qu'il procure, alors il les expose un peu…

— Mais docteur, exposer les clés en talisman sur son cou, n'est-ce pas dangereux ?

— En aucune manière, il fait très attention devant les barreaux de la cellule où il est posté…

— Laquelle ?

— Celle de Knock le zoophage… Qui d'autre, c'est le seul fou de l'établissement… Ce gardien est exemplaire. Chaque fois que je passe, il me dit : « Je suis toujours à vos ordres, Maître. » et il dit m'entendre de loin car nul doute qu'il parle de moi… Il sait qu'il doit obéir. IL est toujours fixe, le regard devant lui, sans bouger, aux aguets… Il avait une excellente lettre de recommandation sur lui vantant son obéissance, sa loyauté et son efficacité.

— D'un noble Transylvain qui est très connu chez lui, dans les Carpates, un certain… Comte Orlok ! Cependant, sa lettre avait une calligraphie hésitante bien qu'écrite en allemand, presque archaïque… J'ai même cru un moment à… Mais non, les experts ont démenti… Ils pensent que Knock a halluciné ses propres préceptes jusqu'à la folie furieuse…

— Mais… Alors, selon vous, Monsieur Knock est devenu totalement frappé soudainement parce qu'il s'est converti lui-même à ce qu'il pensait alors ?

— Oui… J'ose le dire… Il est même toc toc ? Si vous voyez ce que je veux dire… Laissez-moi m'en aller maintenant, j'ai un mariage à célébrer dont je suis aussi l'invité… »

Ainsi, nous apprenons bien l'existence d'une secte dont le nébuleux Maître ne serait que pure diversion orchestrée par le maître à penser devenu fou : monsieur Knock, victime de ses propres stratagèmes et ambitions…

Notre reporter, Peter Hanshmann, peut vous l'assurer : en dehors des membres inconnus de la secte de monsieur Knock, il n'y a rien à craindre. La sécurité est maximale selon le nouveau bourgmestre et directeur de l'asile : aucune chance pour l'aliéné de prendre un jour la fuite.

Le second article, toujours aussi éloquent, parlait d'un cas particulier :

Un professeur d'université expulsé ! Atteinte grave aux fondements mêmes du principe scientifique !

Notre renommé autre médecin généraliste local et paracelsiste, le docteur Bulwer, la semaine passée, fit un cours absolument désastreux.

Il a démontré à ses élèves un contenu qui n'aurait jamais dû être au programme de cette année. Il en était monstrueux, bafouant les lois les plus élémentaires de la physique : il a montré et démontré les principes de fonctionnement et d'existence de plantes carnivores, de chauves-souris et aurait fait la comparaison avec un vampire dans la réalité. Comme si cela ne suffisait pas, il a montré l'existence d'espèces marines transparentes, en les assimilant à des fantômes pouvant aussi exister en notre monde réel.

Devant un tel affront, les élèves, victimes des horribles paroles sorties de la bouche de l'enseignant, et les personnes à qui ils les ont rapportées ont porté plainte.

Parvenue à l'attention des autorités compétentes et de la direction de notre faculté, l'enseignant a été proprement congédié, avec interdiction à vie de retrouver un métier d'enseignement. Il a même été prévenu qu'à la prochaine récidive de corrompre la jeunesse avec de telles superstitions, il serait aussi interdit d'exercer la profession de médecin généraliste.

Alors que notre reporter, Klausman Brinlle, lui posait la question :

— Professeur, que pouvez-vous nous dire sur les motifs indiqués à votre renvoi de la faculté hier ?

Il a répondu :

— Une seule chose : cette ville semble composée d'une belle brochette d'abrutis et risque de s'effondrer à tout moment si ces gens dits « sérieux » ne se reprennent pas mentalement bientôt ! J'espère qu'aucune menace ne surgira dans cette ville avec une mentalité pareille de nos élites, j'en tremble d'avance…

Nous vous assurons que cet homme ne risque plus à présent de faire partager à nos jeunes ses idées subversives. Vous pouvez dormir tranquille : le Bourgmestre et l'autorité compétente veillent au grain ! »

L'homme n'en revenait pas ! Ses yeux s'écarquillèrent en lisant les nouvelles :

— Quelle ville de fadas : des sectes et des iconoclastes !

Il jeta le journal à la poubelle, décidé à ne plus lire d'âneries pareilles[xvii] !

Un mois passa presque mais le lecteur recommença à acheter la gazette sans trop de nouvelles idiotes assumées par les journalistes ! Il commença à soupirer d'aise… Cependant, il ignorait une chose ! S'il y avait eu une loterie nationale de la nouvelle la plus ridicule, la gazette de Wismar pouvait prouver à ses lecteurs qu'elle représentait en leur nom le gros lot ! Et pour être gros, on pouvait dire qu'il l'était tellement la foudre tomba sur cette petite ville tranquille qui avait oublié les désastreux évènements sur le fou et sa secte fanatique zoophage.

La tombola tombait du ciel, les nouvelles les plus désastreuses aussi !

C'est ainsi que le sensationnaliste pouvait en un certain jour lire des nouvelles fraiches d'un acabit ma foi assez fort. Et notre vieux lecteur sur son banc dût déguster un rare millésime comme on n'en faisait plus depuis longtemps :

« Gazette de Wismar, 2 mai 1838

Knock coupable de meurtre dans sa folie.

Une femme nommée Ellen Hutter s'inquiète de la disparition de son mari, Thomas Hutter, envoyé en Transylvanie pour une affaire de vente de maison. Elle aurait reçu une lettre originellement destinée au patron de celui-ci, indiquant qu'il ne reviendrait pas avant un mois, et aurait trouvé bizarre que cette lettre arrive avant une autre postée le jour précédent mais parvenue trois semaines après le dernier envoi.

On lui permit, sous protection de son beau-frère et de la sœur de son époux, le riche et influençable armateur Harding, ainsi que sous l'excellente vigilance du seul gardien du lieu, de voir le fou zoophage.

Évidemment, l'homme, ayant perdu l'esprit, tint des propos incohérents que nous rapportons ici :

— C'est normal, le premier courrier a mis du temps car il a suivi une voie terrestre mais le second courrier, lui, s'est envolé avec le corbeau voyageur en même temps que le mien… Je suis content que mon autre employé vous l'ait remise à la date convenue… Le Maître sait tout, il connaît tout ! J'ai parlé de tout… Oui, aussi de vous… Mais il ne voulait pas me croire quand j'ai parlé de votre beauté, alors… J'ai envoyé votre mari avec ce qui était convenu… Il n'était pas sûr… Mais je savais que votre mari… Il lui montrerait votre portrait… De bonne grâce ou par accident… Il vous a tout de suite admiré… Cela ne change rien au déroulé… Il vous aime… Il vous veut… à son image ! Il vient… pour vous ! Votre mari… Il ne reviendra… sans doute pas… le mois écoulé.

Madame Hutter, absolument épouvantée, sortit en pleurant.

Plainte pour homicide fut déposée par les Harding contre l'aliéné.

Les sergents de ville comprirent que Monsieur Knock avait orchestré un crime passionnel pour prendre la femme de son employé et la corrompre dans sa vilenie. Il avait sans aucun doute fait croire à une mission au jeune homme afin de l'envoyer dans un certain coin et lui avait fait écrire deux fausses lettres qu'il avait lui-même postées afin de dissimuler son crime affreux.

Les agents de l'autorité fouillent actuellement le domicile et l'office du criminel afin de trouver des indices sur sa culpabilité.

Des fouilles battent actuellement la campagne et les bois afin de retrouver le corps…

Nous vous tiendrons au courant pour plus amples informations[xviii]. »

Le vieux monsieur fronça les sourcils : décidément, ce vieux Knock était vraiment dérangé, et il pensa que son entrée au conseil des échevins était la raison de la déliquescence de cette bonne ville de Wismar.

Il n'avait peut-être pas tort.

Il se leva du banc et parcourut un peu la ville sous le ciel humide et pluvieux ; une tempête se préparait.

Les orages grondaient…

Le vieux lecteur de la gazette passa devant un campement qui se trouvait un peu aux abords de la ville et venait à peine d'arriver.

Le vieux monsieur trouva les hommes et femmes du camp assez bizarres, bien que leur teint fût à l'origine brun, et leur trouvait un aspect un peu spectral.

Un gitan (il se souvint d'un des nombreux noms donnés à ces gens) lisait devant une petite troupe une lettre dans une langue qu'il ne connaissait pas.

Il ne voyait pas ce que la lettre contenait, mais les Tziganes étaient admiratifs comme un seul homme.

L'homme qui lisait tenait entre ses mains une enveloppe noire… Des plumes de corbeau étaient à terre.

L'homme n'aimait pas trop les gitans et ne s'en approcha pas. Ils n'étaient sans doute pas bien méchants, mais ils lui déplaisaient.

Il demanda à un passant ce que ces Tziganes faisaient ici. On lui répondit :

— Le Bourgmestre recherchait des chanteurs pour un mariage… Ils viennent d'une région perdue à la recherche d'un havre de paix éternelle et passaient par ici par hasard. Le Bourgmestre leur a proposé alors de participer aux célébrations et de donner libre cours à leurs talents. Il a senti la bonne occasion au bon moment, le rusé renard…

Bizarrement, les Tziganes avaient eux aussi trouvé une excellente occasion de rester en ce lieu d'éternel repos et de havre de paix…

La lecture suivante du journal, le lendemain, était énorme, trop énorme ! Elle était spectaculaire :

« Gazette de Wismar, 2 mai 1838,

Vagues mystérieuses de suicides…

Article revu et corrigé par Le Syndic qui veille au respect des articles de lois de notre bonne ville. Réécrit par votre Serviteur Kurtzmann.

Depuis la veille au soir, de nombreuses personnes se sont donné la mort en s'ouvrant la carotide dans notre belle ville de Wismar ; d'autres se sont pendues.

Que se passe-t-il ?

Sans doute la pluie et l'orage qui grondent depuis hier leur ont-ils donné le cafard ? Un dépit amoureux ? Une mauvaise nouvelle ? Une ruine ?

D'après les proches, ces personnes étaient dans la plus parfaite harmonie avec elles-mêmes et avaient leur plein sens…

Pourtant ces suicides étaient sans équivoque et furent attestés en présence du médecin légiste.

Les morts par carotides tranchées tenaient leurs poignards ensanglantés dans la main ; les pendus avaient une chaise à terre…

La situation ne permet pas d'expliquer le pourquoi de la situation, mais le Bourgmestre, lui, nous en a donné une :

— Ces gens devaient faire partie de la secte zoophage de Knock… Regardez cela : des plumes de corbeaux tout autour ! Ils ont mangé ces volatiles ! Ce n'est pas aussi répugnant que pour Knock, mais il y a des limites… Ils n'ont sans doute pas pu supporter que leur maître à penser soit interné. Sans doute attendaient-ils un miracle, mais notre gardien, qui a sa clé sur lui, autour de son cou — je le rappelle et le souligne —

reste vigilant. Il n'obéira qu'à moi, la voix de son maître, et jamais, jamais il ne s'évadera.

Les autorités continuent d'enquêter sur l'étrange épidémie de suicides.

Notre ville est, depuis quelques semaines, frappée par une vague d'incidents et de tragédies incompréhensibles, que même les agents de l'autorité, la médecine et l'Hôtel de Ville ne peuvent complètement expliquer.

Cependant, nous pensons que les déductions de notre honoré aliéniste, le docteur Sievers, vont dans le bon sens. Hélas, certaines personnes malveillantes attribuent les suicides aux tziganes installés depuis peu dans notre ville en disant qu'il s'agit de meurtres maquillés dans le but de provoquer un chaos urbain.

Nous appelons ces gens à reprendre le sens de leurs responsabilités : le racisme envers des étrangers est sévèrement puni dans notre ville. Il ne peut y avoir accusations sans preuves et, si certains d'entre eux traînaient effectivement sur les lieux du crime, cela ne constitue pas un délit en soi.

Qu'on se le dise[xix]. »

Le lendemain, la lecture du vieil homme fut encore plus surprenante lorsqu'il découvrit un nouvel article :

« Le fou zoophage confond l'asile et le Cabinet de lecture.

Article corrigé par le Syndic et réécrit par votre serviteur Kurtzmann. Sous peine d'amende pour infraction aux décrets sur la Presse de la Confédération.

Notre estimé gardien balayait tranquillement la cellule du fou quand il se trouva délesté d'une gazette étrangère à notre pays — la *Gazette de Transylvanie* datant de quelques semaines, mais parvenue par miracle jusqu'à notre malle-poste matinale — par le sinistre individu qui défraie la

chronique de nos singularités judiciaires : le trop fameux Monsieur Knock. »

N’ayant sous le coup rien senti car il aurait entendu des ordres provenant du bureau du « Maître » (le docteur Sievers), il s’y serait rendu, tendant la poche de son pantalon où l’objet lui fut subrepticement retiré par ledit individu.

On entendit un éclat de rire sinistre dans le bureau, où notre estimé aléniste se trouvait effectivement mais qui n’avait interpelé personne et surtout pas notre zélé gardien qui jurait avoir entendu « le Maître » lui demander d’aller en son bureau.

Le rire s’intensifia et les deux hommes crurent bon de se rendre sur place. Ils y constatèrent l’effraction : la cellule était un club de lecture où le fou homicide lisait tranquillement les nouvelles, riant à gorges déployés et surtout la page de titre.

On y parlait d’une étrange peste sévissant en Transylvanie et dans les ports de la Mer Noire où les victimes auraient deux petites marques inquiétantes sur le cou. Un cas nouveau, incompréhensible pour les médecins, mais absolument inoffensif pour nous car les Dardanelles sont maintenant fermées pour circonscrire l’épidémie qui semblait galopant. Le journal ajoutait que l’Europe ne risquait rien.

L’article faisait rire le ladre aux larmes et il gloussait que le Maître arrivait, que la preuve en était là.

Une lutte violente s’engagea entre les trois hommes afin de lui reprendre le journal et camisole de force lui fut passée.

Calmé et défait de la camisole quelques heures plus tard, le fou aurait dit à son gardien, selon notre estimé aliéniste :

— Entends-tu les vagues, confrère ? Notre Maître arrive, c’est bientôt l’heure !

Le docteur Sievers trouva fort plaisant le compliment car il venait en fait d’arriver à ce moment précis. Il nous confie :

— Le fou commence à comprendre que je suis le Maître ici ! Son délire semble s'effacer et c'est à présent moi qu'il appelle Maître. Car il a bien dit au gardien « Notre Maître arrive » au moment même où j'entrais dans la salle.

Le gardien, prudent, promet solennellement de ne plus laisser le fou lui voler son journal. Le Maître (notre estimé aliéniste) lui aurait promis une forte récompense demain s'il continue à faire ce pour quoi il a été assigné, c'est-à- dire rester la clé autour de son cou à surveiller le prévenu en se tenant debout derrière les barreaux de sa cellule.

Nous faisons entièrement confiance en cet homme tout comme le docteur Sievers.. Il représente la quintessence de l'élite malgré une légère étourderie sur laquelle nous l'excusons volontiers et ne reviendrons pas car le fou semblait avoir gardé un peu de ruse en lui avant d'en venir à de meilleures dispositions.

Nous vous tiendrons au courant de la rédemption de Knock étant donné qu'il semble maintenant disposé à collaborer étroitement avec nos services. Nous devons le faire parler et savoir où il a pu dissimuler le corps de monsieur Thomas Hutter, disparu depuis plus de deux mois, et visiblement assassiné par ses soins ! »

— C'est vraiment incroyable mais vrai fit le vieil homme, ce drôle de lascar a encore des tous dans son sac… On devrait faire plus attention.

Il lut un second article :

« Nouvelles fraîches d'un journal transylvain : un homme recueilli dans un hôpital.

Le journal que tenait Monsieur Knock nous a été remis et nous avons constaté un fait divers fort divertissant dans les nouvelles de ce quotidien qui mérite d'être reconnu de nos lecteurs. Il y verra que la rationalité n'empêche pas les gens de se comporter de manière absurde, ce qui est une faute grave mais, ce sera, pour nous, un sujet d'hilarité.

Un homme serait tombé de cheval et aurait été ramené par des bûcherons dans un hôpital d'Europe de l'est.

Blanc comme un linge, il n'aurait eu qu'un malaise mais cela a provoqué chez lui des hallucinations à son réveil.

Il croyait avoir vu des cercueils, des ombres, des dents… En fait, nous supposons que l'homme, visiblement allemand d'après les dires des médecins sur la gazette de Transylvanie, aurait dit être descendu d'un château se trouvant sur une montagne escarpée au col de Borgo et reparti en urgence car il le « devait » pour « sauver tout le monde ». Nous supposons que ses délires viennent d'avoir vu une procession funéraire passer au-dessous de lui lors de sa séance d'alpinisme.

Nous ignorons tout de lui et de ce qui l'a poussé à entreprendre si vite le chemin de retour en Confédération Germanique.

Cependant, d'après la Mère Supérieure de l'hôpital et le médecin chef, il serait reparti presque aussitôt après avoir repris connaissance disant qu'il devait rentrer à Wismar.

Pourquoi ? Comment ? Nul ne sait qui il était ni ce qu'il veut faire chez nous.

Le médecin aurait déclaré aux journalistes de la gazette de Transylvanie :

— Ah, ces alpinistes… Quelqu'un devrait interdire ce sport dangereux… D'autant que cet homme pouvait fort bien divaguer à cause de sa fièvre, du malaise, tout aussi bien qu'être un véritable fou ! »

— C'est bizarre ! C'est sensé faire rire les lecteurs ? Ils ne se disent même pas qu'il a vu quelque chose de dangereux comme un conspiration ou autre chose ? Il a sans doute ses raisons de venir chez nous aussi vite, cet homme ! s'emporta le lecteur. Leur devise à ce journal, c'est quoi ? « Wismar, tout le monde se marre ? hé ben moi, ce sera, « Wismar, j'en ai marre ! »

Il jeta le journal à la poubelle et rentra chez lui[xx].

Le vieux lecteur avait raison sur plusieurs choses et surtout sur Knock : on aurait dû faire plus attention. Le matin suivant, quand il acheta son exemplaire, il tomba sur ce gros titre qui faisait la une du quotidien :

« Gazette de Wismar, 4 mai 1838

Évasion spectaculaire de l'asile.

Un fou dangereux en liberté.

Nous prévenons les citoyens de Wismar que l'unique et si perspicace gardien de l'asile de Wismar, qui assurait la sécurité des lieux et le transformait en forteresse impénétrable, a été étranglé par l'aliéné connu sous le nom de monsieur Knock, anciennement membre du conseil des échevvins et agent immobilier, mais aussi chef présumé d'une redoutable secte zoophage et assassin.

Le susmentionné Knock a profité de façon totalement imprévisible et jamais vue à Wismar auparavant, que l'honorable et courageux gardien — symbole de l'intelligence de notre ville et de son savoir-faire si envié — se trouvait devant la porte de sa cellule pour passer les mains à travers les barreaux et lui serrer la gorge.

Avant de laisser tomber le gardien, il s'est emparé de la clé des cellules, suspendue à son cou, et s'est enfui par la porte de sortie sans être inquiété, au cœur de la nuit et de la tempête…

Nous recommandons aux habitants de faire extrêmement attention : le fou est EXTRÊMEMENT dangereux. Si vous le voyez, fuyez le plus vite possible et venez nous alerter !

Il est aussi possible que certains membres survivants de sa secte veuillent l'héberger… Nous ignorons combien ils sont, et les sergents de ville sont déjà extrêmement débordés par les vagues inquiétantes de suicides qui continuent à grande vitesse pour enquêter…

Nous vous tiendrons au courant[xxi]. »

Un deuxième article attira son attention :

« Heureux retour d'un miraculé présumé mort.

Monsieur Thomas Hutter, déclaré mort par la municipalité, a refait surface, l'œil hagard, le regard terne.

Sa fatigue extrême l'empêche d'articuler le moindre mot pour le moment, mais d'après son état, l'homme semble avoir parcouru de grandes distances hâtivement.

Disparu depuis plus d'un mois selon sa femme, monsieur Hutter avait préalablement été déclaré comme assassiné par l'aliéné Knock.

Nous subodorons plutôt un kidnapping, et la police le pense aussi, malgré les appels à la raison de sa femme, Ellen, qui croit encore que son mari était en Transylvanie pour affaires avec un aristocrate dont le nom, Orlok, a été certes cité par le docteur Sievers comme l'homme ayant eu l'extrême amabilité de nous envoyer le pauvre gardien sans failles de l'asile qui nous malheureusement quitté la même journée pour un monde que nous lui espérons meilleure que le nôtre mais dont nous ne trouvons aucune trace sur les registres de Transylvanie. De même, son château n'apparaît sur aucune carte.

L'homme, qui s'est présenté chez les Harding hier, s'est écroulé à la descente de son cheval et a été ramené chez lui pour y être soigné. Sa femme veille à présent sur lui.

Les sergents de ville nous confirment à l'instant que les charges contre Monsieur Knock ont été modifiées en enlèvement, torture mentale et séquestration arbitraire concernant ce fait… Il reste recherché pour le meurtre du gardien et son évasion de l'asile !

Nous recherchons d'éventuels complices sectaires du criminel qui auraient surveillé et nourri l'infortuné jeune homme pendant sa détention ou chercheraient à héberger le fou en cavale. »

— Ben dis donc, dit le vieil homme, habituel à la lecture de son journal… Il s'en passe vraiment de drôles chez nous… La ville est complètement folle… C'est un vrai cirque, ici… Je vis chez des clowns…

La pluie continuait de tomber… Des vautours, par centaines, commençaient à s'entasser dans la ville par cette sombre journée de printemps… La ville donnait l'impression d'être un tombeau à ciel ouvert…

— Ben, c'est gai, dit notre homme qui n'en pouvait plus de ce temps maussade.

Le vieil homme découvrit un autre journal titré « édition spéciale » :

— Tiens… C'est nouveau… Je vais l'acheter et m'installer pour une nouvelle lecture…

Ainsi fut fait.

Notre homme se mit donc en devoir de littéralement dévorer ce nouvel article se demandant quel gros lot la tombola du cirque narratif de la gazette allait encore lui tirer. Maintenant, il la trouvait assez drôle et l'idée de reprendre un peu de ce bouillon au goût maintenant plus très rare lui faisait davantage plaisir.

« Wismar, 4 mai 1838, édition spéciale. Informations urgentes et vitales.

Catastrophe maritime… Un bateau sans équipage arrive au port… Danger de peste !

Un fait important s'est déroulé ce matin alors que nous avions déjà mis sous presse l'édition quotidienne de notre gazette. Il est de notre devoir d'en informer le lecteur le plus vite possible au vu de la nécessité vitale de l'information, plus importante encore que la disparition du fou évadé au début de la nuit passée …

On a retrouvé, sur la rive du cimetière de Wismar, un voilier échoué à cause, dirait-on, de la tempête.

Personne ne semblait en descendre.

Le navire, énorme, était couché sur une partie de son flanc et endommagé.

L'armateur Harding et le docteur Sievers — notre médecin principal et le plus compétent de la ville — ainsi que le tristement renommé, par sa réputation sulfureuse de croyances superstitieuses (depuis la tristement célèbre affaire de la faculté), docteur Bulwer, furent appelés sur les lieux.

Une fois sur le navire, l'horreur fut à son comble.

Le capitaine s'était attaché à la barre, avec un nœud solidement fait. Après examen minutieux, il s'avéra être mort. Le cadavre, dans ses derniers instants, avait confié son âme à Dieu dans des prières, un crucifix encore tenu dans les mains.

Il était seul à bord.

Dans la cale trônaient de la terre et des débris de boîtes oblongues sur lesquelles il était marqué « engrais pour jardins ».

Le docteur Sievers examina le cadavre du capitaine et ne découvrit rien qui pût éclaircir les causes du décès.

Le docteur Bulwer examina aussi le mort et fit une expression de grimace. Il se tut cependant, mais avait un regard anxieux.

Monsieur Harding, qui était allé enquêter dans la cabine du capitaine, découvrit un journal de bord qui mentionnait les choses suivantes : un redoutable fou assassin faisait de la contrebande à bord et le capitaine accusait, via des preuves précises, son second.

Cela ne concordait pas ! Selon la perspicacité du docteur Sievers et du Prévost Kurtzez, le capitaine était devenu fou par les actions malséantes qu'il avait commises : il était en fait celui qui avait massacré l'équipage et le second, et avait, à leur humble et juste observation, accusé ce dernier pour écarter les soupçons.

On s’en alla délibérer dans les locaux de l’autorité portuaire. Là, Il fut compris, au premier abord, que le capitaine, se sentant finalement — dans un relatif moment de lucidité — responsable de folie homicide et de tortures sur tant de personnes, s’était attaché près de la barre afin de conduire le vaisseau à sa destination finale.

Mais une chose relativisa l’événement : il fut découvert, écrit dans le journal de bord, que des rats étaient à bord.

Il fut ensuite admis que les rats étaient sans aucun doute porteurs de peste et que ces hommes en avaient sans doute consommé, d’où leur décès. Certains ont dû même se suicider en comprenant qu’ils s’étaient eux-mêmes condamnés.

Les paroles de Knock revinrent à la mémoire du chef de notre bien-aimée police : « le Maître arrive » …

Le Maître devait être, sans nul doute, le capitaine du navire… et il avait embrigadé tout l’équipage dans la folie mortelle de la secte ! Les malheureux !
Cela ne changeait rien pour l’évadé : bien qu’il fût conclu qu’il n’était pas le maître de la secte, sa nature meurtrière et imprévisible n’en restait pas moins dangereuse.

Néanmoins, un homme déclara, parmi les curieux attroupés, qu’il avait vu des rats venir du cimetière jusque dans le centre-ville.

Un second affirma même qu’il avait vu une ombre indescriptible, au milieu de la nuit noire, traversant la ville au cœur de la tempête extrême qui faisait rage ce soir-là — culminance de cette force qui s’abattait météorologiquement sur nous depuis quelques jours — portant une boîte ressemblant à un cercueil, et s’était évaporée en entrant comme un fantôme dans une maison abandonnée.
Le deuxième homme avait sans doute eu des hallucinations dues à une soirée trop arrosée, tandis que le premier, plus fiable, confirmait les pires soupçons du docteur Sievers.

Il décréta l’alerte générale :

— Danger de peste ! Que tout le monde se calfeutre chez soi ! J'ordonne la quarantaine !

— C'est sans doute un peu tôt sans pronostic médical, objecta le docteur Bulwer : il nous faut observer davantage, en examinant le cadavre car j'y ai vu des blessures suspectes qui ressemblent à de légères piqûres ou morsures dans le cou.
— Comment, le coupa notre estimé aliéniste Sievers, vous l'avez devant vous, la preuve ! Les rats ont grimpé sur le pauvre homme et l'ont mordu ! Vous voyez ? Vous apportez vous-même la preuve de la contagion !

Le docteur Bulwer — qui, décidément, est le plus mauvais médecin de la ville au point de ne pas voir ce qu'il a sous les yeux — fut bien obligé d'admettre la vérité en face. Son oubli de la pratique médicale lors de cette affaire, son erreur de diagnostic, pourraient lui valoir une interdiction à vie d'exercer…

Une enquête sera diligentée pour sénilité mentale le concernant.
Les habitants de Wismar qui nous lisent seront prévenus de rester chez eux jusqu'à nouvel ordre. »

Le dernier article était spécial :

« Ivrogneries sans précédents dans la ville ou des ombres dans la nuit de la tempête !

Plusieurs témoignages nous sont parvenus de nombreuses apparitions dans la ville au cours de la soirée précédente dont la tempête, violente, fit échouer le navire l'Empusa sur nos côtes.

Certains auraient vu une femme ressemblant à madame Hutter courir dans les rues en criant :

— Le voilà… Il vient pour moi !

D'autres auraient vu une ombre mystérieuse sortir des cales du navire échoué et en partir avec un cercueil très lourd sous le bras comme s'il portait une plume !

D’autres témoins se seraient relayés l’exploit de cet Hercule moderne : l’ombre aurait été vue place de la fontaine, puis se diriger vers une maison abandonnée du centre-ville, avec toujours des cercueils (est-ce le même ?) sous le bras.

Pire : ces gens devaient être visiblement tous sous l’emprise de l’alcool car ils auraient vu cette « chose » avec des dents de rats, chauve, squelettique, livide, brumeuse par moments, traverser le mur de la maison abandonnée avec son fardeau en main et ce comme une ombre ou un fantôme.

Plus de 17 témoins auraient été appréhendés ce soir-là pour ivrognerie, faux témoignages et tapage public dont nos cinq témoins en question qui continuaient leurs divagations. Ils disaient e pas avoir bu ou presque rien… Leur état témoigne de l’exact opposer et notre bon Prévost n’a même pas eu besoin de sentir s’ils aveint ou non consommé.

Certains disent avoir vu des rats, des milliers de rats débarquer en ville.

Vu les récentes informations parvenues plus haut, ces cas-là sont désormais relativisés par la sécurité vu le danger de peste annoncé. Il y a effectivement des rats, y compris dans notre salle de rédaction.

Le Prévost Kurtez présente à ses personnes ses plus hautes excuses… Il les a libérés et ils peuvent maintenant retrouver leurs familles.

Cependant, certains ont décidé, malgré l’ordre de quarantaine déclaré par le Bourgmestre, d’aller aux bistros encore ouverts ou de s’acheter dans les commerces de quoi « fêter dignement » la chose et « boire un petit coup à la maison »…

Nous vous rappelons que la quarantaine est maintenant acquise. Ne paniquez pas, restez chez vous sauf pour aller chercher de quoi vous alimenter ou boire… mais de préférence « ne pas rouler sous la table » …

D’autres informations paraîtront sur le devenir de la peste dans notre belle ville. Le journal continuera sa publication pour vous informer de

manière rationnelle sur les évènements. J'espère que vous trouverez quand même le moyen de vous procurer notre quotidien.

Nous installons en ce moment même un système d'abonnements. Vous pouvez payer notre livreur pour obtenir votre journal du lendemain et lui donner vos coordonnées par écrit. »

Le vieil homme se demanda s'il devait s'abonner ou pas… Si vraiment il y avait la peste, ce serait difficile de sortir même pour faire les courses et encore mieux acheter le journal.

Cependant, il aimait ce banc plus que tout au monde pour y faire sa lecture quotidienne ! Il passait sa vie ! Il y mourrait même un jour, il en était convaincu.

Pendant ce temps, la nuit sembla tomber plus vite que prévu dans la rue arrière d'une certaine maison abandonnée où le vieil homme s'était installé. Le temps devint maussade, la pluie tombait drue…

Quelques minutes plus tard, le crieur public, armé de son tambour et parcourant la ville, lut l'ordre de quarantaine.

La ville était en alerte sanitaire…

Dans Wismar tout entier, la panique la plus totale commença à se faire jour.

Le vieux lecteur sentit une ombre derrière lui.

Un homme s'assis à ses côtés. Il remarqua le journal que tenait encore le vieil homme entre ses mains.

— Nouvelles fraîches ?

— Ils disent qu'il y a la peste…

— Vous y croyez ?

— Moi… Je lis pour lire… Au début, je détestais ce torchon… Mais maintenant, je commence à le lire pour me marrer un coup… Ils en disent

des conneries dans leurs recherches de rationnels et d'excuses pour pas expliquer des choses ou pas bosser.

— Je vous crois… Sur tout. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis installé ici récemment. Depuis Hier, en fait… Hier soir… Je me suis dit, à Wismar, comme on se marre… Et je suis venu à Wismar. Pour m'amuser… et aussi trouver de quoi me nourrir.

— Vous aimez manger chinois ou italien ? Parce que la nourriture d'ici…

— J'aime manger de la viande… Mais il me la faut saignante à souhait.

— De la viande tartare ? Monsieur est un connaisseur…

— Oui, on peut le dire…

Le vieux monsieur regarda son interlocuteur. Il était vêtu de noir mais le costume semblait celui d'un noble.

— Vous êtes de la noblesse ?

— Oui… D'une très très vieille lignée…

— Vous habitez une villa ? Je n'en connais pas à louer. De château non plus… Vous êtes arrivés hier, vous dites, monsieur ; mais vous habitez où ?

— Derrière vous, dans la maison abandonnée…

Le lecteur de la gazette regarda mieux son interlocuteur puis l'article de la gazette qui parlait des hallucinations des ivrognes.

Tout concordait : chauve, squelettique, dents de rats, en partie brumeux… par moments.

Soudain, sans crier gare, l'homme se jeta sur lui.

De la viande… Saignante à souhait !

Le lendemain matin, un corps fut découvert à côté d'un journal « édition spéciale » : un vieil homme qui lisait un certain article sur des

ivrognes qui auraient vu une forme étrange justement près de cette maison abandonnée derrière laquelle son corps fut trouvé.

Il était sur son banc. Les gens l'y avaient toujours vu. Certains, et lui aussi aimait à le dire, se doutaient qu'un jour, il mourrait sur ce banc.

Ce vieil homme était déjà au banc de tout.

On se doutait qu'il finirait mal, c'était couru. Il était trop différent.

L'examen du cadavre fit remarquer deux traces de morsure sur le cou. Le diagnostic ne faisait aucun doute : l'homme était la première victime de l'épidémie de peste qui venait de se déclarer dans la bonne ville de Wismar. Il dévorait les journaux, il avait été dévoré par la maladie. Il n'y a pas pire prédateur que le bacille de la peste, après tout, quand on vit dans une ville contaminée par les rats… Non ? Si ?

Les litanies, les prières commencèrent dans les chaumières alors que la peur et l'effroi s'installaient.

Le temps de la bonne parole et de la vie éternelle était venu.

Et dans la maison abandonnée, un vampire riait du chaos qu'il avait provoqué alors que trois âmes comprenaient, elles, ce qui se passait : Hutter et Ellen ainsi que Bulwer qui commençait à y voir clair.

Acte 5 : La Chute de Wismar

Le ciel était devenu sombre sur Wismar, il pleuvait souvent sur une ville désormais enfermée et repliée sur elle-même.

La peste était partout.

Les enterrements, au fil des semaines suivantes, se multiplièrent de manière exponentielle.

Des croix étaient marquées sur les maisons par les gardes sanitaires.

La peur régnait.

Qui pouvait bien être porteur de la maladie ? Qui pouvait être sain ? L'angoisse était à son paroxysme.

Cela n'inquiéta pas le moins du monde les autorités quand on leur signala des disparus : les hommes, horrifiés par la peur et l'isolement, et la nature pessimiste elle-même qui cachait le soleil, avaient dû s'enfuir.

Les nouveaux suicides ne furent plus attribués aux fanatiques de Knock : selon le Bourgmestre, dans leur perception des choses, ils avaient voulu échapper à l'épidémie.

Les notables se déchiraient entre eux, s'insultaient sur les mesures à prendre et mouraient soudainement, soit victimes du fléau, soit de règlements de comptes entre eux.

L'appareil judiciaire était sollicité de toutes parts.

Le système économique et institutionnel s'écroula.

Il n'y avait plus que des enterrements, des processions funéraires, le deuil et… une complète anarchie.

Dans le plus imperturbable des chaos urbains qu'on ait jamais vu, des jacqueries éclatèrent et durent être maîtrisées par la force, sous le regard amusé des milliers de corbeaux, de chauves-souris et de rats qui hantaient le paysage.

Au milieu du tumulte, cependant, personne ne fit plus attention au fou, bien que certains prétendirent l'avoir aperçu au coin de la sombre et menaçante ruine crépusculaire qui se dressait au centre-ville, en face de la maison des Hutter.

C'est d'ailleurs dans cette maison qu'eut lieu une étrange discussion.

Hutter, fatigué mais indemne, avait mis quinze jours à se remettre et pouvait parler.

Il fit part de son aventure à Ellen et demanda à voir Bulwer, malgré son nouveau statut de paria le reléguant à… plus rien !

Il demanda à Ellen d'aller dans sa chambre, car il ne voulait plus lui faire peur avec cette histoire, mais il devait en parler au docteur Bulwer, même si l'homme pouvait le prendre pour un fou dangereux.

Le médecin écouta le jeune agent immobilier lui raconter son histoire tandis que Hutter le suppliait de le croire.

— Ce n'est pas la peine de me supplier de vous croire, fit Bulwer. Votre comte est un authentique vampire… Et selon mes propres observations sur l'Empusa, le carnet de bord trouvé dont le contenu semblait mi-vrai, mi-grotesque, vos déclarations et ce qui se passe ici, j'ai maintenant une idée précise du pouvoir et de la performance de notre… Comment le qualifier : « artiste » ou « général du mal » ?

Il sortit le livre des vampires de sa poche et consulta quelques pages :

— Notre « ami » se nomme Orlok. D'après le livre, si vous l'aviez lu en entier, il est aussi le vampire Nosferatu, né de Bélial le démon. L'homme fut avant tout un homme de sciences et de guerre. C'était un savant stratège : fin, rusé, sournois, dangereux. Qualités qui semblent lui rester une fois qu'il est devenu non-mort, dirait-on…

— Quelles sont ses tactiques ? Elles y sont inscrites ? demanda Hutter.

— Non, fit Bulwer, mais avec votre récit et mes déductions, voici ce que je peux vous dire. Notre vampire semble avoir élaboré un plan de campagne depuis quarante ans : il connaît Knock depuis au moins quarante ans, et le « fou » parlait dans le journal non de lui-même ou du capitaine, mais bien de lui. Il a donc pu, avec un ou plusieurs complices séduits ou hypnotisés et contrôlés télépathiquement si besoin, connaître le système de la ville, ses habitants et le moment idéal pour frapper.

Hutter comprit alors que Knock manigançait tout depuis le début. Il fulminait d'avoir été complice involontaire de la conspiration de ces déments.

— Il a d'abord mis son projet sur l'individu qui lui fournirait la maison demandée : à savoir peur, intimidation, surprise, comédie macabre pour connaître vos faiblesses, et en a usé. Le monstre sut alors, continua Bulwer, sa voix se faisant plus sombre : sa stratégie est infaillible. Un militaire de terrain sait organiser le chaos et les guerres psychologiques pour faire s'effondrer par eux-mêmes les sociétés et armées ennemies en temps de guerre. Il demeure invisible par diverses strates pendant que ses « ennemis » se terrassent eux-mêmes par leur bêtise, leur rationalité et leur crédulité. Il n'a rien d'autre à faire qu'attendre et sortir se nourrir sans être aperçu.

— C'est… un monstre ! s'indigna Hutter.

— Dans tous les sens du terme, fit Bulwer ! Il n'a juste qu'à développer une psychose et laisser faire : les « caisses pour jardinage » trouvées sur l'Empusa ont déclenché, en plus d'autres ruses que le capitaine n'a pas comprises, le tumulte, la peur et la psychose collective sur un bateau où la rationalité semblait quasi régner… J'ai tout compris en voyant le jeu du capitaine, puis les inepties à moitié vraies du journal de bord… Un coup de maître !

— Et ici ?

— Même chose : des complices, à commencer par celui qui a tout lancé, Knock, et… une simple lettre ont suffi à désorganiser une société déjà gangrenée de l'intérieur par des complices volontaires ou non, mais tous soumis…

— Ellen m'a parlé de suicides dans la presse ? Ce sont bien des vrais ?

— J'en doute fortement… Notre « ami » aime signer ses forfaits, apparemment ! Il a un côté théâtral : il lui faut une signature d'artiste ! Ironique, non : ses messagers corbeaux laissent des plumes partout et ses complices en laissent après leurs forfaits : radical… Tout le monde pense

à une secte zoophage et le chaos l'emporte ! Même chose sur l'Empusa, au pied des mâts : j'ai relevé des plumes de corbeaux, mine de rien… Personne ne m'a vu…

— Mais… ce… il… il est fou… balbutia Hutter.

— Oh, non ! Il est même redoutablement intelligent, ce qui en fait un adversaire dangereux. J'ai aussi pu analyser, en observant la scène de l'Empusa et sa technique ici, certaines choses, mais je n'en ai parlé à personne : dès que j'ouvre la bouche, on m'insulte, on m'agresse, on me prive de mes droits à cause de l'incrédulité des habitants de cette idiote de ville. Il contrôle les animaux comme les rats, les chauves-souris et les corbeaux… Il ne peut sortir par temps ensoleillé, mais dès qu'il fait sombre et qu'aucun soleil ne filtre, c'est l'exact opposé. Il pleut depuis des jours, l'astre solaire est caché, je présume donc qu'il a la faculté de contrôler aussi les phénomènes météorologiques. J'inclus aussi ses pouvoirs comme son hypnotisme (un gardien obéissant, la clé « des champs » autour du cou, qui se place à un endroit où un complice pourrait le tuer sans tenir compte de sa bêtise en est la preuve) …

— Il y a… des chances de le vaincre ? demanda Hutter, terrifié.

— J'ignore encore ses autres capacités et le livre, pour le moment, ne me signale que les points faibles que subissent les vampires normaux… Lui, c'est du costaud, du solide… Il résiste à quasi tout d'après le livre. Sauf à l'eau et au soleil… Et encore, il faut des conditions spécifiques réunies… Même pour l'utilisation des crucifix… De plus, les trois femmes que vous avez vues chez lui, en Transylvanie, nous prouve qu'il peut créer des séides à son image.

— Vous voulez dire… qu'il peut faire de ses victimes d'ici ses semblables…

— S'il voulait amplifier le chaos (mais en a-t-il besoin ?) Oui, mais pour le moment, le capitaine de l'Empusa ne s'est jamais relevé de sa tombe et on n'en signale rien… Cependant, il est possible que je me trompe avec les crétins de l'hôtel de ville et ceux de la gazette… Je crois qu'il préfère

les tuer pour de bon afin de ne pas trop avoir de vampires qui viendraient partager ses repas…

Il se leva et prit son chapeau.

— Et… qu'est-ce qui se passe si quelqu'un sait qui il est ?

— Il fera tout pour l'éviter. Le danger, pour lui, c'est d'être reconnu avant sa « touche finale », car cela le retarderait ou l'empêcherait ! L'Empusa, par exemple, servait à tromper les douaniers via le terreau de jardinage, mais aussi les marins… Il n'a qu'un point faible sur terre, par exemple, mais si on jetait son cercueil à la mer pendant qu'il y repose, sans avoir eu le temps de soulever brumes ou tempêtes, il en serait fini de lui. Par voie de terre, il pourrait régler le problème, vous allez me dire, mais tout le monde se poserait des questions rapidement, alors que personne ne remarque rien quand le chaos est organisé. Et si des questions se posent, soit des gens pensent à un être semblable et peuvent donner l'alerte à une population qui y croit. Dans son périmètre transylvanien, c'est déjà le cas : tout le monde le connaît et évite la région du château la journée.

— Ce qui veut dire ?

— Que si la population avait le radar sur lui, la ville serait déserte et tout serait à recommencer ! Malgré sa rapidité surnaturelle, il lui faudrait élaborer une nouvelle tactique d'approche dans un lieu peuplé, et la stratégie se mûrit dans le temps… Du temps, il en a à revendre !

— La peste ?

— Un écran de fumées ! Les médecins voient des morts, des rats et des morsures, alors c'est la peste ! D'ailleurs, les morsures sont toujours deux traces de piqûres au cou. Les médecins de Transylvanie et notre estimé imbécile d'aliéniste n'y ont rien compris et ont sorti « la peste » après avoir vu ces bestioles pour ne pas paraître idiots. Et cela l'arrange : contrairement aux vampires ordinaires, il peut aller où il veut sans être invité à moins qu'il ne veuille vraiment qu'on l'accepte.

— Tous ces gens cloitrés chez eux à domicile…

— Excepté les rares téméraires (et il s'arrange je ne sais comment pour être à la fois visible et totalement inaperçu d'eux), ce sont tous des réserves de garde-manger à domicile pour lui. C'est bien simple : il n'a plus qu'à aller se servir et le résultat final sera toujours attribué à « la peste » ! Simple… Et si ce n'est pas la peste qui sera pointée du doigt on envisagera suicides, disparition ou bien mes meurtres du fou évadé, son complice, qui devient le véritable émissaire mais aussi bouc-émissaire de son maître. Il l'ignore sans doute, pauvre homme…

— Il m'a envoyé chez ce démon !

— Oui… S'il a été hypnotisé et qu'il devait envoyer quelqu'un, cela aurait pu être un autre sans doute. Mais on ne peut le blâmer : il avait l'ordre d'envoyer quelqu'un et il ne pouvait lutter contre cet ordre. Tout hypnotisé devient l'esclave du vampire et doit lui obéir : il n'a pas le choix.

Il brandit le livre des vampires tandis qu'en face, dans un coin de la maison abandonnée, à travers un interstice, une ombre inquiète et frissonnante semblait voir le livre et le bon Paracelse.

Hutter appela Ellen et cette dernière discuta avec le médecin avant de partir.

— Vous êtes la seule, finit par dire Bulwer, à qui je peux confier quelque chose. Vous avez toujours votre exemplaire du livre que je vous avais interdit de lire ?

— Oui, fit Ellen.

— Lisez-le… Je suis désolé, mais vous êtes une âme au cœur pur, sensible, une sainte presque… Vous êtes la seule qui puisse nous sauver et savoir quoi faire en lisant le livre. Il est… instructif. Si vous avez besoin de moi, vous savez ce que vous devez faire… déclara le médecin avant de s'éloigner.

Le lendemain matin, la Gazette de Wismar titrait :

« 22 mai 1838 : un meurtre horrible chez un Paracelsien gâteux… »

Un homme âgé a été victime d'un assassinat et égorgé impitoyablement devant la maison du docteur Bulwer, déjà célèbre pour ses nombreux dérapages sur le surnaturel.

L'homme, qui s'avéra être le frère jumeau du bon docteur, lui rendait visite quand un individu déclara avoir vu un fou abominable ressemblant étrangement au recherché et dangereux maniaque Zoophage, jamais retrouvé depuis son évasion.

L'homme signa son forfait en laissant une plume de corbeau sur la dépouille de la victime.

Le bon docteur crut comprendre qu'il était la victime visée du dénommé Knock, le maniaque, alors que le crime est sensiblement le fruit du hasard, le fou s'attaquant à toute personne le croisant.

Nous rappelons que l'aliéné est dangereux ! Il est coupable de meurtres, séquestrations, tortures, enlèvements et membre d'une redoutable secte zoophage maintenant quasiment décimée par de nombreux suicides et par la peste…

L'état paranoïaque du docteur Bulwer, suggérant dans sa folie que quelqu'un lui en veut au point d'attenter à sa vie, mérite qu'on s'y intéresse…

Malheureusement pour nous, en cette triste journée, le glas ne sonne plus pour les individus, mais pour nos institutions. La peste a emporté notre estimé Bourgmestre et, avec lui, la sagesse du Conseil des Échevins. Le siège de la Magistrature est vide, et c'est désormais **la clameur de la place publique** qui désigne nos maîtres de demain. Quel sombre présage pour Wismar !

La clameur en question désigna le docteur Sievers comme bourgmestre : il était considéré le sauveur de la ville. Il était cependant débordé par toutes ces charges qui lui tombaient dessus. … Il nous a signalé ne pouvoir encore tester la folie ou la raison du médecin

généraliste et paracelsien Bulwer, aujourd'hui interdit d'exercice médical.

Nous vous tiendrons au courant pour plus amples informations. »

Il allait sans dire que Bulwer était bien la cible : Orlok se servait de Knock pour éliminer un témoin gênant ! Cependant, Knock tua le frère jumeau du docteur qui sortait de chez ce dernier après lui avoir rendu visite. Les deux hommes ayant le même visage, il s'était tout bonnement trompé !

Pour Orlok, ce n'était pas grave : le bon docteur resterait chez lui après avoir compris le message…

Hutter, ce jour-là, avait invité sa sœur et son beau-frère à déjeuner tandis qu'Ellen allait et venait.

Le temps était sans cesse à la pluie et il faisait si sombre qu'ils durent déjeuner aux chandelles en plein midi.

Tout le monde s'amusait et bavardait gaiement.

La discussion allait bon train et Hutter parla d'Orlok à Harding :

— Je t'interdis de dire du mal d'un aristocrate, Thomas, lui déclara son beau-frère. Il n'existe pas de vampires… Si tu continues, tu seras dénoncé par quelqu'un aux autorités comme traitre à l'Empire car personne n'insulte impunément un membre de la noblesse.

— Voyons, tu le sais Alan, les choses vont mal depuis que Knock m'a…

— Le comte dont tu parles n'existe d'ailleurs que dans ta tête ! Tu ne t'es jamais vraiment remis de ta séquestration lors de ton enlèvement pas Knock…

— J'étais en Transylvanie, Ellen peut en témoigner. J'ai fait mes bagages devant elle avec les papiers… Qu'Orlok a signés ! Il habite la maison en face si tu veux savoir…

— La ruine qui va s'effondrer ? Personne de sensé n'y vivrait et surtout pas un noble… D'ailleurs regarde, je vais à ta fenêtre et je fais devant lui,

s’il existe, « coucou, monsieur le vampire, venez me chercher ma famille et moi si vous le pouvez » … Hein j’ai raison Anne

Il joignait les actes et les paroles devant la fenêtre donnant sur l’imposante bâtisse délabrée.

Une ombre étrange semblait dégager une lueur spectrale dans la maison abandonnée située en face ce jour-là. Harding crut d’ailleurs la remarquer :

— Tiens… On aurait dit quelqu’un me regardait ! Tes bêtises sont contagieuses, Thomas, pas vrai Anne ?

— Assurément, chéri, Hutter est si puéril quand il s’y met… Il n’a plus toute sa tête depuis cette aventure… C’est comme la peste, des fariboles…

Et Harding ne prêta plus attention à l’ombre qu’il croyait avoir vu dans la maison d’en face car, pour lui, il avait simplement halluciné ce que thomas Hutter voulait lui faire croire sans y parvenir. Il ne faisait d’ailleurs même pas attention à la peste, car il croyait que personne chez lui ne l’attraperait ! Anne était entièrement de son avis, d’ailleurs…

Tout le monde se dit au revoir avec le plaisir certain de se retrouver bientôt en famille malgré la quarantaine que certaines personnes ne voulaient, comme les Harding, respecter !

Le résultat de cette erreur de jugement, de la peur d’un armateur responsable et sensé, fut fatal :

« Gazette de Wismar, 22 mai 1838

Abominable découverte chez les Harding ! La secte zoophage refait surface !

Demandé par sa femme, Anne, d’aller chercher son médecin de famille, le riche armateur Harding vint solliciter humble secours auprès du très affairé et important bourgmestre de notre ville, L’aliéniste

Sievers. Celui-ci, arrivé sur les lieux, découvrit avec l'homme en question un carnage sans précédent :

Les vingt serviteurs, hommes et femmes de tout âge, étaient morts dans la maison, les veines ouvertes pour certains, et une jeune femme retrouvée à côté d'eux présentait des marques sur le cou.

Les sergents de ville, arrivés sur les lieux sur appel du mari de la défunte, demandèrent à notre estimé Bourgmestre et médecin légiste d'examiner les corps et de déterminer son diagnostic.

Un attroupement, attiré par les cris, se manifesta dans le parc, devant la porte d'entrée, et certains individus y entraient en dépit de toute mesure élémentaire de protection contre l'épidémie…

Malgré les veines ouvertes et le sang, le constat, partant des marques élémentaires, des morsures et des plumes de corbeaux retrouvées, fut évident : à la grande consternation du mari, qui l'ignorait, sa femme et les serviteurs faisaient secrètement partie de la secte zoophage quasi démantelée, dont nous ignorions qu'il restât jusqu'au moindre mort.

La femme était tombée victime d'une peste foudroyante qui avait sans doute aussi atteint tous les autres sectaires, lesquels se sont ensuite donné la mort ou, selon le bon docteur et bourgmestre, étaient victimes de la même sorte de peste foudroyante, faisant éclater les veines, surtout la carotide. On ignore encore par quel processus de mutation abominable.[xxii]

Certains parmi la foule de curieux rassemblés pensèrent que le fou zoophage en liberté, et qui n'a pas encore été retrouvé, fut l'assassin lui-même, et imaginèrent une mise en scène macabre pour profiter de la maladie et du chaos, et tenter de se débarrasser, via la simulation de la peste ou d'un suicide collectif, des membres compromettants de son organisation sectaire. Ces derniers pouvaient sans aucun doute faire remonter la police jusqu'à sa cachette, qu'ils connaissaient certainement…

Bien que le Bourgmestre eût raison, du fait de son expérience médicale, les hommes présents ne voulurent rien entendre.

Nous vous rappelons que l'aliéné évadé, Knock, est dangereux et homicide… Ne l'approchez pas seuls !

Une battue a été organisée actuellement, voulue et montée par l'attroupement et rejointe par monsieur Harding, dont la surprise et la révélation de la nature cachée de sa maison ne faisaient aucun doute sur son innocence flagrante.

La battue sera composée d'hommes en colère et déterminés à faire cesser l'agissement de la secte démoniaque à l'origine de la peste et des malheurs de notre ville… Toute personne est invitée à la rejoindre…

Nous vous tiendrons au courant pour plus amples informations.

Nota Bene : Nous apprenons au moment de mettre sous presse que monsieur Thomas Hutter, bien que beau-frère de la défunte et employé de monsieur Knock, ne faisait vraisemblablement pas partie de la secte mais en est une victime. Nous suspectons Knock et la sœur de ce dernier d'avoir monté une conspiration contre lui afin de s'emparer de sa femme, comme en témoignent les propos de l'évadé à la femme de monsieur Hutter, retranscrits dans notre Gazette du 4 mai 1838. »

Pendant ce temps, ayant encaissé l'affreuse nouvelle, Hutter et Ellen furent dévastés par la mort d'Anny.

La situation se dégrada, au contraire.

On remarqua bizarrement que des gens disparaissaient sans laisser de traces.

Le Bourgmestre Sievers décréta que ces gens avaient finalement fui la quarantaine imposée en profitant de l'absence de policière.

Puis, des magasins se remirent à ouvrir alors que la patron était mort de la peste. Il fut également décidé que cela était normal : rien n'empêchait un repreneur en ces temps troublés.

Seulement les rares personnes souhaitant faire leurs emplettes disparaissaient comme par enchantement une fois rentré à l'intérieur de ces commerces.

De plus, ces établissements en dépit de l'obscurité quasi quotidienne n'ouvraient que la nuit tombe.

Le phénomène avait commencé peu après que Bulwer eût été attaqué, mais il s'était amplifié et plus il s'amplifiait, plus il y avait d'enterrements.

Certains reconnurent dans la rue un proche décédé… et en parlèrent autour d'eux. Un proche, un ami mort refaisait surface.

Sievers mit cela sur le compte de la folie, de la terreur de la mort et de la maladie, ainsi que sur la volonté des malades de s'accrocher a un proche disparu revenu en mémoire afin que le cerveau tienne le coup.

Hutter et Ellen menèrent patiemment leur enquête et allèrent même en parler à Bulwer qui analysa la situation.

Orlok colonisait vraiment la ville : il avait fait des petits. Cela expliquait pourquoi les enterrements allaient à si bon train en peu de jours.

Rentrés chez eux, Ellen avisa son mari en montrant la maison abandonnée d'en face, luisante sombrement dans les ténèbres.

Derrière la pénombre d'une vitre brisée, il y avait une ombre et des sortes de griffes étreignaient la fenêtre tandis que deux lueurs spectrales semblaient les admirer :

— Il est là, il nous surveille sans arrêt comme s'il m'épiait. Il veut que je l'accepte, que je le laisse venir à moi : il a tué ou tenté de tuer tous nos amis qu'il a vus entrer ou sortir de chez nous !

— Mais non… Il veut détruire la ville, c'est son intention première ! fit Hutter, tentant de la rassurer…

— Je ne suis pas sûre d'apprécier l'ironie d'être son but secondaire… répondit sa femme, pleurant chaudement.

Il la prit dans ses bras :

— Mais non, il ne veut pas de toi. Ne t'inquiète pas ! Ce démon n'aime que le chaos, se satisfait du malheur des autres et veut nous voir en peine seulement parce qu'il jouit de sa puissance et de sa macabre mise en scène…

Ellen voulut le croire mais ne le pouvait. Hutter la serra tendrement contre lui.

En face, dans la nuit, l'ombre semblait se frotter les mains :

— Bientôt… Ce sera bientôt la fin…, dit-elle de loin, ravie.

Ils regardèrent par la fenêtre et virent une foule monstrueuse amassée devant la maison abandonnée du vampire. Une foule armée jusqu'aux dents de tout ce qui leur tombait sous la main : torches, pierres, pelles, pioches, hache, couteau et même des assiettes, des fourchettes et des cuillères. Certains avaient même des tomates et autres légumes sur eux dans des paniers. Pourtant, ce n'était pas l'heure de faire pique-nique ni d'aller au labourage.

Certains avaient aussi des fusils : la chasse était donc ouverte ? Oui, en quelque sorte ! Une nouvelle chasse sauvage s'engageait !

Hutter regarda en haut près de la cheminée et vit un vieil homme qui ne comprenait pas pourquoi tout ce monde lui en voulait. Il riait, simplement, de sa folie.

— C'est Knock ! Fit Hutter, reconnaissant son patron.

Il ouvrit la fenêtre et entendit :

— Ce sale vampire ! Il a étranglé le gardien !

— Il a tué la femme Harding et ses domestiques !

— Il a tué le frère de Bulwer. D'accord, on n'aime pas Bulwer, mais il ne méritait quand même pas ça !

Les pierres volèrent vers le malheureux homicide fou qui en reçut une presque près de l'arcade sourcilière.

Hutter l'entendit rire et dire :

— Mon Maître n'a plus besoin de moi… Il m'a promis qu'aujourd'hui, j'aurais la vie éternelle !

Les pierres n'arrêtant pas de siffler, Knock bondit comme une panthère sur un autre toit pourtant éloigné ! Il semblait devenu surhumain. Cela contrastait fort avec son apparence de vieillard boiteux et maigrichon. Que lui était-il arrivé ? Était-il encore réellement un être humain ordinaire ?

Knock courut pour sauver sa vie. Il était fou, mais comprit que ces gens-là s'étaient rassemblés pour en finir avec lui. Quelque chose en lui dictait sa survie alors que les ordres du maître étaient clairs : il devait laisser faire ses semblables qui le mèneraient vers une vie tranquille, éternelle de félicité, comme il le lui avait promis quarante années plus tôt.

Hutter suivit la troupe du regard : tous poursuivaient le félin vieillard qui se déplaçait de toit en toit, de ruelles en ruelles, avec la vivacité d'un fauve.

Hutter s'habilla et, mu par la curiosité, suivit de loin la foule, ne voulant se risquer parmi elle.

La poursuite continua dans les champs hors de la ville. Knock s'y dissimulait maintenant, caché derrière des pierres, des recoins, changeant de place tout en regardant autour de lui si ses poursuivants ne le rattrapaient pas.

Une voix cria :

— Je le vois, ce salaud… Venez, il est là !

Knock vit un homme, fusil en main, l'ajuster. Hutter pria que son patron puisse s'enfuir malgré tout ce qu'il lui avait fait. Il savait que Knock l'avait mené exprès chez Orlok et qu'il servait, sans doute inconsciemment via l'hypnose, le vampire. Knock était même son paravent : il payait pour les crimes du Maître, invisible aux yeux de la société qui réclamait un sacrifice expiatoire.

Hutter rentra chez lui, apitoyé par le sort du vieil homme :

— C'est vraiment la fin ! Comment la ville se relèvera-t-elle du chaos que sa bêtise a engendré ? Tout est de la faute de l'esprit étroit de Sievers… Trop aimé pour son physique plutôt que son niveau actuel… Même par ses professeurs, pensa Hutter.

La poursuite reprit de plus belle quand une horde déchaînée fondit sur le vieillard qui hurlait :

— Au secours, Maître, sauvez-moi ! Vous ne m'aviez pas dit que vous me feriez mourir ! Vous m'avez promis la jouissance dans l'éternité par votre évangile si je croyais en vous !

Une voix lui répondit dans sa tête alors que la nuit était venue :

— Il y a deux façons de vivre éternellement ! La tienne, ton utilité étant maintenant outrepassée, se trouve dans le néant de la mort ! Tu m'as bien servi, tu mourras aujourd'hui et de la pire manière qui soit ! Comme le garde hypnotisé qui devait terminer sa vie étranglé par tes soins… J'ai tout prévu, car quiconque croit en moi finira dans la joie de la mort ! Voilà ma bonne parole, voilà mon évangile !

Knock retrouva ses esprits : Il n'était plus sous hypnose. Mais il comprit que personne ne l'écouterait et il courut pour sauver sa vie…

Plus loin, ses poursuivants méprirent même un épouvantail pour lui… Mais ils redoublèrent d'efforts pour en finir rapidement avec le sectaire zoophage pour qui ils le prenaient !

Dans l'hôtel de ville, Sievers, lui, pensait en regardant ses diplômes de psychiatre et de médecin… Il les avait volés à son université et reproduits

en bon faussaire. Il s’en souvenait… Quand il était venu à Wismar avec ses titres et son allure, il avait conscience que les citoyens l’avaient vite pris en affection. Ils l’avaient nommé ensuite Bourgmestre lorsque le conseil des Echevins et le précédent Bourgmestre avaient disparus ! Un e première dans la Confédération Germanique !

Il avait le sentiment d’être le seul responsable du chaos ambiant… Il avait un esprit limité mais rationnel. Il avait fait de son mieux. Il ne fallait cependant pas que son véritable niveau et sa responsabilité dans la situation actuelle soient reconnus par Wismar. Cependant, il songea que, sans institutions maintenant, il n’avait plus rien à gouverner ou presque…

— Tout ça, c’est fini, maintenant, se lamenta-t-il.

En effet, la fin approchait et la Gazette de Wismar du 25 mai 1838 contenait un article dans ce sens :

« Plus que 500 survivants de la grande peste dans notre ville !

Fin de la menace de la secte zoophage avec la mort du fou évadé !

Comment en est-on arrivé là alors que Wismar était un port commercial magnifique, de lumière et de richesses… Le lieu le plus paisible du monde est devenu un cauchemar ! Le temps n’a cessé d’être maussade et gris, voire pluvieux, quand ce n’était pas tempête sur tempête et brumes complètement inattendues…

Tout a commencé par un fou dansant et criant dans les rues avec une lettre envoyée par le sombrement connu capitaine de l’Empusa, maître d’une sanglante secte zoophage qui a défrayé la chronique par sa dangerosité et ses frasques.

Le sombre détraqué a provoqué, avec la secte pour laquelle il travaillait, le sabotage et la destruction de la ville : infiltration de l’institution à travers le conseil des échevins, dont il a détourné tous les membres aujourd’hui disparus sous le règne de l’ancien bourgmestre, et par la suite entreprenant malgré la mort de son maître et prenant sa succession : meurtres, kidnappings, séquestrations arbitraires, tortures,

effondrement du système de la ville, corruption des fonctionnaires et même déclenchement de la peste en amenant des rats afin de satisfaire les conditions zoophages de la peste… des animaux malades !

Son dernier forfait, attribué un instant à la peste par notre bon bourgmestre, le docteur Sievers, n'est pas resté impuni et la battue organisée ces derniers jours a été fructueuse.

Knock le dérangé fut en effet retrouvé devant la maison abandonnée du centre-ville, le lieu lui servant sans nul doute de quartier général depuis longtemps, la « vente » à un noble étranger inconnu étant une mascarade pour en cacher sa possession !

Caillassé, l'homme tenta de fuir dans les champs et de se camoufler, apeuré, sentant la fin de son règne de terreur proche. Là, il fut à nouveau localisé par nos braves citadins et poursuivi…

Une fois rattrapé, l'homme fut battu, étranglé, frappé d'une balle de révolver en plein front (tirée par Monsieur Harding qui souhaitait venger sa femme, assassinée par le dément) et littéralement dépecé par la vindicte populaire, le Bourgmestre, nos policiers et magistrats étant malheureusement tous décédés hier au soir de la peste, sans aucune explication. La médaille d'honneur et les clés d'or de la ville furent remises en récompense des hauts faits et du sauvetage de ce qu'il restait de la population.

Le Bourgmestre nous rassura à travers une interview exclusive :

— Monsieur le Bourgmestre, demanda Heinz Stockmann, notre correspondant direct, avec la mort du très recherché et dangereux criminel Knock, la secte zoophage qui a détruit notre ville n'existe plus ?

— Je le crois. Knock, le dernier et plus dangereux membre connu vivant, est maintenant hors d'état de nuire. Cependant, sa stratégie diabolique a réussi, qu'il soit devenu fou ou non : la ville n'existe plus que de nom ! Nous n'avons plus ni conseil des échevins, ni police, ni institutions publiques, ni commerçants ! Nos maisons sont en ruines… L'économie s'est effondrée… Le temps s'est détraqué.

Mais j’ai l’intuition que la mort de ce dangereux malade mental permettra de rebâtir un monde nouveau si nous arrivons, avant qu’il soit trop tard, à juguler la peste qu’il a apportée…

— Comment pensez-vous y arriver ?

— Je ne sais pas, mais je préviens les habitants : ne sortez plus de vos maisons ! Respectez la quarantaine ! Si nous la respectons, l’épidémie cessera d’elle-même, car elle n’aura plus de vecteurs pour se transmettre. Excusez-moi, je suis très occupé aujourd’hui, un livre important m’attend pour rebâtir la cité…

— Peut-on savoir son titre, monsieur le Bourgmestre ?

— Il s’intitule *« Les illusions perd*ues… », comme tout ce qui m’a été enlevé… Mais il permet de prendre conscience de l’importance des jours meilleurs !

Comme vous le voyez, si nous y prenons garde, demain pourrait se révéler le dernier jour de cette abominable épidémie… Nous vous tiendrons au courant pour d’éventuelles informations !

PS : La Gazette d’aujourd’hui ne fait qu’une demi-page en raison du décès de tous nos membres sauf trois la nuit passée, retrouvés pendus à leur domicile. Leur suicide n’est pas expliqué, si ce n’est par leurs derniers mots griffonnés, laissant un message assez bizarre :

— Nous avons obéi… Nous ne sommes plus d’aucune utilité… Nous pouvons disparaître… Que la Gazette nous rende un dernier hommage.

Le lendemain, les trois derniers membres disparurent, emportés par l’épidémie galopante. Sur les toits, les corbeaux riaient : de cette ville, il ne restait plus que quelques miettes avant de la jeter…

ACTE 6 : Le Sacrifice de l’Aube.

Sous un ciel sombre et pluvieux, Ellen, depuis sa chambre, observait les enterrements qui se succédaient sans répit.

Des processions interminables.

Un seul prêtre, exténué, accompagnait dix à vingt cercueils par heure, parfois davantage.

Elle frissonna d’horreur, puis tourna les yeux vers la maison abandonnée en face.

Sa chambre donnait sur la salle à manger, et la ruine décrépite de l’autre côté du canal semblait la scruter avec insistance, presque avec anxiété.

Trois maisons plus loin, un homme traça une croix blanche sur une porte. Il passa ensuite à la suivante.

Près de la maison, un autre homme, épuisé, avançait avec une canne, levant parfois les mains au ciel dans un geste de désespoir. Les survivants de la cité ne devaient plus se compter que sur les doigts de quelques mains. Si elle ne tentait rien, les derniers habitants n'auraient plus que quelques jours à vivre.

On était le 2 juin 1838.

Le Bourgmestre Sievers n'exerçait plus. Il avait en quelque sorte démissionné… même de la vie !

On l'avait retrouvé mort d'une balle dans la tête, un livre à côté de lui : Les Illusions perdues.

Manifestement, elles l'étaient tout à fait à ses yeux.

Ellen avait appris la nouvelle par Bulwer, venu voir Hutter, qui parvenait enfin à se lever et à marcher. Il s'était installé dans un petit fauteuil de la salle à manger et somnolait.

Elle décida de le laisser se reposer : il avait traversé l'enfer dans la demeure de cet être de cauchemar qui les harcelait, se repaissait de la peur qu'il semait et jouissait du chaos provoqué.

Les corbeaux sinistres et l'ombre qui l'épiaient chaque fois qu'elle revenait de ses excursions — de jour sous les nuages noirs permanents, ou de nuit — hantaient désormais son esprit. Elle ne voulait pas savoir ce que la créature accomplissait entre ses repas, ses manigances, ses meurtres ou les autres actes impies qu'elle soupçonnait.

Elle n'en pouvait plus de vivre dans l'angoisse. Il fallait en finir avec ce monstre qui manipulait le temps même lorsqu'il dormait dans son « terreau de jardinage », comme il l'avait nommé en les embarquant sur l'Empusa.

Le Soleil, seul capable de l’exterminer et d’endiguer le fléau, ne réapparaissait jamais qu’au gré de sa volonté. Et lorsque, par jeu, il concédait quelques minutes d’éclaircie, le temps se dérangeait aussitôt après. Orlok Nosferatu distribuait des espoirs trompeurs pour savourer l’incompréhension et la terreur ; pluie, vent, nuages, tempêtes, orages, brumes : tout alimentait son pouvoir.

Le cauchemar était permanent.

Ellen se savait désormais isolée dans une ville presque détruite, dont les survivants se comptaient à peine.

Même leurs proches n’avaient pas été épargnés.

Harding avait été retrouvé pendu, laissant une lettre affirmant qu’il partait pour un monde meilleur, ayant tout perdu : famille, commerce, argent, et jusqu’à son honneur — bien qu’innocenté dans les « agissements » de son épouse. Elle avait entendu de rares personnes le dire, quand, sortie dans le jardin, elle saisit à travers le bois de l’enclos ces mots prononcés dans la rue.

Hutter et elle n’avaient plus de famille à Wismar, plus d’amis, sinon un seul.

Il y avait aussi la famine qui grandissait : sans commerce, plus de victuailles, et la possibilité que l’esprit dément de la maison en ruine contamine l’eau des puits, la rendant impropre et dangereuse.

Il ne restait que Bulwer, réfugié chez lui, ne sortant presque plus sauf pour s’occuper du rétablissement final de Thomas, mais avec une inquiétude profonde en passant devant la maison abandonnée.

Pourtant, Bulwer lui avait dit de reprendre les ouvrages qu’il lui avait autrefois interdits lorsqu’il tentait de la guérir de sa mélancolie. Il ajouta qu’elle seule pouvait vaincre la créature infernale.

Elle détourna le regard de la maison et des processions. Leur contemplation prolongée la laissait au bord de l’évanouissement.

Elle se rendit à son placard, en sortit une petite boîte dans laquelle elle avait rangé, des mois plus tôt, ses livres de superstitions.

Elle trouva celui que Bulwer lui avait demandé de relire : Le Livre des Vampires, ancien, doré.

Lumineuse, presque transfigurée, elle s'installa sur un fauteuil, posa l'ouvrage sur ses genoux et en tourna les pages qu'elle considérait désormais comme salvatrices.

Elle trouva enfin le chapitre consacré aux Nosferatu, race de vampires à laquelle Orlok appartenait : des humains nés du démon Bélial, devenant à leur mort des créatures redoutables, presque dépourvues de faiblesses.

L'épouse de Hutter découvrit alors ce qu'elle cherchait : le talon d'Achille de leur adversaire.

Elle lut silencieusement :

SEULE UNE FEMME CHASTE QUI AFFRONTERA SANS PEUR LE VAMPIRE JUSQU'AU PREMIER CRI DU COQ POURRA LE DÉTRUIRE. DANS LA LUMIÈRE DE L'AUBE.

Ellen releva lentement la tête.

Son regard, vide et illuminé, fixait un point invisible.

Elle comprit.

Déterminée, elle ferma les yeux.

Elle avait l'apparence d'une sainte.

La nuit était encore plus noire que les journées. On ne voyait cependant plus la différence à Wismar.

Le pauvre curé de la paroisse était extrêmement fatigué par les enterrements nombreux de la journée. Il était las de la douleur et de la misère : les enfants qui vivaient encore pleuraient et criaient famine, personne ne pouvait plus manger ou boire.

Les morts s’étaient, ces dernières semaines, succédé à un rythme infernal.

Il s’était assis sur un banc pour enfin se reposer un peu et dormir.

Il se sentait en paix avec lui-même dans le saint lieu illuminé et rempli d’objets sacrés luminescents.

Le brave homme d’Église s’interrogea sur l’ombre qu’il voyait dans le confessionnal.

Un pénitent survivant venait sûrement le prier de lui accorder confession, repentance puis pardon.

Il décida de s’approcher et entra dans la partie du confessionnal traditionnellement réservée au prêtre.

Il prit la parole après avoir pris une inspiration profonde :

— Oui, mon fils ? demanda l’homme de bien.

— Pardonnez-moi, mon père, car j’ai péché… Voyez-vous, je me suis servi de mes talents d’artiste souvent par le passé, et c’est mon péché mignon…

— Je dois reconnaître, mon fils, qu’il n’y a pas là matière à confesse ni à pardon : il n’est point péché d’exercer le talent que Dieu a bien voulu vous donner…

— Au début, je voulais me servir de mes dons pour m’amuser et rendre service en accordant moi aussi un salut méritoire à des âmes en peine…

— Rien de mal à divertir les gens et s’amuser soi-même…

— Oh, pour cela, ils ont été divertis, croyez-moi… et je suis un peu coupable de cette sorte de divertissement. Je voulais tellement avoir des gens qui apprécient mon génie, mes techniques, mon génie… Une ville chaude, grouillante et pleine de vie pour apaiser mes tourments. Et, maintenant que le rideau va s’abaisser aussi sur l’humble prestation que je vous ai accordée depuis un mois, je viens demander votre absolution…

— Vous êtes un des Tziganes comédiens qui sont aux abords de la ville ! Ils ont eu de la chance, eux… Ils ne semblent pas affectés par la peste…

— Non, je ne suis pas exactement l'un des leurs, mais je suis en quelque sorte leur « guide », moi aussi. Et je jouis d'un certain intellect que je me plais à préserver et à m'en servir dès qu'une occasion se présente.

— Vos amis ? Vous devez les aimer pour les protéger comme cela !

— Pas vraiment, mais ils me sont encore utiles pour vivre de mon art…

— Et quel est votre art ?

— Oh, j'adore pratiquer l'analyse : situations, imprévus possibles, logistiques, comportements. J'explore la psyché humaine.

— Un peu comme un psychologue ou un commandant d'armée sur le terrain…

— Voilà… Ensuite, je me sers de mes observations dans la pratique… J'envoie des gens former des pions dans un certain échiquier pour flairer le terrain et le préparer, puis je m'arrange pour venir légalement et je teste les environnements avant ! J'aime avoir des coups d'avance…

— Là, je ne vous suis pas, mon fils… Je ne comprends rien…

— Si je vous dis que tout a commencé ici par un fou et une lettre, par un bateau sans équipage et une maison abandonnée…

Le prêtre pâlit davantage que les statues célestes qui trônaient, splendides, dans l'église où ils se trouvaient…

— Vous vous êtes inventé une peste, une secte zoophage, alors que je suis l'esprit brillant qui vous a dressés les uns contre les autres pour me nourrir parmi vous, invisible. Si je vous dis cela, mon père, c'est parce que la fin va se jouer ce soir ou demain…

L'ombre sembla sortir du confessionnal à une vitesse surnaturelle.

Le rideau du confessionnal s’ouvrit devant le prêtre et une voix dit :

— Après vous, il me restera une personne à voir… Elle est mûre et m’appartiendra juste avant que je quitte la ville ! Elle devra me recevoir elle-même pour que s’accomplisse son destin !

Le prêtre vit un monstre hideux, une vision de l’enfer incarnée sur terre et debout dans un lieu où jamais il n’aurait dû mettre les pieds… Du moins pour un membre normal de son espèce qui ne pouvait supporter la sainteté.

Il vieillit encore plus précocement que son âge ne le permettait tandis que des dents de rat entraient dans son cou…

La sombre figure spectrale traversa un lieu saint devenu aussi noir que les ténèbres, comme si le vent s’y était engouffré pour y souffler les chandelles.

Il réfléchit, retourna sur les lieux de son forfait, puis déposa une plume de corbeau sur le cadavre :

— J’allais oublier le principal… Un artiste se doit de toujours signer son œuvre !

Quand il sortit, il s’était confessé de ses crimes avec franchise, mais son talent d’artiste devant s’exprimer violemment, c’était le prêtre qui, dans la mort, avait trouvé son pardon et son absolution…

Cela fait, le monstre retourna dans la maison abandonnée pour surveiller la dernière proie qui lui tenait tant à cœur. Celle qu’il avait vue sur le portrait que le jeune homme (quel idiot celui-là, pensa-t-il) lui avait accidentellement montré.

Elle savait qu’elle était seule, elle savait qui il était et ce qu’il faisait !

Elle devait craquer ce soir ! Il le savait : il l’avait profondément étudiée.

Ellen priait mais n’y arrivait pas : les yeux luisants de la maison d’en face la regardaient attentivement.

Le monstre inhumain lui en voulait presque personnellement : elle le savait depuis qu'elle avait eu la vision de son mari en danger, face à cette créature démoniaque.

La mort, le chaos, les souffrances qu'il engendrait faisaient qu'elle ne pouvait plus le supporter.

Seule, isolée, consciente du mal autour d'elle et de la ville qui menaçait de disparaître, si ce n'était déjà fait institutionnellement parlant, elle était à bout.

Il lui sembla que, depuis le jour où elle avait eu ce cauchemar, elle était en contact psychique avec la créature.

Elle se souvint quand, triste, seule, assise sur un banc au milieu de ce cimetière de la ville, constellé de tombes blanchâtres et devant la mer azurée et clairvoyante, elle sentait déjà que c'était par-là que le monstre arriverait.

Et en effet, ce fut là que le sombre navire sans équipage débarqua avec le vampire.

Quand elle avait reçu de la part de Knock une lettre comme quoi Hutter resterait un mois chez le comte car il s'y plaisait, elle trouvait cela étrange, mais cela lui semblait logique, sans faire attention à la date.

Cependant, quelque chose n'allait pas et elle restait toujours, pleurante et solitaire, sur le banc du cimetière.

Ce fut là qu'Alan Harding et Anne, interrompant le jeu de croquet auquel elle les avait laissés dans leur résidence, lui apportèrent une autre lettre de son mari, datée d'avant le précédent courrier mais amenée quelques semaines après.

Sur le coup, avide d'avoir des nouvelles mais stressée et effrayée à la fois, elle n'arrivait pas à ouvrir l'enveloppe. Quand ce fut Anne qui l'ouvrit et la lui donna, elle eut une syncope, car les « piqûres au cou de moustiques » qui y étaient mentionnées lui rappelaient son cauchemar… Sur le coup, elle s'était évanouie.

Elle fit le recoupement avec la lettre précédente, envoyée à Knock par Hutter. La date était plus récente d'un jour que le courrier arrivé ensuite.

Elle voulut demander alors des explications à Knock, mais celui-ci avait été interné dans un asile psychiatrique et défaillait, selon la chronique… qui, elle, déraillait complètement !

Ses paroles et ses explications étaient obscures, mais elle comprit le système et la signification du « Maître ».

La lettre qui s'était envolée était parvenue à elle de manière surnaturelle par les messagers corbeaux avec lesquels le vampire envoyait ses missives à ses complices.

Elle soupçonnait l'existence d'un être fantastique qui mettait son mari en danger depuis sa vision, mais là, elle en était certaine.

La nuit de l'arrivée de la créature, celle du 4 mai 1838, elle sut également qu'elle partageait un lien psychique avec lui.

Elle se revit s'éveillant et se promenant sur le toit de la résidence de sa belle-famille, comme somnambule.

Elle se revit sous la tempête alors que le vent violent menaçait de faire plier et rompre des arbres, au milieu de la pluie et des éclairs. Elle était glacée, frigorifiée, mais elle marchait, s'entendant appeler comme si une voix inconnue savait exactement qui elle était et avait appris son nom.

Anne, qui, se réveillant, ne l'avait pas trouvée dans sa chambre mais l'avait remarquée sur le toit, s'était précipitée pour la prendre dans ses bras.

— Il vient… Il vient… avait-elle crié. Je dois aller le recevoir ; il vient enfin pour moi !

Et, se dégageant des bras de sa belle-sœur, elle s'était mise à courir en redescendant dans la maison, dévalant les escaliers. Une fois dans le jardin, elle ne pensait plus qu'à rejoindre celui qui l'appelait mentalement.

Elle voyait une forme qui sortait d'une cale d'un bateau pendant que des rats venus du navire dévalaient en ville.

Elle voyait le monstre sous une forme obscure et le dernier cercueil sous le bras traverser la ville.

Puis, le contact se rompit et, ne sachant plus ce qu'elle faisait dans la rue, elle était retournée chez les Harding qui firent à ce moment appeler Sievers.

Ce dernier était déjà bourgmestre et « occupé dans ses fonctions », mais il avait diagnostiqué à la malade :

— Une forme de folie passagère due à un surmenage intensif.

— Mais, avait répliqué Anne, elle est toujours assise sur un banc en train de pleurer…

— Surmenage et repos, mais cela entraîne une dépression nerveuse… Le départ de son mari pour une raison que je ne m'explique pas a dû la traumatiser… Beaucoup de soins et de repos…

Peu avant, hutter était revenu à Wismar, chez les Harding, l'après-midi du 3 mai (peu avant sa crise dans la nuit amenant le navire désert qui fut découvert le matin et avec lequel le monstre Orlok était arrivé dans la ville), dans un état d'épuisement extrême.

Lorsqu'il récupéra ses forces et put enfin parler, il lui avait expliqué l'histoire et comment, de relais en relais, de diligences en diligences, d'incidents en accident, il tentait de revenir en vitesse à Wismar avant le monstre, mais il ne savait comment faire pour la protéger.

Parfois, elle voyait la nuit comme le jour des scènes de meurtres qu'elle croyait imaginer… Elle voyait des ombres se profiler chez elle… Des objets, des meubles semblaient se déformer ou bouger, des portraits la regardaient…

Le monstre était mentalement connecté à elle et lui envoyait des images qui déformaient la réalité dans les endroits qu'il voulait de la maison…

Il n'avait pas besoin d'être présent pour la tourmenter.

Il était amoureux d'elle, pensa-t-elle, mais même cet amour était épouvantablement traité avec noirceur.

Le vampire voulait qu'elle l'accepte et non la prendre de force : il semblait y avoir renoncé.

Mais d'une certaine manière, même cette acceptation était exercée sous la contrainte : il avait détruit son entourage et littéralement vampirisé son existence.

Il avait aussi vampirisé la ville de sa substance, de son existence comme il le faisait mentalement et physiquement avec ses habitants, ne laissant derrière lui que des ruines.

Elle devait sauver ceux qui restaient : elle seule était en mesure de le faire.

Elle manqua défaillir cependant et prit une décision. Elle réveilla Thomas.

Hutter se reposait dans le petit fauteuil de la salle à manger quand il la vit apparaître, pâle et tremblante. Le réveillant, elle lui déclara sur un ton alarmé :

— Vite, mon chéri… Je ne me sens pas bien… Je crois que je vais aussi me trouver mal… Va vite chercher le docteur Bulwer.

Sentant que la vie de sa femme était peut-être en jeu, il se leva rapidement et courut mettre sa veste.

Il n'oublia pas d'embrasser sa femme avant d'ouvrir la porte de sa maison et de s'engouffrer à l'extérieur sous la nuit noire.

Elle savait que le démon ne le trouverait pas : c'était elle qu'il voulait !

Guidée par une force invisible, déterminée, elle ouvrit la fenêtre, après avoir attendu que son mari fût hors d'atteinte des griffes du comte machiavélique. Elle fit enfin le signe qu'il attendait. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre et fit en sorte qu'il comprenne.

Ellen chancela, secouée de terreur, luttant contre elle-même. Deux fois ses mains se levèrent, deux fois elles retombèrent.

Dans le recoin sombre de sa demeure en ruine, Orlok la vit enfin et sourit sadiquement : la tendre créature qu'il voulait pour lui avait cédé et avait compris qu'elle était son amour et son centre d'intérêt ! Elle avait vu le meilleur artiste du monde au travail dans sa passion dévorante pour le spectacle bien orchestré.

Levant les bras, le vieil aristocrate démoniaque se décida et quitta sa fenêtre.

Il savait où Hutter était parti et qui il devait aller chercher.

Mais il avait pensé à tout : il avait encore des pions à sa disposition pour empêcher les deux gêneurs de revenir lui gâcher le bouquet final avant son départ. Il ne tenait pas à voir sa dernière proie, enfin consentante comme il le voulait, échapper à son amour et son étreinte mortelle.

Les portes de la maison abandonnée s'ouvrirent toutes seules et le mal incarné, imperturbable, souriant, hideux, en sortit tout en psalmodiant certains ordres que seuls des esprits lointains semblaient entendre.

La rue, sinistre dans la nuit noire, voit, sous sans doute les lampadaires à gaz, les ombres danser, les immeubles bouger tout seuls, les portes des maisons, désertes ou non, claquer soudainement.

On était début juin et le temps se mit à geler comme si l'hiver s'installait déjà.

Le monstre avançait pendant que tout autour de lui, la nature s'étiolait définitivement.

Il finissait son œuvre mortelle, car il avait laissé jusqu'là la nature tranquille, mais un artiste se doit toujours de réserver le plus beau morceau pour le final de sa partition : une symphonie de l'horreur !

La porte de la maison Hutter s'ouvrit d'elle-même : le mental du monstre contrôlait tout ! Il n'avait que très peu à faire : son esprit exceptionnel pouvait contrôler le monde comme des pantins !

Il pouvait tout faire !

S'il lui avait plu de coloniser seulement l'endroit avec des êtres de sa race, de ne tuer véritablement personne et de les transformer en non-morts, il aurait aussi aisément dominé l'endroit comme si la ville entière était un enfant à conquérir !

Son esprit diabolique conçut ce soir un nouveau plan génial qu'il mettrait au point dès son départ actualisé. Il y avait réfléchi : sa plus grande œuvre serait soit de faire se détruire ce monde entièrement, ou bien d'en faire une colonie entière de vampires…

L'humain rationnel n'y verrait que du feu… Enfermé dans ses préjugés, il se serait laissé envahir au milieu du chaos ambiant sans rien apercevoir…

L'escalier du dehors menait à la porte ouverte et dans la maison. Alors qu'il grimpait les marches, lentement, inexorablement, les escaliers en bois craquèrent, les ombres se tordaient en dehors et au-dehors de la maison.

Il ne pouvait supporter le soleil, il le savait ! Pourtant, pour la première fois, il avait chaud au cœur : quelqu'un l'avait aimée et reconnu son immense talent ! Il était accepté pour le stratège exceptionnel qu'il était ! Il était reconnu à sa juste valeur !

Les corbeaux effrayants quittèrent le toit de la maison abandonnée et vinrent se placer telles des gargouilles immondes sur le toit de chez les Hutter.

Des chauves-souris venues de nulle part virevoltaient autour du maître.

Des loups hurlèrent soudainement, on ne sait d'où, alors que la ville n'était point leur terrain habituel.

Ellen, effrayée, mais consciente du devoir, s'était allongée dans son lit et feignait de dormir.

Elle entendait les escaliers craquer, le parfum de la mort pourrie monter soudainement…

Elle trembla quand la porte de sa chambre s'ouvrit seule dans un grincement sinistre, sans même qu'elle entende le loquet être manipulé.

Le monstrueux noble vampire apparut enfin, effrayant avec sa silhouette maigre, son visage décrépit de vieillard squelettique, ses dents de rats et ses mains décharnées aux longues griffes tendues vers elle.

Ellen tenta de ne pas reculer, mais elle le fit inconsciemment. Elle tremblait de peur mais devait conserver sa force et son courage afin de sauver le peu qu'il restait à sauver : son mari, Bulwer et les rares survivants de ce massacre organisé, car il n'y avait pas d'autres mots à mettre sur la tragédie de Wismar.

Orlok la regardait, fasciné : elle ne faisait pas partie de ses projets au début. Mais Knock lui avait écrit qu'il existait dans cette ville corrompue une femme qui lui plairait : belle, sensible, intelligente. Il lui avait expliqué ce qui lui plairait et pourquoi en faire une femme vampire était une idée séduisante, car il aurait là pour l'éternité une meilleure compagne que les trois « épouses » qu'il avait au château, en Transylvanie.

Inconsciemment, Ellen chercha son cœur et son souffle se brisa.

Le vampire ne s'en rendit pas compte.

Il se mit à genoux et, comme une prière, lui susurra des mots d'amour et lui demanda :

— Je pense que vous voyez que mon amour pour vous est sincère… Mon spectacle vous a touchée et j'en suis conscient… Passez l'éternité à mes côtés.

Elle fit celle qui se réveilla et vit Orlok.

Elle tremblait mais ne montra point combien ce fou, ce criminel dangereux, l'écœurait de par son existence même. Il était le diable lui-même qu'elle devait affronter de sa sainteté déterminée, l'archange destinée à l'affronter

Car seule la force de l'amour pouvait triompher du mal.

Elle le serra dans ses bras, attendrissante, et lui, charmé, conquis, la serra aussi…

Elle l'acceptait vraiment, ô joie extrême !

La chaleur envahit son cœur froid !

Elle allait le rejoindre dans cette merveilleuse non-vie et deviendrait une reine…

Il la mordit passionnément à la carotide et commença à lui sucer le sang sans plus faire attention à rien. Il goûtait le plaisir du sang innocent qu'il croyait corrompre et charmer.

Hutter avait rejoint la maison de Bulwer et frappa à la porte.

Le vieux médecin, qui était allongé dans son lit, s'habilla en hâte et vint ouvrir devant les nombreux coups désespérés portés à la porte.

Il demanda qui était là à cette heure car il était déjà plus de minuit.

— C'est moi, professeur, Thomas Hutter !

Le vieil homme ouvrit, finissant d'ajuster ses lunettes :

— C'est Ellen ? demanda-t-il.

— Oui, venez vite, Docteur, elle se sent mal… Elle va tomber malade… Elle risque de se trouver mal…

Bulwer sut instinctivement ce qui se passait : Ellen affrontait Orlok ! Elle se sacrifiait pour détruire la maléfique créature et sauver les vies qui restaient dans la ville condamnée.

Il dit à Hutter :

— Je vous suis…

Le vieil homme marchait lentement et Hutter se désespérait : il fallait se hâter pour sauver sa femme.

Bulwer décida de ne pas dire que la jeune femme n'était pas malade à son mari. Elle avait éloigné le jeune homme afin qu'il n'empêche pas son valeureux sacrifice pour le bien commun. Elle voulait aussi qu'il restât hors de portée d'Orlok pour éviter que ce dernier, une fois entré, ne le tuât pour approcher la sainte femme. Elle mettait la vie des autres au-dessus de la sienne… Une femme exemplaire, pure de tous péchés…

Il ne savait encore comment faire pour détourner Hutter du chemin sans éveiller les soupçons de ce dernier : il fallait que rien n'entravât la sainte action en cours.

Un miracle se produisit.

Le pont entre la maison abandonnée et la demeure Hutter était maintenant occupé par tous les Tziganes au service du démon.

C'étaient à eux que les ordres psalmodiés d'Orlok s'étaient adressés et eux qui les avaient mentalement reçus.

Ils étaient les derniers pions vivants du dément : ils devaient monter la garde et tuer les deux hommes si jamais ils revenaient afin d'empêcher qu'ils ne gâchent sa rencontre amoureusement macabre.

Ils étaient encore en vie dans ce dernier but.

Les Tziganes étaient sur le qui-vive à la moindre alerte. Ils étaient méfiants, anxieux, bien et lourdement armés et imprévisibles. Des marionnettes obéissantes aux ordres du Maître sans se poser la moindre question.

Bulwer stoppa Hutter et tous deux se camouflèrent derrière la maison abandonnée sans se faire remarquer, à leur grand soulagement. Ils s'étaient arrêtés à temps.

Ils décidèrent d'attendre, Bulwer lui disant que, peut-être, lassés, ils s'en iraient.

Le temps passa aussi vite que les aiguilles d'une horloge ne pouvaient le permettre : il sembla que ce fut une éternité. Et alors :

— Le chemin est gardé, dit Hutter… Et il est déjà deux heures du matin ! Comment allons-nous passer ?

— Je pense qu'ils ne nous laisseront jamais passer… Ce sont des pions contrôlés, ils peuvent attendre indéfiniment… S'ils nous voient, ils nous tueront, c'est certain…

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils font là ?

— C'est maintenant que tu me poses la question ? Mais c'est évident ! Orlok est chez toi !

— Il faut foncer dans le tas.

— Réfléchis, tu vas te faire assassiner avant même de faire un pas sur le pont… Comment la sauveras-tu si tu meurs avant même de mettre le pied chez toi ?

— Comment faire, alors ?

— Trouver un autre chemin pour rentrer et cela peut prendre des heures…

— Mais il va la tuer !

— Est-ce qu'on a le choix ?

Finalement, décision fut prise de trouver un autre chemin plus sécuritaire, car Bulwer connaissait la ville encore mieux que Hutter. Thomas le savait et laissa faire le bon médecin.

Déterminé à laisser Ellen se sacrifier sans que l'on interrompe le rituel, Bulwer décida de gagner du temps : Orlok croyait maîtriser la situation mais servait en fait ses plans à lui et ceux d'Ellen.

Mal lui en prit !

Ils passèrent derrière la maison abandonnée, sans bruits et la porte de la sombre masure s'ouvrit devant… quinze vampires !

Les monstres se ruèrent sur eux.

Bulwer avait raison : Orlok avait fait des petits d'où le fait que Knock ne servait plus à rien et qu'il devait s'en débarrasser !

Cela expliquait également la rapidité foudroyante des enterrements. Il fallait donc se battre quand même pour se frayer un chemin parmi les monstres et Bulwer se saisit de divers objets : pieux, crucifix, ail, eau bénite et en donna à Hutter en lui conseillant de croire en Dieu pour que cela fonctionne. Le maître était sans doute immunisé mais le Livre des Vampires avait signalé bien que ses ouailles ne l'étaient pas !

Les vampires se ruèrent devant ce copieux dîner qui leur tombait dessus ! Un vrai régal !

Ainsi, les Tziganes n'étaient pas le dernier atout du stratège Orlok.

Il fallut lutter ! On évita les crocs aérées des bêtes fauves qui autrefois étaient des citoyens de Wismar. On les marqua avec un crucifix jusqu'à ce que certains explosent en tentant d'en éviter d'autres qui formaient une masse compacte.

Bulwer jeta de l'eau bénite sur… le capitaine Bergen qui s'était finalement bien relevé de sa tombe.

La capitaine, défiguré, hurla de rage ! Bergen avait soif de sang : ses yeux rouges s'illuminaient dans la nuit noire.

Hutter l'empêcha de tuer Bulwer en lui plantant sans le voulu, par reflexe, son pieu de bois dans le cœur et le vampire explosa !

Pendant que Hutter contenait Bergen, l'ancien Bourgmestre et le Prévost Kurtez eux-mêmes se jetaient sur lui, avec un rictus terrifiant et des hurlements gutturaux !

Les non-morts ne parlaient pas, ils hurlaient, grognaient !

Hutter et Bulwer tremblaient de tous leurs membres : il restait encore 12 vampires !

Leur vie étaient en danger mortel ! Sans doute même ces morts allaient les vaincre et faire d'eux leurs semblables.

Deux vampires parlèrent : le fait qu'ils parlent expliquaient que ces vampires plus évolués que la moyenne pour des sous-fifres éteint ceux qui avaient pris la place des commerçants morts, ceux qui tenaient les magasins et cela expliquait la disparition soudaine de ceux qui profitaient de ces commerces !

- L'un de vous est déjà de nôtres ! Le maître, le château, vous, nous, ne faisons qu'un !

Les tziganes, eux, ne bougeaient toujours pas du pont !

Etaient-ils là pour l'estocade finale si Bulwer et Hutter réussissaient à vaincre les vampires ? Où bien éteint-ils la seulement pour les inciter à passer devant le véritable danger ? Ou les deux ? Bulwer se posa la question en continuant de lutter, d'esquiver, de jeter des fioles d'eau bénite ou de manier le pieu.

Excepté le crucifix et le pieu, les munitions d'eau bénite disparurent bientôt ! le combat devenait de plus en plus physique.

Dans la maison, Nosferatu le vampire, Orlok le maléfique, continuait, ivre de plaisir, de boire le sang chaud de celle qu'il désirait…

Autour de lui, et malgré la nuit noire et l'odeur pestilentielle qui se dégageait maintenant, tout s'était arrêté.

Le temps suivait son cours normal, les dérèglements météorologiques n'avaient plus cours à l'extérieur…

Les objets de la maison, les meubles, la rue étaient normaux… Le jeu de tremblements et de perceptions faussées s'était arrêté.

C’était un peu comme si le vampire, tout à sa satisfaction et son plaisir, en oubliait ses capacités, ses pouvoirs et même le temps…

Il n’était pas encore l’aube…

Ellen priait pour que tout ne se terminât pas déjà, laissant le monstre gagner !

Une peur sacrée d’échouer l’envahit soudainement. Elle devait le retenir et l’empêcher, en le distrayant ainsi, de retrouver l’usage de ses pouvoirs et facultés avant qu’il ne se rendît compte du piège.

Elle le serra plus fortement dans ses bras, l’enlaçant encore plus.

Le vampire ne résistait déjà plus, ivre de bonheur : il avait la satisfaction des grands artistes, des stratèges de génie et de l’amoureux comblé.

L’amour d’Ellen affrontait en fait un mal incarné : qui allait l’emporter ?

La femme pleine de tendresse qui aimait les hommes et essayait de les sauver en montrant de quel amour elle était capable envers ce criminel endurci, ce démon ? Elle ne le détestait plus, car les anges devaient montrer la compassion et la pitié même aux créatures les plus démoniaques.

Il était absorbé littéralement par cette vie même qu’il prenait. Son temps si précieux, son contrôle, sa raison avaient été engloutis, comme vampirisés par la sainte femme.

Il était tellement heureux de ce qu’il faisait, de ce qui lui arrivait, tellement perdu dans ce nouvel univers où il se sentait si bien, goûtant au sang frais et chaud d’une sainte, qu’il ne remarqua pas les faibles lueurs naissantes qui commençaient à poindre.

Le soleil commença à monter dans le ciel de Wismar sans que le vampire, dont l'esprit était entièrement tourné vers Ellen, ne le remarquât.

Le premier rayon de soleil fit apparition sur le lit.

Dehors, quelque part, un coq s'aperçut de la divine et lumineuse présence de l'astre du jour dont l'aube magique commençait à englober la ville entière.

Le volatile grimpa sur une barrière et son cri retentit, majestueux.

Ellen l'entendit avec émerveillement et soulagement tandis que le vampire tressaillit.

Il tourna lentement son visage, surpris, vers la fenêtre et poussa un cri.

Son regard maléfique croisa le soleil…

Il se leva précipitamment et essaya de reprendre le contrôle du temps, mais la vision, infernale pour lui, divine pour Ellen, de l'astre du jour le privait de quasiment tous ses pouvoirs.

Il contrôlait tout sans problème jusque-là… À présent, il ne contrôlait plus rien !

Dehors, la lumière aveuglante du soleil parut devant les huit vampires qui luttaient encore contre Bulwer et Hutter et ces derniers, hurlants, se débattant, explosèrent en myriades de particules devant les deux héros, persuadés que leur dernière heure éteint venue et qui se trouvaient acculés.

Orlok ne contrôlait plus ses pions ! Il semblait que le retour du soleil, la surprise, lui avait fait perdre toute connexion avec ces derniers.

les Tziganes, soudain libérés de l'emprise démoniaque, se demandèrent ce qu'ils faisaient là, en dehors de leur pays, en territoire inconnu.

Ils ne se souvenaient plus de rien des trente dernières années pour les plus vieux d'entre eux… Parfois depuis la naissance, pour d'autres, plus jeunes…

Pourquoi gardaient-ils ce pont, en fait ?

Qu'y faisaient-ils ?

Ils étaient armés jusqu'aux dents ! Pourquoi ? Y avait-il eu une guerre ?

Ils se regardaient, stupéfaits.

Un des vieillards les plus écoutés et le plus sage parmi eux ne donna qu'un seul conseil, simple, que l'on considéra juste :

— Rentrons chez nous…

Ce fut fait : ils rangèrent leurs armes et repartirent, non sans chercher où était le camp dans cette ville inconnue.

Lorsqu'ils le retrouvèrent, ils s'en allèrent définitivement…

Le contrôle d'Orlok le Nosferatu sur ses derniers pions avait cessé.

De même, les corbeaux qui hantaient le toit de la maison Hutter s'envolèrent à tire d'ailes comme si quelque chose leur signalait que leur œuvre était terminée.

Au même moment, Bulwer et Hutter qui s'aperçurent que la voie était enfin libre et le pont dégagé des guetteurs menaçants et armés qui les y attendaient, arrivèrent enfin à la demeure et, le soleil déjà bien luisant, entrèrent dans la demeure éclairée du jeune homme.

Le démon infernal, que le soleil consumait déjà sans qu'il ne pût rien y faire, les entendit…

Il reconnut la voix de Hutter et se dit que le jeune homme allait lui servir ! Il avait mordu ce dernier et c'était tout ce dont il avait besoin : d'une de ses si rares victimes encore en vie, ayant un lien avec lui, pour réussir son entreprise… Hutter avait de la chance de s'en être tiré et

même de s’être enfui de son château ! Autrement, rien de ce qu’il devait faire à présent n’aurait pu être possible.

Il avait encore une chance et malgré la douleur intense, il fallait qu’il trouvât le moyen d’utiliser sa dernière carte !

Il fallait faire vite !

Cinq secondes plus tard, il chancela, son corps disparaissant comme celui de la simple ombre qu’il était… L’ombre d’un stratège sanglant qui semblait tout prévoir sauf deux imprévus : La sainte qu’il aimait était un piège mortel qu’il n’avait pas calculé dans ses variables assez judicieusement. Ses derniers pions, qui devaient empêcher des gêneurs de l’interrompre, servaient justement d’excuse pour permettre à la divine femme de terminer son œuvre.

Ironiquement, il pensa à saluer la stratégie de la jeune femme : il savait reconnaître les prestations d’artistes talentueux et elle avait délivré une sacrée performance.

Il venait détruire, il fut détruit !

Il venait conquérir, il fut conquis :

Il vampirisait tout, il se fit vampiriser par une simple humaine !

Avant de disparaître définitivement dans l’éternité, avant de s’effacer à jamais du monde réel, le fantôme transparent qu’il devint ne put prononcer qu’une seule phrase, montrant une certaine tristesse quant à sa déception :

— Il manque… la signature… de l’artiste !

Il n’y eut plus qu’un tas de particules fines dans la pièce qui s’effaça aussitôt. Il avait disparu comme l’ombre qu’il était : celle dont personne ne se souviendra car c’est bien connu, les véritables grands hommes ne peuvent gouverner que dans l’ombre sans jamais avoir leurs noms dans les livres d’Histoire et pourtant ce sont eux qui ont façonné le monde.

Le maître du mal, Orlok, Nosferatu le Vampire, avait été vaincu et les forces du bien triomphaient encore avec l'aide de la lumière divine.

Transportée de joie, heureuse d'avoir pu sauver ce qu'il restait de vie dans Wismar, Ellen, les mains jointes pour remercier le Seigneur, n'eut qu'une pensée quand elle vit soudain son mari et Bulwer ouvrir la porte ! Elle l'accueillit les bras ouverts en prononçant le nom chéri.

— Hutter…

Et elle expira quasiment aussitôt, retombant inerte, blanche et d'une certaine odeur de sainteté sur le lit.

Hutter hurla, pleura.

Il vit Bulwer prendre son sac : allait-il la ranimer…

— Sors pendant que je m'occupe d'elle… dit le médecin.

Hutter obéit mais il entendit d'étranges bruits et quand il revint dans la chambre de la divine morte, elle avait un pieu dans le cœur et Bulwer était là, les mains ensanglantées, un marteau à la main couvert du liquide rougeâtre.

Il hurla à nouveau si fort que son cri traversa toute la ville devant l'horreur commise par ce fou qu'il croyait être son ami et celui de la défunte.

Alors que le soleil brillait sur Wismar, que les rues retrouvaient leur splendeur d'autrefois, qu'enfin le temps redevenait clément, les habitants découvrirent que leurs malades étaient guéris, que les rats et les Tziganes avaient quitté la ville.

Les survivants n'étaient plus que 300.

Ils étaient dans une ville quasi morte mais délivrée du mal qui les rongeait.

Ils étaient heureux et voulaient fêter l'événement de la fin de l'épidémie sous le ciel bleu lumineux d'une paix retrouvée et d'une prospérité qu'ils avaient l'intention de retrouver.

Ils savaient qu’en attirant du monde, en se remettant au travail, avec un meilleur gouvernement que celui qui avait si catastrophiquement géré l’épidémie, ils réussiraient à retrouver leur grandeur d’autrefois.

Ils étaient prêts à faire la fête afin de célébrer la nouvelle ère qui s’ouvrait quand ils entendirent un cri déchirant :

— Au secours ! Au meurtre ! Au fou !

À la fois consternés par cet appel qui portait ombrage à leur joie retrouvée mais aussi curieux et conscients qu’il ne fallait pas laisser ignorer un cri déchirant appelant à l'aide, ils accoururent dans la maison d’où venaient les hurlements.

C’était dans la maison des Hutter, dont la porte d’entrée était ouverte.

Ils y montèrent, entrèrent et se rendirent dans la chambre où dormait de son éternel sommeil la jeune sacrifiée.

Et là, leur abominable vision : ils virent le meurtre inexplicable : la jeune femme un pieu enfoncé dans la poitrine et un homme, le fou, le meurtrier, couvert de sang et l’objet qui servit au délit dans la main.

Il balbutiait, incohérent, des propos démentiels au jeune Thomas Hutter, qui, alarmé, tremblait :

— Je n’avais pas le choix… Il pouvait la transformer… Il le voulait… Elle s’est sacrifiée pour nous… Je ne peux la laisser devenir comme lui… Étant une victime descendante voulue, elle serait comme lui… Mais contrairement à lui, elle a les points faibles du vampire traditionnel… Comprends-moi, autrement tout aurait été fait en vain…

On constata que l’homme était en pleine paranoïa et folie meurtrière. On pensa rapidement que c’étaient ses lectures et ses croyances qui, tel un Don Quichotte moderne se prenant pour un chevalier, l’avait transformé en un monstrueux et sanguinaire chasseur de vampires là ou tout bon croyant réaliste sait que ces créatures ne sont que pures fantasmagories.

Bulwer avait déjà défrayé les Gazettes de Wismar avec ses agissements et ses croyances abominables et indignes d'un scientifique… Il était sûr qu'il deviendrait dangereux, et ce qui restait de Wismar regrettait que personne dans l'ancienne administration n'ait pris à temps les mesures adéquates contre le damné assassin qu'il pouvait être à tout moment…

On se jeta sur le fou… On le ligota solidement.

Qu'en faire, le tuer comme il avait été fait pour Knock ?

Cela aurait été le châtiment le plus sûr pour les habitants, et Hutter ne pouvait nier qu'il pensait pareil de l'homme qu'il avait cru être savant et ami.

Il fut décidé que la police n'étant plus, les institutions dont l'asile n'existait plus, personne ne pouvait faire autrement que de tuer le criminel…

Mais cela aurait gâché complètement la journée de la Libération : on avait quand même vaincu la secte zoophage et l'épidémie de peste, et on ne voulait pas ternir la journée davantage en répondant à un meurtre par un nouveau meurtre.

On enleva au docteur la corde qui l'entourait, on lui donna le cheval le plus rapide et on lui demanda, s'il tenait à la vie, de quitter immédiatement la ville le plus vite possible et de ne surtout n'y jamais revenir.

L'individu en question enfourcha la bête et après avoir lancé un sombre juron s'en fut à triple galop sous la vindicte populaire d'un peuple qui se jugeait triomphant des dangereuses situations dans laquelle elle s'était trouvée.

En effet, chaque citoyen survivant de Wismar pensait que, grâce à leurs seuls efforts, auxquelles ni Bulwer, ni Hutter, ni cette pauvre Ellen n'avaient contribués dans leurs délires chacun différent, ils avaient vaincu la peste, la secte zoophage et leur dangereux représentant, le

fourbe Knock, responsable de tous leurs mots maladies comme assassinats.

L'heure était à la reconstruction et à la joie.

Tout le mérite, selon eux, en revannait au glorieux médecin et bourgmestre Sievers, qui, malgré son suicide, fut glorifié dans les livres d'histoires comme le Bourgmestre ayant sauvé la ville de la plus grande catastrophe qu'elle ait jamais vécue. Ils étaient heureux et fiers d'avoir voté cet homme si compétent alors que le moment allait devenir si critique pour la cité.

On décida de faire la fête, on joua de la musique, on dansa dans les rues pour fêter l'heureux évènement ce jour de la libération et de la fin de la quarantaine.

Hutter était resté au chevet du corps d'Ellen : il pleurait sa perte. Les cris de joies et la musique à l'extérieure lui perçaient le cœur comme des coups de poignards. Lui ne voyait plus que ceci : en acceptant cette mission, il n'avait eu ni commission ni rien, sauf des ennuis, et il avait attiré le malheur sur le monde qu'il aimait. Il avait perdu son travail, ses amis, et sa femme ! Tout !

Il releva la tête : son visage était émacié et bien qu'il fût Hutter, il avait l'apparence de quelqu'un d'autre déjà ! Le chagrin changeait si vite les visages humains.

Il sourit : non, il n'avait pas tout perdu ! Il avait réussi malgré l'échec qu'il avait ressenti lorsqu'il avait perdu sa femme !

Tout allait pour le mieux ! Ou presque…

Hutter semblait confus… Il ne savait plus qui il était ni ce qu'il devait faire. Ses pensées étaient contradictoires comme si quelqu'un d'autre essayait d'imposer sa volonté sur la sienne. Il ignorait s'il devait rire de la situation ou bien en pleurer.

Le soleil semblait le brûler lentement. Il remarqua sa douleur, vit la paume de sa main rougeoyer, et chercha rapidement un petit coin

d’ombre permanent dans la maison. Son instinct et une petite voix intérieure, celle qui tentait de prendre le dessus sur lui, lui demandait d’aller se réfugier dans la pénombre afin de sauver ce qu’il pouvait de lui-même, d’assurer sa sécurité avant tout. Il rejoignit rapidement la cave.

Hutter resta là jusqu’à la nuit tombée.

Puis, profitant de l’obscurité, il prit dans les affaires de la maison seulement sa veste, son bonnet, une feuille de papier, deux clous et un marteau ainsi qu’un pot de peinture blanche.

Puis il hésita à mettre le pied dehors et vit que, finalement, il n’avait plus rien à craindre.

Les gens qui le croisèrent et le virent habillé comme pour un départ furent surpris : il avait changé en une nuit et ressemblait à présent à un homme vieilli avec des mains étranges, squelettiques, comme décharnées. Ils crurent aussi halluciner en lui voyant… des dents de rats !

Il entra dans la maison abandonnée et siffla : un fiacre noir mené par quatre chevaux apparurent de nulle part. IL inscrivit dessus avec la peinture blanche « Entreprise de pompes funèbres Leymann ». Puis, il y installa le cercueil d’Orlok, prit place sur le siège du conducteur et commença à mener le fiacre tout doucement, histoire de ne pas attirer l’œil sur lui.

Hutter s’arrêta devant l’écriteau indiquant la sortie de la ville. Il fit un geste et une nouvelle nuée de corbeaux vint de tous les horizons et se courbèrent devant lui…

Hutter ne pensait déjà plus comme pensait Hutter. Durant la journée, la voix intérieure avait gagné le conflit entre les deux consciences qui luttait pour la suprématie du cerveau de ce corps.

Il descendit à terre, profitant que personne ne le voyait, que tous étaient partis se coucher, prit une plume, la trempa dans son sang, écrivit sur le papier et cloua la feuille avec le marteau sur l’écriteau. Puis il mit la plume de corbeau sur son bonnet et les plaça aussi dessus.

Il reprit à nouveau place sur le siège du conducteur, rictus aux lèvres. Le fiacre s'en alla à une vitesse inhumaine car « les morts voyagent vite ».

Il était heureux : il était dans ce nouveau corps, il avait réussi à jouer sa dernière carte…

Cela ouvrait des perspectives fascinantes qu'il ne pouvait mettre en pratique ici : il y avait peu de survivants et il serait démasqué tôt ou tard !

Il n'avait pu prendre la femme, mais il avait réussi à transférer son âme dans celui du mari : il aurait un souvenir de celle qui l'avait vaincu une fois… Il l'en aimait davantage ! Quelle femme elle aurait été si elle avait été à ses côtés.

Il sourit : le plan avait fonctionné à merveille.

Il devait l'appliquer à plus grande échelle.

Hutter hésita, mais il n'était pas ou plus Hutter à présent. Il n'en avait pris que le corps et les souvenirs, l'être entier du jeune homme avait disparu.

Et s'il colonisait le monde entier avec des semblables qu'il créerait ou le détruirait selon le chaos qu'il aimait apporter ? Il hésitait entre les deux choix.

Il avait tout le temps d'y réfléchir et, quoi qu'il eût l'éternité devant lui.

Il devait rentrer chez lui. Trois épouses de charme l'y attendaient depuis quelques mois.

Pour le moment, il devait trouver un port pour rentrer chez lui et éviter les douaniers trop curieux… Il avait une idée pour cela.

Le lendemain, sous le soleil lumineux de Wismar, là où un écriteau indiquait le nom de l'endroit, il y avait une plume de corbeau sur un

bonnet et sur le papier cloué sur le bois était inscrit, rouge du sang du monstre, ce texte :

« Les habitants de Wismar doivent savoir qu'ils ont été les acteurs d'une pièce symphonique magistrale et orchestrée avec talent par le plus grand artiste stratégique et compositeur au monde, le comte Orlok… Le titre de la mélodie jouée lors du spectacle flamboyant était : Nosferatu, une symphonie de l'horreur !

Oui, décidément, il fallait toujours la signature de l'artiste !

L'artiste rentra alors dans son château vivant : sans lui, ce dernier était devenu une ruine. Avec son retour, la forteresse infernale sembla reprendre vie.

Hutter avait été prévenu : lui, mordu en ces lieux, était devenu une créature de la nuit ! Lui , le château et Orlok ne faisaient qu'un à présent comme le château le lui avait dit. Et cela, à jamais !

Il faisait nuit quand il arriva et retrouva ses trois épouses sous sa nouvelle apparence : il le leur avait promis. Hutter était à elles et elles à lui ! Il était devenu Hutter et Hutter était Orlok ! Tout était consommé et tout pouvait commencer ou bien, reprendre selon les points de vue !

Il avait animé une symphonie de l'horreur et il y aurait bien d'autres symphonies à jouer du même type pour un stratège de son envergure !

Épilogue

1970.

Un paquebot arriva à New-York en pleine nuit.

Un homme émacié, squelettique, aux dents de rats en descendit, seul.

Il avait conçu un nouveau plan. Une petite ville isolée d'Amérique, d'une tranquillité désespérante, était mûre pour sa nouvelle conquête. Une conquête différente.

Il avait un nouveau serviteur qui allait prendre soin de ses affaires et veiller sur lui maintenant qu’il avait plus de points faibles : un humain, trouvé et arrangé pour l'attendre à quai.

Orlok, parasitant maintenant à jamais le corps de Hutter, sourit. Il repartait à zéro, avec de nouvelles chaînes, mais avec l'expérience d'un général.

Le monde était vaste, et les villes, même les plus petites, offraient toujours de nouvelles symphonies à orchestrer.

BONUS

DOCUMENTS

LE SCENARIO DE HENRIK GALEEN TRADUIT ENTIEREMENT !

NOSFERATU — Acte I
Scénario de Henrik Galeen (1921)
(Traduction littérale et cohérente avec les annotations de F.W. Murnau)

Prologue :
Un livre ancien s'ouvre et révèle une écriture manuscrite :
Intertitre : Compte rendu sur la grande mortalité qui sévit à Wismar en l'an de grâce 1838
La page se tourne :
Intertitre : Il est des mots lugubres comme l'appel d'un oiseau de la mort. Garde-toi de les dire ou ta vie sera peuplée d'ombres et les fantômes qui hanteront tes rêves se nourriront de ton sang.
Une autre page se tourne :
J'ai longtemps réfléchi à la mortalité qui avait frappé ma ville natale.
Voici son histoire : A Wismar vivaient Hutter et sa jeune femme Ellen.
Fondu au noir.

Acte I

Plan d’ouverture – Vue de Wismar. Fondu d’ouverture. Une petite ville ancienne, bâtie dans le style des années 1840. Le soleil brille paisiblement sur les toits pointus et les places bordées d’arbres. Fondu enchaîné : deux plans successifs. Le premier, pris du clocher d’une église, embrasse la ville entière. Le second, depuis le port, montre la ville de Wismar. (Premier plan : vue de Lübeck – fondu vers le port de Wismar.)

Scène 2–3 : Ellen

Fondu d’ouverture — Extérieur, fenêtre d’une maison. Des fleurs ornent les caisses en bois vertes. Sur le rebord, un chaton joue dans le soleil du matin. D’un mouvement gracieux, il essaie d’attraper une balle suspendue à un fil. La balle se déplace vers l’intérieur. Le chat saute après elle.

Scène suivante – Intérieur, chambre d’Ellen. Petite cuisine claire et bien tenue. Le soleil du matin projette l’ombre des croisillons de la fenêtre sur le sol. Ellen, assise près de la fenêtre, tire le fil de la balle que poursuit le chat. Puis elle prend le petit animal dans ses bras, le caresse et s’assied sur le rebord, baignée de lumière. Elle joue encore, son peignoir frémissant dans la brise. Ses grands yeux d’enfant rient doucement.

Scène 4a : Hutter

Petite chambre mansardée, pauvre mais soignée : un lit, une chaise ancienne. Hutter se tient devant le miroir, ajustant sa veste. Il s’interrompt, écoute un instant, jette un œil par la fenêtre latérale. Un sourire éclaire son visage. Il finit de s’habiller et sort. Extérieur – petit jardin de fleurs. Hutter apparaît, un couteau de jardinier à la main. Heureux, il coupe quelques œillets et en fait un bouquet.

Scène 5 : Le petit déjeuner

Ellen, qui jouait encore avec le chat, entend Hutter arriver et bondit. Elle s'affaire aussitôt aux casseroles avec une gravité enfantine.
Plan sur la porte : Hutter entre, riant aux éclats. Il cache le bouquet dans son dos et rit encore. Ellen se retourne, un peu honteuse : le petit déjeuner n'est pas prêt. Il s'approche, regarde dans la casserole vide, la retourne avec un air faussement réprobateur.
Intertitre : Ellen !
Elle boude, puis tente de l'amadouer. Mais il sort sa montre : il est tard, il doit partir. Elle l'appelle à nouveau : il revient. Elle avoue qu'il n'y a plus d'argent pour les courses. Il sort sa bourse, la montre vide, soupire. Ils échangent un regard triste.
Hutter s'en va le cœur lourd. Ellen, seule, prend un petit panier de pommes de terre — tout ce qui reste. Elle commence à les éplucher. Une pomme de terre tombe, le chat la fait rouler et joue avec.
Fondu enchaîné. Hutter revient sur ses pas : ils se précipitent l'un vers l'autre. Ellen se jette dans ses bras. Il lui tend le bouquet, rayonnant. Elle le prend, émue puis soudain triste, caressant les tiges.
Intertitre : — Pourquoi les as-tu tuées… les si belles fleurs ?
Hutter reste interdit, puis s'excuse et l'embrasse. Elle lui pardonne. Ils s'étreignent. Fondu au noir.
Scène 5a : Le professeur Bulwer
Fondu d'ouverture – Rue bordée de jardins (Lauenburg)
Intertitre : Le professeur Bulwer
Le professeur Bulwer marche d'un pas énergique mais tranquille, savourant la matinée et le soleil. Sa canne frappe le sol à chaque pas. Soudain, il se retourne : quelqu'un vient derrière lui en toute hâte — Hutter ! Il le saisit par la manche.
Hutter le salue, souriant. Bulwer rit, plonge son regard dans le sien et dit :

Intertitre : Pourquoi tant de hâte, mon jeune ami ? On atteint toujours son but, tôt ou tard. Personne n'échappe à son destin
Hutter ne comprend pas le sens de ces mots. Il doit se dépêcher pour aller au bureau. Il salue encore et se dégage en riant. Bulwer le regarde s’éloigner, puis reprend tranquillement son pas régulier.
Scène 6 – Le bureau de Knock
Intertitre : Il y avait un certain Knock, marchand de biens. Toutes sortes de bruits couraient sur lui. Mais il payait bien ses gens.
Fondu d’ouverture. Un bureau poussiéreux et exigu. Une faible lumière tombe à travers les minuscules vitres couvertes de stores dans cette pièce étrange, décorée de fragments de vieux meubles démodés.
Knock se tient debout derrière un haut pupitre. On l’appelle agent immobilier.
Gros plan : sa silhouette maigre et voûtée, ses cheveux gris, son visage buriné et ridé. Autour de sa bouche tressaille le tic disgracieux de l’épileptique.
Dans ses yeux brûle une flamme sombre. Il lit une lettre.
Gros plan sur la lettre : sur un papier orné, en marge, de vignettes grotesques, s’étalent des signes complexes et totalement illisibles.
Plan moyen : Knock semble pourtant en comprendre le sens. Un sourire d’intelligence déforme sa bouche hideuse. Puis il se retourne et ouvre la porte.
Scène 7 – L’appel de Hutter
Petite pièce attenante au bureau. Très étroite, sombre, totalement privée de soleil.
Hutter, penché sur des dossiers, travaille à son bureau. Knock, depuis la porte, l’appelle d’une voix perçante. Un autre employé est présent.
Scène 8 – La proposition
Knock et Hutter entrent dans le bureau. Knock montre la lettre d’un geste mystérieux et déclare :

Intertitre : Sa Grâce le comte Orlok, Seigneur de Transylvanie, souhaite acheter une belle maison dans notre petite ville.
Gros plan : le visage démoniaque de Knock, les yeux grands ouverts.
Intertitre : Vous pourriez gagner une jolie somme… Mais cela demandera des efforts… quelques gouttes de sueur… et peut-être un peu de sang.
Gros plan : sur le visage de Hutter, où la joie et une étrange appréhension se disputent la place. La joie finit par l'emporter.
Plan large : Knock sort d'un vieux placard un atlas couvert de poussière et l'ouvre. Son doigt glisse sur une carte.
Gros plan : le trajet de Wismar jusqu'à la Transylvanie.
Plan large : — La Transylvanie ? s'étonne Hutter, les yeux soudain brillants à l'idée du voyage.
Mais Knock ne répond pas ; il lit la dernière page de la lettre, couverte des mêmes signes étranges.
Il semble aussi la comprendre. Se tournant vers Hutter, déjà rêveur, il déclare :
Intertitre : Il désire une belle maison… mais déserte… abandonnée…
Knock se fige un instant, songeur, puis une idée lui vient. Il claudique jusqu'à la fenêtre.
Scène 9 – La maison déserte
Vue à travers la fenêtre : Une maison abandonnée. Façade délabrée, fenêtres noires et creuses. Aucune trace de vie. Des ombres s'y projettent. Plein jour.
Scène 10 – L'offre
Knock revient vers Hutter et dit :
Intertitre : Cette maison… juste en face de la vôtre. Proposez-lui celle-là !
Hutter reste un instant surpris, puis acquiesce. Knock l'exhorte à partir sans tarder, lui remet de l'argent et des papiers, et le pousse vers la porte.

Intertitre : "Mettez-vous en route, mon jeune ami, et faites bon voyage au pays des fantômes."
Fondu au noir.
Scène 11 – Ellen attend
Intérieur, maison de Hutter. Ellen est assise près de la fenêtre. Elle aperçoit Hutter dans la rue et lui fait signe joyeusement. Son visage s'éclaire.
Elle court vers la porte. Hutter entre, ému, heureux, et la serre dans ses bras.
Il lui annonce la grande nouvelle :
Intertitre : Je pars en voyage, bien loin d'ici… vers un pays de montagnes, où vivent encore les bandits… et les fantômes.
Ellen sursaute. Une ombre passe sur son front. Elle voudrait le retenir, mais il ne l'écoute pas. Déjà il fait ses bagages et s'apprête à partir.
Fondu au noir.
Scène 12 – Le départ
Intérieur, la mansarde. Fondu d'ouverture
Hutter prépare sa valise. Ellen apparaît à la porte, en larmes. Elle le supplie : Ne pars pas ! J'ai peur pour toi !
Mais il écarte doucement ses craintes. Lorsqu'il a fini de ranger ses affaires, il se lève. Voyant qu'il est décidé, Ellen recule, résignée, les yeux pleins de peur.
Il la serre une dernière fois dans ses bras, puis quitte la pièce avec elle. Fondu au noir.
Scène 13 – Les adieux
Parc du domaine Harding
Intertitre : Hutter laissa la jeune femme soucieuse sous la protection de son ami, le riche armateur Harding, et de la sœur de celui-ci.
Hutter, prêt pour le voyage, prend congé de son ami Harding et de la sœur de celui-ci, Anny. Ellen, en pleurs, est soutenue par Anny.
Gros plan : Les deux hommes se serrent les mains. Hutter dit à

Harding :
Intertitre : Je te confie Ellen. Prends soin d’elle.
Harding promet de la protéger : elle pourra vivre ici, elle ne sera jamais seule.
Plan large : Hutter salue Anny, puis Ellen. Un dernier baiser d’adieu. Mais Ellen, comme frappée d’un pressentiment, murmure :
Intertitre : Adieu… Il n’y a plus d’échappatoire.
Tous restent interdits. Hutter s’arrache à cette scène, salue une dernière fois et disparaît dans le parc. Ellen demeure, le regard vide, fixant le lointain.
Fondu au noir.
Scène 14 — Le départ
Sur une place ensoleillée, près d’une fontaine, circulent quelques passants à l’air robuste. Attaché à la margelle, un cheval sellé attend seul.
Hutter arrive, monte à cheval, jette un dernier regard en arrière — et s’élance au galop.
Fondu au noir.
Scène 15 — Les Carpates
Intertitre : Les montagnes des Carpates.
Des montagnes sauvages et rocheuses, découpées par la lumière rasante.
Contre-jour. Puis, le soir tombe.
Fondu au noir.
Scène 16 — Devant l’auberge des Carpates
Intertitre : Après avoir parcouru bien des routes poussiéreuses, le jeune Hutter aperçut enfin les cimes des Carpates. Les chevaux de la diligence qu’il avait prise fatiguaient.
Une grande diligence tirée par quatre chevaux arrive dans la cour d’une auberge et s’arrête.
L’aubergiste, un petit vieillard juif, sort précipitamment et salue la voiture.

Hutter saute le premier, regarde autour de lui. Les autres passagers descendent : des Huzules à la longue chevelure noire, vêtus à l'identique, presque fantomatiques. Ils entrent silencieusement dans la maison.
L'aubergiste fait signe à Hutter d'approcher.
Pendant ce temps, on dételle les chevaux. La nuit tombe.
Scène 17 — À l'intérieur de l'auberge
Une vaste salle enfumée, dominée par un grand poêle de faïence. Une lampe suspendue éclaire la pièce d'une lumière crue.
Les voyageurs se tiennent au fond. Hutter, entré le dernier, s'assoit à l'avant, observe, puis se montre soudain jovial.
Il frappe sur la table :
Intertitre : Vite, mon repas ! Il faut que je parte pour le château du comte Orlok !
La vieille servante recule, horrifiée. Les passagers, soudain figés, le fixent avec effroi.
Plan sur le comptoir : l'aubergiste bossu dresse l'oreille.
Plan large : Hutter, un peu gêné, hausse les épaules, prend son verre et le vide d'un trait.
Scène 18 — Dehors, derrière l'auberge
Une pente herbeuse s'incline vers la vallée. La brume monte dans la nuit.
Les chevaux, au pâturage, relèvent brusquement la tête, pris de panique, puis s'enfuient en galopant dans le brouillard.
Scène 19 — L'avertissement
À l'intérieur. Les passagers, vus de dos, sont rassemblés près d'une fenêtre, scrutant dehors avec inquiétude. La vieille servante hésite à s'approcher, puis se signe.
Hutter reste seul, perplexe. Il s'avance, veut demander la raison de ce trouble. La servante s'approche, tremblante, et lui chuchote à l'oreille :
Intertitre : Vous ne devez pas partir ce soir… Les loups rôdent dans les bois. Il y a aussi le loup-garou.

Hutter comprend et accepte de rester.
Fondu au noir. (bruits d'hyène, chevaux affolés)
Scène 20 — La chambre de Hutter
Une petite chambre blanchie à la chaux, aux angles aigus. La servante entre, tenant une chandelle. Elle la pose sans un mot et sort, le regard plein d'inquiétude.
Hutter, seul, s'approche de la fenêtre, l'ouvre et regarde la nuit sans étoiles.
Scène 22 — Les hurlements
Dans la grande salle, les passagers sans Hutter écoutent, pétrifiés. Au-dehors, on entend les hurlements terrifiants des loups. Ils se signent tous avec effroi.
Scène 23 — Le livre des Vampires
Dans la petite chambre, Hutter, transi, ferme la fenêtre. Il n'a plus sommeil.
Il marche de long en large, puis s'arrête devant une étagère.
Il tire un livre au hasard, revient à la lumière de la chandelle, s'assoit sur le lit et lit la couverture :
Gros plan : VAMPIRE
Il tourne la page.
Intertitre : Les Vampire, Esprits malfaisants à l'âme damnée. LE NOSFERATU. Des péchés sanglants des hommes naîtra une créature venue réclamer vengeance, une malédiction que les pères lèguent à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. Quiconque désire le sang sans raison tombe sous son pouvoir — le pouvoir du vampire, le Nosferatu.
Gros plan sur le texte suivant : Il ne tire sa force que de la terre natale où il a grandi.
Il tourne la page : Nosferatu se nourrit de sang humain. Il vit terré dans des caveaux et des cercueils, dans la terre maudite des cimetières de pestiférés.
Hutter secoue la tête, perplexe. Il bâille, éteint la chandelle et s'endort. Fondu au noir.

Scène 24 — Le matin

La lumière du soleil inonde la petite chambre. Hutter s'éveille, encore engourdi. Il aperçoit le livre, le lit à nouveau :

Gros plan : VAMPIRE

Il crache à terre, méprisant ces sornettes, et jette le livre dans un coin. Puis il ouvre la fenêtre, respire profondément.

Scène 25 — Dehors, le matin

Dans la clairière ensoleillée, les palefreniers rassemblent les chevaux au bruit des fouets et des cris.

Scène 26 — La toilette

Hutter se détend, sourit, se lave à grandes eaux. Il retrouve sa bonne humeur.

Scène 27 — La cour

La vieille servante jette du grain aux poules et aux moineaux. Le soleil éclaire la scène paisible.

Scène 28 — Le départ

C'est l'agitation du matin : on attelle les chevaux, les passagers montent dans la diligence. Ils sont moins uniformes que la veille : on distingue enfin leurs visages. Les paysans et les enfants curieux se pressent autour.

L'aubergiste retient le cocher : il manque un passager. Hutter apparaît à la fenêtre, à demi vêtu, et fait signe qu'il descend.

Il surgit par la porte, valise en main, et grimpe sur le siège avant. La voiture s'ébranle.

Les enfants agitent les bras, la vieille servante se signe :

Intertitre : Que Dieu protège les voyageurs et les garde des esprits malins.

Plan rapproché : Hutter rit bruyamment. Fondu au noir.

Scène 30 — La montée

Dans les montagnes : la diligence grimpe lentement le long d'un sentier escarpé. Le paysage est sauvage, baigné de soleil couchant.

Scène 31 — Sur la route

Hutter, impatient, pousse le cocher de son parapluie :

Intertitre : Plus vite ! Le soleil baisse !
Le soleil descend. Deux vieilles femmes, au visage identique, regardent le précipice. Leur immobilité a quelque chose de spectral.
Scène 33 — Le carrefour
Intertitre : Au carrefour.
Une madone sculptée projette son ombre sur la route. À genoux, une vieille femme prie. Le fiacre approche péniblement. Elle se dresse, affolée, pour les avertir.
La voiture s’arrête, un cocher descend :
Intertitre : Payez ce que vous voulez ! Nous n'irons pas plus loin
Hutter descend.
Les passagers gesticulent pour l’empêcher de prendre le chemin de gauche.
Il leur fait un signe d’adieu et part d’un pas résolu.
Intertitre : N'y allez pas ! Cet endroit est sinistre !
Plan : il passe devant la madone.
Scène 34 — Le château d’Orlok
Vue à travers les rochers : au loin, le château fantastique du comte Orlok, baigné de lumière du soir. Une route abrupte monte vers le ciel. Quelque chose surgit et descend à une vitesse surnaturelle — une voiture ? un fantôme ? Elle disparaît aussitôt derrière une butte.
Scène 35 — Retour au carrefour
Le cocher, terrifié, fouette les chevaux. La vieille femme a disparu, comme engloutie. Hutter regarde la diligence s’éloigner. Il est seul désormais. Il se ressaisit et s’engage sur la route de gauche. Il traverse un petit pont qui enjambe un canal.
Intertitre : Dès qu'Hutter eut franchi le pont, ses craintes, qu'il m'avait confiées, ne tardèrent pas à se matérialiser.
Fondu au noir.
Scène 36 — La forêt des Carpates
Fondu d’ouverture.

La forêt primitive projette de longues ombres. Hutter avance, puis s'arrête : quelque chose approche. Une voiture noire surgit, sans bruit, comme tirée par des forces invisibles.
Pas de roues visibles. Deux chevaux noirs — ou des griffons ? — couverts d'un drap funèbre. De leurs bouches s'échappent des nuées blanches.
Le cocher est drapé de noir, le visage livide, les yeux fixes. Il lève son fouet et fait un geste d'invitation… ou d'ordre.
Hutter hésite, glacé. Mais ces yeux le dominent : pas à pas, comme tiré par des fils invisibles, il s'avance et monte dans la voiture.
D'un coup, elle fait demi-tour et disparaît à toute allure.
Scène 37 — La forêt enchantée
Une forêt féérique, silencieuse. Un grand corbeau, noir, immobile, écoute.
Il se penche, observe la route. La voiture surgit et passe en trombe. Un jeune homme — Hutter — y est cramponné, livide. Le corbeau le suit du regard, d'un air moqueur.
Scène 38 — Le ravin
Un chemin désert, un saule tordu, un pont de pierre sur un gouffre. La voiture passe encore, comme une ombre. Le vieil arbre semble la regarder passer — son écorce se tord presque en un sourire.
Scène 39 — Le château du comte Orlok
Sous une arche obscure, la silhouette de la voiture glisse dans la cour du château, inondée de clair de lune. Elle s'arrête devant le porche.
Hutter, presque évanoui, descend. La voiture tourne sur elle-même comme emportée par un tourbillon et disparaît.
Hutter se retrouve seul devant le grand portail clos.
Soudain, très lentement, les deux battants s'ouvrent. Là, tout au fond du corridor, un homme se tient immobile, une chandelle à la main. Son visage est d'une blancheur de craie. Il attend.
Hutter hésite, voudrait reculer. Trop tard. Il monte les marches,

franchit le seuil, avance vers l’inconnu.
Derrière lui, le portail se referme.
Fin de l’Acte I.

Acte II
Scène 40 — Le hall
Au centre du grand hall se tenait Orlok, tenant une chandelle dans sa main osseuse. Les murs étaient plongés dans l’obscurité, et de cette obscurité émergeait le dos de Hutter. Face à lui, une silhouette immobile — une créature pâle et spectrale, aux yeux creux et à la bouche mince. Était-ce le maître du château lui-même ?
Gros plan : le visage se contracta en une grimace polie, découvrant de fines dents pointues, semblables à celles d’un rat.
Ils se tenaient désormais face à face. Ce ne pouvait être qu’Orlok, car il n’y avait rien de servile dans le geste avec lequel il saisit le bagage de son invité.
Intertitre : Vous m’avez fait attendre. Il est presque minuit. Les serviteurs dorment…
Les doigts crispés de Hutter se détendirent. Orlok, tenant le sac, se retourna. Il leva la chandelle et marcha devant, invitant silencieusement Hutter à le suivre.
Scène 41 — Galerie des ancêtres
Un long couloir bordé de portraits anciens. Sur l’un d’eux, un ancêtre du comte, figé depuis des siècles, repose les yeux clos. Mais alors que deux silhouettes passent — Orlok et Hutter — les paupières du portrait semblent remuer. Les yeux du mort s’ouvrent et suivent lentement les visiteurs qui longent le mur couvert d’effigies.
Scène 42 — La salle à manger
Une salle immense, d’une architecture Renaissance. Au centre,

une table massive ; au fond, une cheminée encadrée de deux armures noires et muettes.
Peut-être appartenaient-elles jadis aux chevaliers du lieu ? Une fissure court le long du mur — ou peut-être une lance oubliée ? Tout respire la décrépitude et le silence des siècles.
Hutter remarque que le comte l'observe, attendant. Vite, il lui remet les plans de la maison abandonnée et la lettre de Knock. Orlok les prend avec un sourire et l'invite à s'asseoir : le repas est prêt.
Le comte déplie les papiers et les examine.
Gros plan : Au verso de la lettre, un fouillis de chiffres, de lettres lisibles et d'autres indéchiffrables. Le chiffre sacré sept y revient plusieurs fois, mêlé à des signes cabalistiques. Les doigts décharnés d'Orlok serrent le papier comme des griffes.
Hutter, fasciné malgré lui, fixe la scène, les yeux écarquillés. Au-dessus du bord de la lettre, les yeux du comte apparaissent : il regarde Hutter comme un serpent hypnotisant sa proie.
Hutter, mal à l'aise, tente de manger. Il porte un morceau à sa bouche, mais s'arrête, incapable d'avaler.
Plan large : Le halo de lumière éclaire les deux silhouettes attablées.
Gros plan : Une horloge ancienne. Le marteau frappe douze coups. Minuit.
Hutter, figé, lâche son couteau et sa fourchette. La lame effleure sa main et la blesse ; une goutte de sang perle.
Aussitôt, le comte bondit avec une vivacité surnaturelle. Il empêche Hutter d'essuyer la plaie.
Intertitre : Vous vous êtes fait mal… Le couteau pourrait être empoisonné…
Il faut nettoyer le sang. Votre précieux sang…
Les lèvres du comte se posent sur la blessure, hâtives, avides. Hutter, terrifié, retire brusquement sa main et recule jusqu'à la cheminée.

Orlok se redresse, retrouvant une contenance polie.
Intertitre : Restons encore un peu éveillés… Voulez-vous me tenir un peu compagnie, très cher ? Il reste du temps jusqu'au lever du soleil… Le jour est loin…et le soleil me trouve toujours dehors. Et le jour, mon bon, je dors du plus profond sommeil
Sa voix est courtoise, presque triste. Hutter, troublé, ne parvient pas à refuser. Il s'effondre dans un grand fauteuil. Le comte s'assoit en face de lui.
Scène 43 — Le lendemain matin
Intertitre : L'aube dissipa les ombres de la nuit.
Hutter s'éveille dans le même fauteuil, près de la cheminée. Il a du mal à se souvenir des événements de la nuit. Le siège d'en face semble vide, mais baigné d'une étrange lumière.
Son regard glisse vers la fenêtre. La lumière du matin y pénètre à travers les vitres étroites. Tout paraît banal : un vieux mur, un peu de poussière.
Hutter baille. Il aperçoit la coupure à sa main, puis touche son cou. Deux petites douleurs. Il tire un miroir de son sac et regarde.
Gros plan : Deux marques rouges, rapprochées.
Il hausse les épaules : sans doute des moustiques. Il referme le miroir, mais son regard est attiré par la table. Les mets du repas sont intacts, disposés comme une nature morte. Soudain affamé, il se jette sur la nourriture.
Scène 44 — La terrasse en ruine
Toujours en mangeant, Hutter sort sur la terrasse décrépite, baignée de soleil. Rasséréné, il prend papier et crayon et commence une lettre.
Gros plan : « Ma bien-aimée, ma seule… »
Une mouche tourne autour de son visage. Il l'attrape, agacé, puis reprend :
Texte de la lettre : « Ne sois pas triste de me savoir au loin. Les moustiques ici sont infernaux. Deux m'ont piqué au cou, presque au même endroit. On dort mal dans ce château désolé, mais ne te

tracasse pas. »

Il continue à écrire, insouciant.

Scène 45 — Le messager

Un cavalier approche à travers la forêt. Il s'arrête souvent, jetant des regards craintifs vers le château. Hutter l'attend près du porche, lui tend la lettre. Le cavalier la prend sans descendre, fait demi-tour aussitôt, et s'éloigne à toute allure.

Scène 46 — Le portrait

Intertitre : La nuit, une lumière spectrale semblait animer le château.

Dans la salle à manger, Orlok, assis près de la cheminée, étudie des plans.

Hutter se tient derrière lui. Le comte semble plus attentif au jeune homme qu'aux papiers. Soudain, un petit portrait tombe du sac de Hutter.

Il veut le ramasser, mais Orlok le saisit avant lui.

Gros plan : un portrait miniature d'Ellen. Orlok le contemple longuement, ses yeux s'élargissent, sa bouche se resserre.

Intertitre : Quel beau cou a votre femme…

Hutter pâlit. Une peur nouvelle s'éveille : non plus pour lui, mais pour Ellen.

Il tend la main pour reprendre la miniature. Ses doigts effleurent le corps glacé du comte. Celui-ci se redresse, raide et majestueux.

Intertitre : J'achète la maison, la belle demeure abandonnée, juste en face de la vôtre. Nous serons voisins…

Il signe le contrat d'un geste rapide et le lui rend. Hutter s'incline, mal à l'aise, et quitte la salle. Le comte le suit du regard, un sourire démoniaque aux lèvres. Ses mains ont pris la forme de griffes.

Scène 47 — La chambre de Hutter

Une chandelle brûle. Hutter, debout au milieu de la petite chambre, paraît étourdi. Il décide de partir le lendemain. Il embrasse le portrait d'Ellen et commence à se dévêtir. Alors il

découvre dans sa poche un livre : celui de l'auberge ! La vieille servante y a glissé ce volume mystérieux.
Il l'ouvre machinalement.
Gros plan — le livre : Chapitre II. Nosferatu boit le sang de ses victimes pour prolonger sa pitoyable vie. Prenez garde que son ombre démoniaque ne tourmente vos rêves. La nuit est l'élément du vampire. Il voit dans les ténèbres, et c'est un don précieux dans un monde où la moitié du temps appartient à la nuit. Mais nous, les humains, restons aveugles et sans défense.
Hutter referme brusquement le livre. Une pensée horrible lui traverse l'esprit. Son front brûle de fièvre. Est-ce le livre, ces murs, ou le souvenir du comte qui le fait frémir ? Ces griffes, ces dents de rat… Était-ce un rêve ? Pris de panique, il bondit vers la porte, puis s'y approche lentement, à pas feutrés.
Scène 48 (4 mètres)
Salle à manger. Vue depuis la porte, le long de la salle. Près de la cheminée, Orlok — non, ce n'est pas Orlok, mais un vampire gigantesque, immobile, un observateur sombre dans la nuit.
Plan moyen rapproché : Il regarde Hutter avec un regard fixe.
Scène 49 (6 mètres)
La petite chambre. Plan de la porte : Hutter se soutient contre l'encadrement. Une terrible réalisation lui traverse l'esprit. Ferme la porte, ferme-la vite ! Mais il n'y a pas de verrou. Pas de serrure. Il regarde autour de lui, place une lourde chaise en chêne contre la porte. Peut-il s'échapper ?
Plan moyen rapproché : Il se précipite vers la fenêtre et l'ouvre brusquement.
Scène 50 (3 mètres)
Forêt de Tegeler. Nuit. Sous-bois. Une meute de loups, levant la tête, hurle à la lune.
Scène 51 (8 mètres)
La petite chambre.
Plan large : Hutter tombe à genoux près du lit. Il se cramponne

aux couvertures et fixe la porte derrière laquelle la terreur l'attend. Que se passe-t-il ?
Plan moyen rapproché : Par un mouvement invisible, la porte s'ouvre brusquement à moitié.
Plan large : Hutter, terrifié, se couvre les yeux avec ses bras, tirant sur les couvertures pour se protéger. Il ne doit pas regarder. Il ne doit pas voir ! Fondu au noir.
Scène 52 (6 mètres)
La même nuit. Chambre d'Ellen chez les Harding. Elle se réveille soudainement. Elle a rêvé, comme si elle avait vu une vision… Une prémonition de danger. Elle se lève, se dirige vers la fenêtre et sort sur le balcon.
Scène 53 (6 mètres)
Le bureau de Harding. Nuit. Harding est assis à son bureau. Il entend un bruit et se précipite à l'extérieur.
Scène 54
Chambre d'Ellen. Plan moyen rapproché de la porte : Ellen, perchée sur le bord du balcon. Harding, se précipitant vers le balcon, entre dans la chambre et découvre que le lit est vide. Il crie :
Intertitre : Ellen !
Il aperçoit la somnambule au moment où, réveillée par ses cris, elle perd l'équilibre et tombe. Il court vers elle et la prend dans ses bras. Il la porte jusqu'au lit. Un serviteur, alerté par le bruit, apparaît dans l'embrasure de la porte.
Serviteur : Un médecin !
Harding (cri) : Un médecin !
Le serviteur disparaît.
Scène 55 (6 mètres)
Fondu enchaîné. La petite chambre du château.
Plan large : Hutter est allongé dans le lit, tendu, replié sur lui-même. Lentement, Nosferatu s'avance vers lui. Irrésistible, il se penche sur le pauvre homme, terrifié et sans défense, et plante ses

crocs dans sa gorge.
Fondu au noir.
Scène 56 (7 mètres)
Fondu enchaîné. Chambre d'Ellen. Plan large : Ellen crie :
Intertitre : Hutter !!!
Plan large : Ellen, dans son lit, en délire. Anny, agenouillée à ses côtés, un médecin, le professeur Sievers, prend son pouls. Harding. Ellen tremble comme un oiseau blessé. Elle se recroqueville, se jette dans un coin du lit.
Scène 57 (8 mètres)
La petite chambre du château. Plan moyen rapproché : Nosferatu tourne la tête. Il écoute attentivement, comme s'il pouvait sentir — entendre — les cris terrifiés au loin.
Plan large : Nosferatu s'éloigne du lit de Hutter. Il se dissout dans l'air ! Il quitte la pièce.
Scène 58 (8 mètres)
Chambre d'Ellen. Ellen se calme lentement. Sa terreur se transforme en apathie. Elle respire faiblement.
Plan moyen rapproché : Elle se laisse retomber dans ses oreillers, épuisée.
Le professeur Sievers, notant la régularité du pouls, dit à Harding :
Intertitre : Congestion sanguine normale... Causée par une position inconfortable pendant le sommeil...
Il prend un air académique. Sa barbe tremble d'enthousiasme.
Intertitre : Le médecin attribuait les angoisses d'Ellen à une maladie inconnue. Mais je sais que votre âme a répondu à l'appel de l'oiseau de la mort. Nosferatu dépliait ses ailes.
Fondu au noir.
Scène 59 (3 mètres)
Poczamok. Derrière un pignon pointu du château, le soleil se lève lentement. Fondu au noir.
Scène 60 (7 mètres)

Fondu enchaîné. La petite chambre du château. La lumière de l’aube pénètre par la fenêtre, semblant se déplacer le long du mur jusqu’au visage de Hutter, à moitié évanoui, à moitié endormi. Soudain, il se réveille. Il se lève précipitamment, se saisit de sa gorge. Il bondit hors du lit, les poings serrés, se précipite vers la porte. Prudemment, il l’ouvre et regarde à l’extérieur.

Scène 61 (6 mètres)

Salle à manger. En journée. La salle est vide. Hutter, pâle et aux yeux cernés, titube. Il regarde autour de lui, rien. Secouant la tête, les poings serrés, avec une détermination sauvage, il se traîne en avant.

Intertitre : Hutter cherchait à comprendre l'épouvante de ses nuits.

Scène 62 (6 mètres)

Galerie des portraits et escalier. Hutter se traîne difficilement. Il descend quelques marches, puis trouve une porte. Il l’ouvre.

Scène 62a

Galerie en arc courbe. Hutter ouvre une porte après l’autre.

Scène 63 (15 mètres)

Voûte. Vide et sombre. Au centre de l’obscurité, un cercueil noir. Hutter ouvre la porte, entre, puis recule soudainement. Il fixe sans comprendre. La peur le saisit. Mais il doit s’assurer. Tremblant, il soulève le couvercle du cercueil.

Il recule d’horreur, abandonne le couvercle et se réfugie dans le coin le plus sombre. À l’intérieur du cercueil, il a vu, noir et long, le corps sans vie de Nosferatu. Paniqué, Hutter faillit s’évanouir. Puis il s’élance hors de la pièce.

Fondu au noir.

Scène 64 (3 mètres)

Poczamok, Vratna Pass, Tatra. Fondu enchaîné. Coucher du soleil. Entre une ligne de troncs d’arbres bizarres, le soir approche, comme un fantôme…

Scène 65 (6 mètres)

Fondu enchaîné. Niche à l'intérieur du château. La petite chambre du château. Hutter est accroupi au sol. Son corps est tordu par la peur. Ses cheveux se dressent sur sa tête, ses yeux sont écarquillés. Soudain, il se redresse et écoute. Entend-il un bruit dans ce lieu désert ? Cela pourrait-il signifier sa salvation ? Avec difficulté, il traîne son corps affaibli vers la fenêtre.

Scène 66 (3 mètres)

Cadre de la fenêtre (plan extérieur). Poczamok, les murs du château vus de l'extérieur. Hutter regarde par la fenêtre. Il refuse de croire ce qu'il voit. La barre d'une fenêtre.

Scène 67 (12 mètres)

Poczamok. Un chariot à faible essieu, avec deux chevaux fantastiques.

Et maintenant : est-ce une ombre ? Un fantôme ? Nosferatu. Il va et vient, va et vient. Du chariot au château, et vice versa. Il transporte des caisses. Des boîtes noires, semblables à des cercueils. Il les empile, boîte après boîte, formant une gigantesque pyramide. Tout cela se passe à une vitesse surnaturelle.

Scène 68 (3 mètres)

Poczamok, une partie du mur du château. Hutter, figé, les yeux vitreux, regarde le fantôme en mouvement.

Scène 69 (6 mètres)

Cour du château. Le chariot est maintenant chargé. Soudain, le fantôme saute sur la boîte du sommet et disparaît à l'intérieur. Instantanément, les chevaux se mettent à courir à une vitesse fulgurante. Les grandes portes se ferment derrière eux avec un grand bruit.

Scène 70 (8 mètres)

La petite chambre du château. Hutter recule précipitamment de la fenêtre.

Intertitre : Ellen !

Nosferatu est en route. Ellen est en danger. Il doit se dépêcher. Sauver Ellen. Ellen ! Ellen ! Soudain, il commence à arracher les

tapisseries et à déchirer les couvertures du lit. Il les déchire pour en faire de longues bandes et les nouer ensemble pour en faire une corde. Fondu au noir.

Scène 71 (10 mètres)

Poczamok, le gouffre. Hutter pend du haut de la fenêtre du château, accroché à une corde. Mais la corde est trop courte. Sous lui, l'abîme s'ouvre encore. Et pourtant, il prend le risque du saut, qu'il soit vivant ou mort.

Plan moyen rapproché : Il se jette dans le vide. Hutter est allongé au fond de l'abîme, entre les arbres et les rochers, se tordant de douleur, fiévreux. Il essaie de se relever, mais la douleur le saisit à nouveau. Puis il perd connaissance.

Scène 72 (10 mètres)

Fondu enchaîné. Au bord de la rivière Pruth, Waag. La rivière coule majestueusement à travers la vaste plaine. Le paysage est baigné de soleil.

Tout semble paisible. Puis une grande barque apparaît autour d'un virage et glisse lentement dans le champ de vision. Les rameurs, avec des perches longues, la poussent avec un grand effort. À l'arrière, une pile de boîtes noires, semblables à des cercueils. Empilées en pyramide. Une vision étrange.

Inlassablement, les rameurs continuent de ramer. La barque s'approche, inexorable, comme une condamnation.

Intertitre : Les bateliers ne savaient pas quel terrible fardeau ils descendaient dans la vallée.

Fondu au noir.

Fin de l'Acte II.

Acte III,

Scène 73

Titre : Un hôpital à Budapest

Salle d'hôpital — une longue rangée de lits blancs. Au premier

plan, Hutter, couvert de bandages… les yeux clos.
Le docteur s'approche de lui. Il l'examine, interroge l'infirmière. Elle lui raconte le cas :
Intertitre : Il a été amené hier par des Huzules, qui ont dit qu'il était tombé d'une montagne. Il a encore de la fièvre…
Alors que le docteur poursuit son examen, Hutter se réveille, ouvre les yeux.
On voit encore dans son regard fiévreux la peur qui ne l'a pas quitté. L'infirmière accourt pour le retenir. Mais Hutter recule jusqu'au bout du lit, rampant, les mains tendues pour se défendre. Soudain, son regard se vide. Il retombe, inanimé. Ses lèvres murmurent quelque chose…
Le docteur se penche pour entendre ce qu'il dit.
Hutter (murmurant pour lui-même)
Intertitre : « Des Cercueils … — — — »
Plan rapproché moyen : le docteur et l'infirmière échangent un regard, sans comprendre. Fondu au noir.
Scène 74 — 18 mètres
Titre : Le port de Varna
Quai. Prêt à l'embarquement, parmi d'autres cargaisons, s'empilent des cercueils noirs. Des agents des douanes examinent l'étiquetage et les documents. Ils s'approchent des caisses. L'un d'eux fouille dans les papiers et remet les connaissements à son supérieur.
Gros plan : Ordre d'expédition. Cargaison mixte, de Varna à Wismar
Contenu : terre de jardinage à usage expérimental.
L'inspecteur sourit d'un air incrédule. Il ordonne une fouille. Des docker pieds nus traînent une des caisses, très lourde, en jurant. L'inspecteur donne l'ordre — on ouvre le couvercle avec peine. Il y a de la terre à l'intérieur ! L'inspecteur ordonne : videz ! Les ouvriers s'exécutent. Du sable et de la terre tombent. Satisfait, l'inspecteur passe à la pile suivante.

Mais, dans la terre, quelque chose bouge violemment… quelque chose de vivant… saute dehors… des animaux affreux… des rats ! L’un des ouvriers, s’accroupissant pour ramasser la terre répandue, donne un coup violent. Un des animaux, sonné par le coup, mord-il son pied ?
Plan large : La grosse grue à palan soulève une des caisses et la lâche dans la coque du voilier amarré au quai. Sur le tableau arrière, sous la figure de proue baroque, on distingue un nom : EMPUSA.
Gros plan : le capitaine parle à son second :
Intertitre : Le navire doit prendre la mer cette nuit même
Le second salue et s’en va.
Gros plan sur les cercueils chargés à bord, il y a un papier collé dessus.
Intertitre : Chargement de l'Empusa Destination : Wismar. La cargaison est accueillie à bord. On avait chargé sur l'Empusa des cercueils remplis de terre. Nosferatu était en route. Le danger s'approchait de Wismar. Le professeur Bulwer, qui étudiait les secrets de la nature, m'en avait parlé.
Scène 75 — 12 mètres
Titre : Le professeur Bulwer, paracelsien, expose à ses élèves la nature des plantes carnivores dans son Institut. Les secrets de la nature se révélaient à des yeux horrifiés.
Plan rapproché moyen : Le professeur Bulwer, entouré de quelques étudiants — gens tranquilles et simples. Ils écoutent son exposé. Il désigne avec insistance une plante à la forme étrange.
Gros plan : Une fleur dont les pétales s’allongent comme des tentacules. Immobile. Un insecte, attiré par le parfum, s’approche et se pose sur le calice coloré. En un éclair, les tentacules se referment et l’emprisonnent. L’insecte lutte en vain ; la fleur l’attire dans son cœur.
Plan moyen-rapproché : Bulwer, pointant la fleur, parle lentement :

Intertitre : Vous voyez ? Exactement comme un vampire !
Scène 76 : Asile Psychiatrique — 6 mètres
Intertitre : Il semble que l'approche du malfaisant Nosferatu avait une emprise sur Knock, le marchand de biens.
Le Dr Sievers s'éloigne de son bureau parce qu'un gardien y est entré et semble alarmé
INTERTITRE : Le patient qu'on nous as amené hier fait une crise.
Le Dr Sievers suit le gardien qui lui montre le chemin
Scène 77 — 12 mètres
Titre : Cellule d'aliéné
Sievers et l'aide s'arrêtent au seuil ; leurs yeux s'efforcent d'embrasser la demi-obscurité. Là, dans l'ombre d'un coin, quelque chose bouge lentement. Un homme se redresse. Comme une panthère prête à bondir, sa férocité contenue, il se dresse. Son visage entre dans la lumière. Son regard brûlant et délirant fixe Sievers. On le reconnaît enfin… c'est Knock !
Soudain, d'un bond, il est à la fenêtre. Sievers est surpris ; il murmure un ordre à l'assistant qui se prépare à apporter la camisole de force. Mais l'attaque attendue ne vient pas. Knock reste à la fenêtre, remuant les bras comme pour attraper des mouches qu'il porte à sa bouche — nourriture répugnante. Le visage du fou se tord en un rire qui évoque un éclair lointain. Ses lèvres murmurent :
Titre (Knock, murmure) : « Le sang, c'est la vie ! Le sang, c'est la vie ! »
Puis, brusquement, le maniaque se jette sur Sievers avec toute sa force. Sievers peine à se défendre. L'assistant arrive vite et enfile la camisole sur l'homme enragé. Fondu au noir.
Scène 78 — 8 mètres
Intertitre : L'institut
Bulwer, toujours calme et pédagogue, se tient avec ses étudiants devant un aquarium.
Gros plan : Sur une pierre dans l'eau, un petit polype. Il déploie

ses tentacules, saisit un poisson et l’attire vers sa bouche. Il est presque transparent, sans couleur, d’une consistance gélatineuse.
Intertitre : « Et celui-ci… un polype à tentacules… transparent… presque incorporel… presque un fantôme… »
Scène 79 — 8 mètres
Intertitre : Cellule de l’aliéné
Gros plan : Knock, couché sur le sol, entravé dans sa camisole, geint misérablement. Son visage se tourne vers le plafond. Ses yeux tristes aperçoivent quelque chose là-haut. Ses lèvres murmurent :
Intertitre : « Des araignées… ! »
Gros plan : Une toile, et l’araignée vivante qui y suce le sang d’un insecte prisonnier.
Plan moyen : Knock, en extase, contemple la scène. Sievers reste immobile, ne comprend pas, puis, brusquement, donne un ordre et quitte la cellule.
Fondu.
Scène 80 — 4 mètres
Intertitre : Le cimetière de Wismar. Ellen se promenait souvent dans la solitude des dunes. Sa tristesse s'envolait vers son bien-aimé, tandis que ses yeux scrutaient les vagues et l'horizon.
Vue depuis la jetée, vers la côte. Au premier plan, la mer houleuse. Plus loin, sur la falaise abrupte, le cimetière de Wismar.
Plan rapproché : L’après-midi. Devant les tombes, une rangée de bancs. Des promeneurs vont et viennent, regardant la mer, d’autres sont assis et contemplent le large.
Plan moyen rapproché : Un banc un peu à l’écart. Ellen y est assise, rêveuse, le regard perdu vers un lointain pays par-delà la mer. Son visage exprime une inquiétude douce — le pressentiment du danger qui pèse sur son mari. Peu à peu, ses paupières se ferment ; des larmes perlent.
Scène 81 — 4 mètres
Titre : Le parc de Harding — Jeu de croquet

Dans le parc de Wismar. Harding, jeune et sportif, frappe le volant. Anny, en robe claire, rit, le rattrape, le relance. La balle vole d'un joueur à l'autre. Un instant de gaieté lumineuse — la santé et la jeunesse en mouvement.

Scène 82 — 6 mètres

Aux grilles du parc. Le facteur, un vieil homme, fouille dans sa sacoche en cuir. Il en tire une lettre qu'il tend avec solennité au vieux serviteur de Harding, tout aussi ridé que lui. Avant de repartir, le facteur désigne le timbre, levant les sourcils :

— Celle-ci vient de loin… très loin…

Les deux anciens se penchent sur la lettre, intrigués. Puis le serviteur la prend et s'en va.

Scène 83 — 6 mètres

Dans le parc. Le vieux domestique approche. Harding et Anny interrompent leur jeu. Anny saisit la lettre, lit l'adresse et s'exclame joyeusement :

— C'est pour Ellen !

Elle court vers son frère.

— Allons vite la lui porter ! dit-elle.

Harding acquiesce. Ils remettent leurs raquettes au serviteur et sortent ensemble du parc.

Scène 84 — 3 mètres

Titre : Le cimetière de Wismar.

Plan moyen : Ellen est assise seule sur un banc, face à la mer. Ses yeux fixent l'horizon, perdus dans un rêve anxieux. Ses mains jointes tremblent.

Le vent fait flotter un pan de sa robe claire, semblable à un voile. Un silence profond entoure le lieu. Les croix du cimetière se dressent au-dessus des falaises, et la houle gronde en contrebas, comme une respiration lente. Ellen ferme les yeux : des larmes roulent sur ses joues.

Fondu.

Scène 85 — 3 mètres

Titre : Les rives de Helgoland.
Vue lointaine de la mer. Des bancs de sable s'étirent entre les rochers battus par les vagues. Les eaux bouillonnent, blanchies d'écume. Un ciel lourd pèse sur la ligne d'horizon. (Transition symbolique : l'océan, lien invisible entre l'amour d'Ellen et la menace qui s'approche.)
Scène 86 — 12 mètres
Lieu : Le cimetière de Wismar.
Harding et Anny s'approchent, gravissant le sentier. Ils aperçoivent Ellen, toujours immobile, le regard tourné vers la mer. Ils s'avancent, souriants, pour rompre sa solitude.
Anny : Devine ce que nous t'apportons !
Elle agite la lettre devant elle, toute joyeuse. Ellen tressaille, saisit la lettre avec empressement, ses doigts tremblants déchirent presque l'enveloppe.
Ellen, émue : Je n'y arrive pas… lis pour moi !
Anny s'empresse d'ouvrir le pli.
— Tu verras, il va bien, dit-elle. Il t'écrit des nouvelles heureuses !
Elle parcourt le papier des yeux, puis éclate de rire, soulagée :
— Je te l'avais dit ! Tout va bien !
Elle tend la lettre à Ellen. Mais à mesure qu'Ellen lit, son visage se fige.
Une inquiétude profonde, presque douloureuse, se dessine dans ses traits.
Gros plan : La lettre de Hutter. « Ma bien-aimée, ma seule…Ne sois pas triste de me savoir au loin. Les moustiques sont de véritables fléaux. Deux m'ont piqué au cou, presque au même endroit, de chaque côté… On dort mal dans ce château désolé, mais ne te tracasse pas. »
Plan normal : Ellen chancelle, son visage se crispe de douleur — comme si ces mots eux-mêmes lui brûlaient la peau. Harding et Anny échangent un regard inquiet : ils ne comprennent pas.
Fondu lent.

Scène 87 — 8 mètres

Titre : Galaz – Le port, la nuit.

Plan général : Le port de Galaz, enveloppé dans une brume épaisse. Au quai, le voilier « Empusa » est à l'ancre, immobile, silhouette noire contre la lumière tremblée des lampes à huile. Aucun marin sur le pont. Pas un bruit, sinon le clapotis du fleuve contre la coque.

Un souffle passe. Un léger mouvement, imperceptible d'abord, anime la passerelle : quelque chose descend lentement vers la terre.

Gros plan : Sur le bois humide du quai, une marée grouillante se répand :

— des rats. Des centaines de rats. Leur course glisse entre les caisses et les cordages. Ils s'égaillent dans l'ombre des ruelles, fuyant la lumière.

Plan large : Les dockers absents, les portes closes. La peste voyage — silencieuse, invisible, déjà en marche.

Fondu au noir.

Scène 88 — 10 mètres

Lieu : Hôpital de Budapest.

Hutter est debout, encore faible, les traits tirés. Il fixe la fenêtre avec un air résolu. La lumière grise de l'aube éclaire le lit vide qu'il vient de quitter.

L'infirmière s'avance, alarmée :

« Monsieur, vous ne pouvez pas sortir ! Vous devez rester encore quelques jours ! »

Mais Hutter ne répond pas. Il rassemble ses affaires, vacillant, et la repousse doucement.

Intertitre : « Non, je dois partir…Je dois rentrer chez moi… par le plus court chemin… Le plus vite possible ! »

L'infirmière lève les bras, désespérée. Il la remercie d'un signe, puis sort précipitamment. Dans le couloir, il chancelle, mais son regard brûle d'une volonté farouche.

Fondu.
Scène 89 — 12 mètres
Titre : Constantinople – Le port, la nuit.
Plan large : Sous un ciel bas, les chiens errants hurlent parmi les gravats.
Leurs cris montent jusqu'au firmament, lugubres, déchirants.
Les ruelles suintent de boue et de fièvre. Dans un coin du port, l'« Empusa » se balance au gré du vent. Sa proue se détache dans la lueur blafarde de la lune.
Un plan plus serré révèle un mouvement : De la cale, de petites ombres s'écoulent — rats… encore des rats… un, deux, dix, puis une multitude sans fin.
Ils se dispersent sur les quais, escaladent les tonneaux, et filent dans les rues, porteurs du mal et de la nuit.
Fondu au noir.
Scène 90 — 8 mètres
Titre : Dans la plaine hongroise. Station de poste dans la Puszta.
Une diligence arrive à vive allure. Le cocher fouette ses chevaux épuisés pour les pousser à un dernier effort.
À peine la voiture s'arrête-t-elle que Hutter saute à terre. Il appelle, fébrile :
— Plus vite ! Il me faut des chevaux frais !
Les palefreniers accourent. Hutter les aide lui-même à dételer les bêtes hors d'haleine, tandis qu'on amène d'autres chevaux. Le voyageur s'impatiente :
— Hâtez-vous ! Le temps presse !
Les harnais sont bouclés à la hâte. Le cocher sonne du cor. Quelques voyageurs en retard surgissent et grimpent dans la voiture. Hutter est le dernier à monter.
La lourde diligence repart dans un fracas de sabots et de roues, soulevant la poussière du chemin, disparaissant bientôt dans l'étendue sans route de la plaine.
Fondu au noir.

Scène 91 — (métrage non précisé, estimé 6-7 m)
Port de Constantinople. Plan général. Sous la brise fraîche, le navire Empusa se dégage lentement de la forêt de mâts du port et gagne le large.
Scène 92 — 15 mètres
La cellule de l'asile. Dans un état de torpeur, Knock est assis sur sa couchette. Le gardien, tenant un balai, s'apprête à quitter la pièce.
Soudain, Knock lève les yeux. Son regard rusé suit chacun des gestes du gardien avec une concentration diabolique. Il a remarqué quelque chose : un journal dépasse de la poche de l'homme.
Silencieusement, il se lève, s'approche à pas de loup, et dérobe le journal sans que le gardien s'en aperçoive. Celui-ci sort, ferme la porte.
Aussitôt seul, Knock déplie fébrilement le papier, le visage tremblant d'excitation. Ses yeux avides parcourent les colonnes. Soudain, il s'arrête net : il a trouvé ce qu'il cherchait.
Gros plan sur le journal : PESTE. En Transylvanie et dans les ports de la mer Noire — Varna et Galaz — une épidémie de peste s'est déclarée.
Les jeunes femmes, surtout, en sont victimes en grand nombre. Toutes présentent les mêmes marques étranges au cou, dont l'origine demeure un mystère pour les médecins. Les Dardanelles ont été fermées à tout navire suspecté de transporter le mal. On estime impossible que l'épidémie atteigne l'Europe de l'Ouest.
Plan moyen : Le visage de Knock se tord dans un rictus de triomphe. Ses yeux flambent d'une joie démoniaque. Il se redresse, tend les bras vers le ciel, comme s'il saluait l'ombre de son maître.
Scène 93 — 8 mètres
Titre : Mer libre. La Méditerranée. Vue d'ensemble : L'Empusa glisse sur les flots, baigné par la lumière du soir.
Fondu enchaîné — plan rapproché moyen sur le pont. Le second

monte précipitamment l’escalier de la dunette et traverse le pont, courant vers la cabine du capitaine.

Scène 94 — 8 mètres

Dans la cabine du capitaine. Le capitaine de l’Empusa est penché sur ses cartes marines, notant des observations dans le journal de bord. Le second entre précipitamment, l’air bouleversé.

Intertitre : En bas, un matelot est tombé malade. Il délire et parle dans la fièvre.

Le capitaine lève la tête, alarmé. Sans perdre un instant, il saisit sa lampe tempête et suit le second vers la cale.

Scène 95 — 12 mètres

Sous le pont. À l’arrière-plan, l’obscurité du navire : les cercueils sont là, empilés parmi les caisses. À travers la porte ouverte, on distingue vaguement leurs silhouettes noires.

Au premier plan, la cabine des marins : un homme est couché dans un hamac, tremblant, les yeux fiévreux. Le capitaine et le second s’approchent. Le malade les fixe d’un regard halluciné. Chaque bruit le fait sursauter.

Plan vers la cale : Une ombre bouge à peine perceptiblement… le couvercle d’un cercueil se soulève d’un souffle invisible.

Plan rapproché sur le capitaine : Plus irrité qu’inquiet, il grogne d’un ton bourru :

— Bois un coup, ça te remettra d’aplomb !

Le second sort une bouteille, la décapsule, et en tend le goulot au malade.

L’odeur de l’alcool semble le ranimer. Il avale une gorgée tremblante.

Le capitaine lui ordonne de dormir et sort avec le second.

Resté seul, le matelot écoute… Soudain, son regard s’arrête net sur la porte de la cale. Un frisson le parcourt. Il se redresse lentement, pétrifié.

Panoramique vers la porte : Là, dans le cadre sombre, se dresse Nosferatu, silhouette terrifiante et silencieuse. Il avance… Le

matelot ouvre la bouche pour crier, mais aucun son ne sort.
Fondu au noir.
Scène 96 — 10 mètres
Les landes sauvages de la Lüneburger Heide.
Un cavalier fend la plaine au galop. De loin, il n'est qu'un point mouvant, une ombre dans le vent. Il se rapproche : c'est Hutter. Son cheval trébuche. Il met pied à terre, inspecte le sabot blessé. D'un geste de désespoir, il relâche la bête, puis reprend les rênes. Il avance, tirant le cheval boiteux derrière lui. Son visage est tiré, son regard brûlant d'une détermination fiévreuse. Il doit rentrer — à tout prix.
Intertitre : Malgré sa faiblesse, Hutter surmonta les difficultés du voyage.
Scène 97 — 12 mètres
Titre : Le golfe de Gascogne. Sur le pont de l'Empusa.
Intertitre : Le premier marin atteint de cette maladie entraîna tout l'équipage avec lui, dans la tombe noire des vagues. Le soir, le capitaine et son second immergèrent leur dernier camarade.
Le soir. Dans la lumière mourante, le capitaine et le second glissent un corps enveloppé dans une toile par-dessus bord. C'était le dernier marin.
Le corps disparaît dans la mer, suspendu par des cordages avant de sombrer.
Les deux survivants demeurent un instant immobiles, face au silence de la mort.
Soudain, le second se redresse, les yeux fous. Il semble avoir pris une décision.
Il arrache le tissu couvrant son visage, saisit une hache et crie :
Intertitre : — Je descends là-dessous ! Si je ne reviens pas dans dix minutes…
Sans finir sa phrase, il s'élance vers l'écoutille.
Scène 98 — 12 mètres
Sous le pont. Les cercueils noirs. Le second s'avance, la hache

levée. Il abat un premier coup : le couvercle éclate.
De la terre, rien que de la terre. Mais sous la poussière, un grouillement… des rats !
Ils se répandent autour de lui. Il sent leurs corps visqueux courir sur ses bottes, grimper le long de ses jambes.
Horrifié, il frappe un autre cercueil. Même chose : des rats, toujours des rats ! Il chancelle, piétinant dans une marée grouillante.
Gros plan : Son visage convulsé. Il lève la hache une dernière fois. Mais un cri lui meurt dans la gorge. Son bras tombe. Ses cheveux se dressent.
Dans le fond, la silhouette du vampire surgit, raide et muette, se redressant lentement hors de son cercueil.
Le second, fou de terreur, s'enfuit vers le pont. Nosferatu avance, impassible, implacable.
Scène 99 — 8 mètres
Sur le pont.
Le capitaine tient la barre. Tout à coup, l'écoutille s'ouvre : le second surgit, méconnaissable — les cheveux blanchis, le visage tordu, les yeux révulsés.
Il titube, tourne en rond comme un homme ivre de folie, pousse un cri, trébuche et passe par-dessus bord.
Le capitaine regarde, glacé d'horreur. Désormais, il est seul.
Calmement, il prend une corde, s'attache au gouvernail, ferme les yeux un instant. Puis il attend.
Dans la nuit, L'Empusa poursuit sa route, abandonné au vent et au mal.
Intertitre : Le navire de la mort avait un nouveau capitaine.
Fondu au noir.
FIN DE L'ACTE III

Acte IV

Scène 100 – 5 mètres – Heligoland

Fondu d’ouverture. Une falaise au bord de la côte, la nuit, la mer rugit.

La tempête hurle. Une vague gigantesque s’avance, se brise, l’eau éclabousse haut dans les airs. Voilure en mouvement.

Scène 101 – 5 mètres

La chambre d’Anny. Nuit. Anny dort. La tempête pousse contre les fenêtres, les ouvre. Le rideau gonfle et claque dans le vent. Anny se réveille, confuse, terrifiée, elle saute du lit. Elle tente de fermer la fenêtre, mais ne peut s’y résoudre. Le vent la repousse… elle recule. Elle s’enfuit hors de la pièce.

Vagues – Ellen – Anny se réveille – Carrosse – Ellen avance – Vagues –

Carrosse, Hutter – Anny se réveille – Vagues – Ellen, Anny – Bateau.

Scène 102 – 3 mètres

Chambre d’Ellen chez les Harding. La tempête s’engouffre par la fenêtre ouverte. Le lit est vide… Anny entre. Elle comprend aussitôt ce qui s’est passé, et se précipite dehors.

Scène 103 – 4 mètres

Toit du manoir des Harding. Ellen, ses vêtements battus par le vent, ses cheveux flottant comme un drapeau, se tient dans la tempête. Elle tend les bras en signe de défense. Une silhouette blanche contre le ciel noir de la nuit.

Scène 104 – manquante

Scène 105 – 6 mètres – Contre-jour – Mer du Nord

En haute mer. La tempête fait rage, d’énormes vagues déferlent. Au loin, un voilier, L’Empusa, toutes voiles dehors,
court à sa perte. Trucage.

Intertitre : Le souffle mortuaire de Nosferatu gonflait les voiles du navire vers son but.

(Les scènes 106 et 107 sont manquantes.)

Scène 108 – 6 mètres

Vue sur la ville, de nuit. La tempête secoue les arbres. Un bateau à voile avance vers son objectif.
Scène 109 – manquante
Scène 110 – 12 mètres – Wismar
Mer. La tempête fait rage violemment. Le banc de sable menace. L'l'Empusa, le navire fatal, s'approche encore, toujours à toute vitesse.
Vue depuis la mer vers le port. Des voiliers entrent toutes voiles dehors.
Contre-jour (Wismar). Trucage.
Ellen sort de la chambre – Essieu brisé – Ellen traverse le jardin – Le navire se dirige vers son but – Knock 1 – Le navire entre dans le port –
Hutter court dans la rue – Knock – Le navire dans le port – Nosferatu apparaît –
Hutter court dans la rue – Nosferatu passe la porte avec son cercueil –
Porte, Hutter – Évasion de Knock – Nosferatu place ou rue – Chambre.
Scène 111 – 4 mètres
Toit-terrasse du manoir des Harding. Ellen dans les bras d'Anny. Ses cheveux volent dans le vent. Ellen tend les mains vers la mer, comme pour se défendre.
Intertitre : Je dois rentrer chez moi. Je dois le rejoindre. Il arrive.
Scène 112 – Cimetière
Vue sur la mer. Au premier plan, les croix. À l'arrière, le banc de sable et les falaises. Au loin, des gens accourent pour secourir les naufragés. Le banc de sable. Le navire s'y fracasse… se renverse sur le flanc.
Vue à travers une arche : le voilier passe. Wismar.
Scène 113 – 4 mètres
Cellule du fou. Plan large : Knock, seul. Il tire une chaise vers la fenêtre. Il y grimpe. Plan rapproché : Knock s'agrippe aux

barreaux, tentant de regarder dehors. Le vent qui souffle fait se dresser ses cheveux d'une façon inquiétante.
Intertitre : Le Maître arrive…
Scène 113a – 10 mètres
Le navire échoué. Mort et déserté. Une corde pend du pont. Elle se balance dans le vent. Plan rapproché : une infinité de rats descendent le long de la corde oscillante. Plan du pont : la trappe. Elle s'ouvre lentement. NOSFERATU en sort,
portant le dernier cercueil. Il reste immobile, l'image même de la mort.
Puis il avance lentement.
1. Navire ancré dans le port. Fondu enchaîné.
2. Trappe du navire avec un bout de pont.
Trucage :
3. La toile glisse de la trappe.
4. Le couvercle se soulève.
5. Les rats se ruent sur le pont.
6. Nosferatu, le cercueil dans les bras, en sort.
Scène 114 – 8 mètres – Lauenburg ou Travemünde
Centre de la ville. Les arbres sont secoués par la tempête. Une voiture arrive au galop, s'arrête brusquement. Plan rapproché : Hutter saute de la voiture.
Un essieu est brisé. Le cocher semble désemparé. Hutter ne peut attendre. Il quitte la voiture et s'élance.
Scène 115 – 5 mètres
Sous un porche avec vue sur le port. Nosferatu entre dans la ville.
Scène 116 – 6 mètres
Le toit du manoir des Harding. La chambre d'Ellen chez les Harding. Ellen et Anny. Ellen se détache soudain, transportée comme par une vision heureuse ; elle lève les bras et s'écrie :
Intertitre : Je dois aller vers lui. Il arrive !!
Elle s'enfuit et disparaît. Anny se tord les mains de désespoir.
Scène 117 – 4 mètres

Les arbres secoués par la tempête. Une silhouette blanche sort de la maison.
C’est Ellen. Elle court à travers le parc.
Scène 118 – peut-être rue de Lüneberg
Volets clos. Nosferatu s’avance.
Scène 118a
Hutter court dans la rue.
Scène 119 – 8 mètres
Cellule du fou. Plan large : Knock, s’éloignant du mur de la fenêtre. Plan rapproché : le fou tend l’oreille aux bruits extérieurs, comme s’il recevait un signal d’un autre monde… triomphant, il murmure pour lui-même :
Intertitre : Le maître est proche… le maître est proche… !
Plan large : soudain, il écoute avec attention. Il rampe jusqu’à la porte. Là, il attend, plein d’espoir… La porte s’ouvre. L’infirmier apparaît. Il regarde autour de la pièce, ne remarquant pas que Knock est derrière lui. Knock se glisse silencieusement dans son dos. Pris de peur, l’infirmier se retourne. Knock bondit à sa gorge comme un vampire. L’infirmier s’effondre. Le fou reste à sa gorge un instant, puis le relâche et s’échappe.
Scène 120 – 5 mètres
Devant la maison des Hutter. Hutter arrive en courant. Il regarde : aucune lumière. Il est sur le point d’entrer quand quelqu’un l’appelle. Il se retourne : Ellen ! Ils tombent dans les bras l’un de l’autre.
Scène 121 – Place avec fontaine – 5 mètres
Nosferatu, un cercueil sous le bras, se tient au centre de la place. Il regarde autour de lui pour s’orienter. Puis il reprend sa marche.
Scène 122 – 4 mètres (2x)
Salon des Hutter – Salon d’Ellen. Une lampe éclaire la pièce. Hutter et Ellen sont assis sur le canapé. Le bonheur des retrouvailles est trop grand : submergé par l’émotion, il s’affaisse sur son bras.

Scène 123 – 4 mètres
Devant la maison des Hutter. Nosferatu regarde vers le haut.
Scène 124 – 6 mètres – Fondu d’ouverture
Hutter et Ellen, sur le canapé. Il se redresse, plongeant son regard dans le sien.
Intertitre : Dieu soit loué… tu es saine et sauve… maintenant tout va bien.
Elle ne le comprend pas. Mais la joie d’être ensemble est plus forte que tout.
Et la pièce est lumineuse.
Scène 125 – 10 mètres
Rue devant la maison des Hutter. Personne dans la rue. Mais au milieu se tient Nosferatu, caché par la nuit, portant son cercueil. Lentement, il tourne la tête et regarde vers la maison des Hutter. Plan de la maison : une lumière amicale brille à la fenêtre. La maison abandonnée : vide ! Portant le cercueil, Nosferatu apparaît dans le champ.
Plan rapproché : Nosferatu tourne encore la tête. Il regarde de l’autre côté. La maison déserte est là. Il s’y dirige, marchant lentement. Puis il entre dans la maison.
Intertitre : Je m'interrogeai longtemps sur ces cercueils remplis de terre que Nosferatu avait emportés. Les vampires devaient reposer dans cette terre damnée pour conserver leurs pouvoirs diaboliques Fondu au noir.
Scène 126 – 12 mètres
Sur le navire échoué. Le capitaine, mort, effondré, est attaché à la barre. Au premier plan, plusieurs hommes, dont Harding, montent sur le pont. Ils sont épouvantés par l’horrible spectacle.
Gros plan : le capitaine mort. Attaché à la barre dans l’exercice de son devoir ! Une main sur la barre, l’autre tenant un crucifix, pressée contre sa poitrine dans l’agonie. Sa tête retombe en arrière, le visage déformé. Deux marques rouges sur son cou…
Gros plan : Harding. Il ne parvient pas à comprendre l’horreur.

Scène 127 – 6 mètres – Banc de sable, port
Le navire échoué est en vue. C'est la nuit.
Plan large : dans le vent soufflant, des silhouettes nocturnes : les habitants.
Plan rapproché : un homme descend le long de la coque inclinée à l'aide d'une corde.
Plan moyen : à la lueur d'une torche ! le capitaine du port et quelques vieux hommes, ayant l'air de pêcheurs. Le grimpeur s'approche et fait son rapport.
Intertitre : Tout a été examiné… Pas une âme vivante à bord.
Le capitaine reçoit le rapport… prend des notes.
Scène 128 – 10 mètres [insérée ci-dessous]
À bord du navire. Nuit. Plan large : arrière du navire avec la barre. Des hommes soulèvent le capitaine mort et emportent le corps.
Cabine du capitaine : Harding, seul, trouve un livre près d'un mât fixé à la barre. À la lueur d'une lanterne, il lit :
Gros plan : une page du livre.
Varna – 12 juillet
Équipage : moi-même, le capitaine, un second, un timonier, Un quartier-Maître, un mousse et cinq matelots. Départ : pour les Dardanelles.
Plan normal : Harding secoue la tête, perplexe. Sur le pont, il sort de la cabine avec le livre en main.
Fondu au noir.
Scène 129 – 15 mètres
Fondu d'ouverture. Jour. Bâtiment de l'autorité portuaire.
Une grande salle. Sur les murs, plusieurs figures de proue ; des maquettes de navires suspendues au plafond. Le capitaine mort repose en chapelle ardente.
Plan rapproché : le Dr Sievers l'examine. Il remarque les marques sur son cou. Sievers se tourne vers Harding. Lui non plus ne comprend pas ce cas.
Pourtant, il parle sans cesse.

Harding s’approche et lui montre le journal de bord. Tous deux lisent :
Gros plan : le journal. Une page :
Deuxième jour : 13 juillet. Un marin est tombé malade d’une fièvre. Cap : Sud, Sud-Ouest. Vent : Nord-Est
Troisième jour : 14 juillet. L’état du matelot empire. La fièvre le fait délirer.
Le second parle étrangement. Il dit qu’il y a un passager inconnu sous le pont. Cap : Sud-Est. Vent : Nord-Est. Force : 3,6.
Dixième jour : 22 juillet. Rats dans la cale. Danger de peste.
Plan normal : Harding lit à voix haute. À présent, Sievers comprend enfin.
Il pointe le livre du doigt, tremblant de la barbe, et s’écrie :Danger de peste ! C’est cela ! Danger de peste !
Intertitre : Danger de peste ! Rentrez chez vous ! Fermez toutes vos portes et fenêtres ! Barricadez-vous !
Pris de peur, les spectateurs reculent. Les femmes portent les bouts de leurs foulards à la bouche. Pris de panique, la foule quitte la salle.
Fondu au noir.
Scène 130 – 15 mètres
Fondu d’ouverture. Une place déserte. Personne. Au centre, le tambour de ville avec son grand tambour.
Plan rapproché : le tambour bat un roulement puissant. Fenêtre close : le battant s’ouvre, la tête d’une femme apparaît : complètement amaigrie, joues creuses, longs cheveux épars. La maladie l’a frappée aussi. Sur son cou, les marques fatales.
Le tambour a sorti un papier et le lit à haute voix : Avis à la population. La peste est dans la ville. Tous les citoyens sont informés que l’honorable magistrat de cette ville interdit le déplacement des suspects de peste vers les hôpitaux, afin d’empêcher la propagation du fléau dans les rues. Ne quittez pas vos maisons. Signé : le Bourgmestre

Le tambour a fini de lire et s’en va.
Fin de l’Acte IV

ACTE V

Scène 131 – 15 mètres
Fondu d’ouverture. Un tournant de rue. Un homme sort d’une maison. Il referme la porte derrière lui, puis, rapidement et avec précaution, il trace une croix blanche à la craie sur le battant. Ensuite, il s’éloigne.
Panoramique. La maison voisine : l’homme frappe fortement à la porte.
Une tête apparaît à une fenêtre du haut — il y a encore des vivants ici.
L’homme poursuit sa route.
Panoramique. La première maison d’une petite rue latérale. Un cercueil est transporté dehors. Les porteurs ont des bandages blancs sur la bouche. L’homme s’approche et marque d’une croix cette maison aussi. Puis il continue sa sinistre besogne.
Scène 132 – 15 mètres
Intertitre : Hutter supplia Ellen d'abandonner le livre qui l'effrayait tant. Mais elle ne put résister à l'étrange tentation.
Une bougie ombrée brille sur la table, près d’un fauteuil.
La chambre d’Ellen. Gros plan : la couverture d’un livre.
L’inscription : « VAMPIRE » – Voir chapitre I.
Fondu enchaîné : Ellen est assise près de la fenêtre, le livre sur les genoux.
Elle lit encore, luttant contre sa répugnance. Apparaît le Chapitre II.
Intertitre : Nosferatu boit le sang de ses victimes pour poursuivre sa pitoyable vie. Prenez garde que son ombre démoniaque ne tourmente vos rêves. SEULE UNE FEMME CHASTE QUI AFFRONTERA SANS PEUR LE VAMPIRE

JUSQU'AU PREMIER CRI DU COQ POURRA LE DÉTRUIRE DANS LA LUMIÈRE DE L'AUBE.
Moyen plan : Ellen médite sur ce qu'elle vient de lire. Hutter entre, agité, presque hostile. Il arrache le livre d'entre ses mains. Ellen se lève, le regarde droit dans les yeux, se tourne vers la fenêtre et désigne la maison abandonnée d'en face.
Comparaison de costumes : Ellen porte une robe noire et un châle. Hutter, un gilet noir et une veste assortie.
Plan général : Ellen à la fenêtre. Hutter s'approche depuis la porte. Plan rapproché : soudain, elle saisit son bras, montre la fenêtre et s'écrie, haletante :
ELLEN : « Là ! »
Son corps est tendu comme un arc, vibrant d'émotion.
Scène 133 – 3 mètres
La maison abandonnée, vue à travers le cadre de la fenêtre d'Ellen. Fondu immédiat vers : la fenêtre. Gros plan : une vitre divisée en quatre carreaux rectangulaires. Derrière la lumière, une ombre : collée contre la vitre, on distingue une forme noire à quatre « pattes ». Un instant passe avant que l'on reconnaisse les doigts d'Orlok, agrippés au cadre. Au centre, son visage cireux, souriant avec ses dents de rat.
Scène 134 – 8 mètres (2 fois)
La chambre d'Ellen. Ellen s'agrippe frénétiquement à la main d'Hutter. Elle tremble, respire difficilement. Elle renverse la tête vers lui :
INTERTITRE : « C'est ainsi que je le vois… chaque soir ! »
Elle penche la tête en arrière, apaisée. Elle sait désormais tout ce qu'il y a à savoir, et cette connaissance lui apporte la paix. Hutter, lui, n'en est pas encore là : son calme l'inquiète. Il suit du regard la silhouette d'Ellen qui s'éloigne, puis porte son poing désespéré à son visage.
Fondu au noir.
Scène 135 – 6 mètres

Devant la maison des Hutter. Le soir tombe. L'allumeur de réverbères descend la rue assombrie, allume les lampes une à une, puis s'éloigne.
(Lumière persistante.)
Intertitre : La peur régnait sur toute la ville. Qui était encore sain ? Qui était malade ?
Scène 136 – 10 mètres
Fondu d'ouverture.
La chambre d'Anny. Plan général : Anny est recroquevillée sur un canapé, penchée sur Harding qui tient ses mains et tente de calmer la jeune femme secouée de tremblements. Elle s'effondre, épuisée. Il se redresse, prend une décision :
INTERTITRE : « Je vais chercher le docteur Sievers ! »
Il sort précipitamment.
Moyen plan : Anny, presque évanouie de peur, reprend connaissance. Elle ouvre les yeux, soulève la tête. Personne autour d'elle. Est-elle seule ? Quelque chose bouge dans un coin… un battement contre la fenêtre ?
Gros plan : la fenêtre, voilée d'un rideau. Derrière, l'ombre d'une chauve-souris géante… Elle grandit, grandit encore — ce n'est plus une chauve-souris.
Un vampire ! Nosferatu ?!
Moyen plan : Anny se plaque contre le mur. Elle hurle, tire la sonnette, puis, affolée, s'enfuit au fond de la pièce.
Scène 137
La chambre d'Anny. Plan général : nuit. Des domestiques accourent dans la direction de la chambre.
137a – La cloche résonne.
137b – Chambre d'un domestique. Un serviteur dort profondément, ne l'entend pas, se retourne dans son sommeil.
Scène 138 – 3 mètres
La chambre d'Anny.
Anny, collée au mur, voit les servantes se précipiter. Elle montre la

fenêtre :
ANNY : « Là ! »
Les femmes, terrorisées, s'agglutinent comme un troupeau d'oies affolées. Anny court vers elles, mais, paniquées, elles croient sentir sur leurs bras les griffes du vampire ! Elles crient, fuient dans toutes les directions. La porte claque. Anny frappe en vain, puis, à bout de nerfs, attrape une nappe et s'en couvre la tête et le cou. Elle s'effondre.
Fondu au noir.
Scène 139 – 3 mètres
Fondu d'ouverture. La chambre d'Ellen, de jour. Ellen, debout à la fenêtre, regarde au dehors, immobile. Pétrifiée de chagrin, elle contemple la misère quotidienne.
Scène 140 – 8 mètres
Rue devant la maison des Hutter. La rue monte légèrement. Au loin, une procession funèbre traverse le cadre : un cercueil après l'autre, portés par les survivants. Près de la maison, un homme exténué se traîne avec une canne. Il aperçoit la procession, lève les mains au ciel dans un geste de désespoir.
Scène 141 – Fenêtre d'Ellen.
Ellen, au bord de l'évanouissement, se détourne. Elle ne supporte plus ce spectacle de souffrance. Elle s'affaisse dans un fauteuil et enfouit sa tête dans ses mains.
Gros plan : le livre, ouvert. Gros plan : une page : SEULE UNE FEMME CHASTE QUI AFFRONTERA SANS PEUR LE VAMPIRE JUSQU'AU PREMIER CRI DU COQ POURRA LE DÉTRUIRE DANS LA LUMIÈRE DE L'AUBE.
Gros plan : Ellen lève lentement la tête, le regard vide et illuminé. Elle comprend. Elle ferme les yeux.
Fondu au noir.
Scène 142 – 3 mètres
Fondu d'ouverture. Devant la demeure des Harding. Plan rapproché : le perron. Harding — vieilli, brisé — sort. Il ferme la

porte, s’appuie contre le chambranle. Sa main trace une croix noire sur le bois… puis retombe. Ses yeux creux refusent de regarder l’emblème. Il s’éloigne, le regard vide.
Fondu au noir.
Scène 143 – 7 mètres
Intertitre : La ville épouvantée cherchait une victime : Ce fut Knock.
Fondu d’ouverture. Devant la maison abandonnée (rue). Un groupe d’hommes faméliques, au regard fanatique, est rassemblé. Une femme échevelée les harangue. Les poings se lèvent.
INTERTITRE : « On l’a vu ! » « Il s’est enfui de la maison ! » « Il a étranglé le gardien ! »
Scène 144 – 8 mètres
Près du puits sur la place du marché. Deux vieilles femmes sont assises au bord du puits. La mort ne leur fait plus peur : chaque jour de plus est déjà un cadeau.
Gros plan : elles se penchent l’une vers l’autre, chuchotent, la tête tremblante.
INTERTITRE : « Dans la maison abandonnée… » « C’est là qu’il se cache. »
« Il l’a étranglé. Le vampire ! »
Moyen plan : plus loin, des gens affolés courent, criant dans tous les sens.
Les deux vieilles se retournent, gesticulent avec colère, brandissant leurs poings osseux. Harding passe derrière elles : il a tout entendu.
Gros plan : il éclate d’un rire amer et moqueur. Plan large : il s’éloigne.
Scène 144a – 10 mètres
Rue vue d’en haut. Une foule converge de toutes parts, puis se regroupe en une seule direction.
Gros plan : à un coin de rue, un homme montre quelque chose du doigt. Les gens se précipitent vers lui, lèvent les yeux, agitent

leurs bras. Des pierres volent.
Scène 145 : Le pignon d'une maison. Une silhouette est accroupie sur le toit.
Scène 146
Moyen plan : c'est Knock. Il regarde en bas avec un rictus, tire la langue.
Une pierre siffle près de lui. Il se redresse brusquement et s'échappe par les tuiles.
Scène 147 – 8 mètres
La chambre d'Ellen. Ellen, assise dans un vieux fauteuil, brode un coussin à la manière de 1840. L'inscription se dessine : JE T'AIME Elle pose son ouvrage, lasse, s'abandonne à une rêverie. Puis elle rallume la lampe. Gros plan : Ellen reprend son travail avec détermination, bien décidée à le terminer.
Scène 148 – Soir – 4 mètres
Arrière de la maison abandonnée. La rue est vide. Knock saute d'un mur et s'enfuit. Au loin, des hommes apparaissent : ils l'ont vu ! Ils crient et se lancent à sa poursuite.
Scène 149 – 8 mètres : Prairies hors de la ville. Ciel immense. Au loin, des silhouettes courent — des ombres découpées sur l'horizon. Knock en tête, ses poursuivants derrière, loin encore.
Scène 150 – 3 mètres
Les champs. Le soir tombe, la brume s'étend. Les épis se balancent. Soudain, une tête surgit entre les blés, puis un dos osseux. La tête tourne lentement : c'est Knock.
Scène 151 – 3 mètres
Chemin entre les champs. La lumière baisse encore. Les hommes approchent, s'arrêtent, perdent la trace. Soudain, l'un d'eux crie :
UN HOMME : « Là ! »
Tous se tournent d'un même mouvement et reprennent la chasse.
Scène 152 – 10 mètres
Champ de blé. Au loin, une forme recourbée, des cheveux épars. Est-ce Knock ? Il ne semble ni entendre ni voir ceux qui le

poursuivent. Les hommes accourent, brandissant bâtons et poings.
Moyen plan : Un épouvantail — un manteau noir pendu à un bâton, des lambeaux de paille. Les hommes, furieux, s'en prennent à lui, puis s'arrêtent :
« Là ! Regardez ! »
Plan large : à cent pas, une tête apparaît, puis une silhouette humaine :
Knock ! La poursuite reprend.
Fondu au noir.
Scène 153 – 3 mètres
Titre : « Nuit. » Maison abandonnée. Moyen plan : Nosferatu à la fenêtre.
Fondu enchaîné.
Scène 154 – 8 mètres (×2)
Chambre d'Ellen. Moyen plan : Ellen s'éveille. Elle se redresse, écoute, comme si une voix l'appelait. Elle se lève, marche lentement, guidée par des fils invisibles.
Plan général : Elle s'approche de la fenêtre. Au premier plan, Hutter dort dans un fauteuil, épuisé. Moyen plan : Ellen s'agrippe au rebord. Son regard s'illumine : elle a vu !
Scène 155 – 3 mètres
Maison abandonnée. Nosferatu à la fenêtre. Il lève lentement les bras, comme en prière.
Scène 156 : Chambre d'Ellen. Moyen plan : Ellen chancelle près de la fenêtre.
Secouée de terreur, elle lutte contre elle-même. Deux fois ses mains se lèvent pour ouvrir les volets, deux fois elles retombent. Enfin, dans un sursaut de résolution, elle se redresse et, d'un geste brusque, ouvre la fenêtre toute grande.
Scène 157 – 4 mètres
Maison abandonnée. Moyen plan : La fenêtre. Nosferatu s'en écarte, se retourne, disparaît dans l'ombre.
Scène 158 – 4 mètres

Chambre d’Ellen. Gros plan : Ellen tremble, partagée entre peur et attente.

Scène 159

Maison abandonnée. Moyen plan : Les lourdes portes closes. Soudain, elles s’ouvrent d’elles-mêmes. Nosferatu apparaît, silhouette d’ombre.

Scène 160 – 12 mètres (×2)

Chambre d’Ellen. Moyen plan : Ellen se cache le visage entre ses mains, saisie de terreur. Plan large : La fenêtre, Ellen devant. Elle veut appeler au secours, Mais sa voix meurt dans sa gorge. Elle chancelle, s’avance vers Hutter, s’arrête, indécise. Puis elle le secoue : il s’éveille en sursaut. Hutter la prend dans ses bras et la porte jusqu’au sofa. Elle le supplie, les mains levées comme en prière :

INTERTITRE : « Bulwer … Va chercher le docteur Bulwer ! »

Elle le conjure de partir. Il prend ses mains ; elle l’embrasse sur le front. Alors Hutter se précipite hors de la pièce.

Scène 161 – 3 mètres

Devant la maison des Hutter. Un sentier bordé de fleurs. Hutter surgit, en chemise et pantalon, sans chapeau ni veste, courant dans la nuit.

Scène 162 – 5 mètres

Chambre d’Ellen. Plan général : Ellen regarde encore dans la direction où Hutter a disparu. Puis elle s’avance lentement vers la fenêtre.

Scène 163

Maison abandonnée. Plan large : Nosferatu marche, franchit le cadre, s’évanouit dans l’obscurité. La maison paraît plus déserte que jamais.

Scène 164

Devant la maison des Hutter. La rue est vide. Nosferatu s’approche, s’arrête : il lève la tête, prêt à bondir. Puis il entre.

Scène 165

Chambre d’Ellen. Ellen se retourne brusquement ; elle tremble, devinant l’horreur qui vient. Et le voilà — Nosferatu, lent, tendu comme une bête de proie. Elle recule pas à pas ; lui avance du même pas. Sa main cherche son cœur, son souffle se brise.

Scène 166 – 6 mètres

Laboratoire du Dr Bulwer. (Transformé en salon de nuit.) Les bassins à poissons sont là, un grand télescope près de la fenêtre, mille curiosités scientifiques, globes et fioles. Une lampe brûle. Bulwer, en robe de chambre et bonnet de nuit, dort dans un fauteuil. Des cages d’oiseaux et d’animaux entourent la pièce. Hutter entre en trombe, le secoue, le supplie de venir. Bulwer se réveille, se lève, commence à s’habiller à la hâte.

Scène 167

Devant l’hôtel de ville. Une foule se rassemble. On annonce : Knock a été capturé. D’autres accourent encore de toutes parts. (scène abrégée ou omise dans certaines copies)

Scène 168 – 5 mètres

Bureau de l’hôtel de ville. Sievers surgit, hors d’haleine, accompagné d’un homme porteur d’une nouvelle. D’une autre porte, on amène Knock, tremblant, pris de panique. Il recule, tente de fuir. La scène s’interrompt sur sa terreur muette.

Scène 169 – 4 mètres

Chambre d’Ellen. Nuit. Ellen dans son lit ; au-dessus d’elle, la forme du vampire, les doigts agrippant ses bras. Ses yeux s’écarquillent, voilés d’effroi.

Mais soudain, elle semble entendre quelque chose…

Scène 170

Extérieur. Un coq saute sur une barrière, gonfle son cou, bat des ailes et annonce le matin.

Scène 171 – 6 mètres

Hôtel de ville — cellule des fous. Knock, retenu par deux hommes, lutte en hurlant :

INTERTITRE : « Le Maître ! Le Maître ! »

Il se débat, affolé.

Scène 172

Chambre d’Ellen. Nosferatu relève la tête. Il semble ivre de plaisir. Les yeux d’Ellen s’emplissent d’une peur sacrée. Elle comprend qu’elle doit le retenir, qu’il ne doit pas partir avant l’aube. Elle passe ses bras autour de lui. Il ne résiste plus, se penche sur elle à nouveau.

(passage souvent omis ou écourté dans les copies connues)

Scène 173 – 3 mètres

Extérieur. Le soleil se lève sur la petite ville.

Scène 174

Chambre d’Ellen. Dernier frisson d’attente. Un rayon glisse sur le mur, au-dessus du lit. Ses yeux s’éclairent d’espoir : c’est le jour ! Elle tend la main vers la lumière — elle avance lentement, descend sur elle.

Scène 175 – 5 mètres

Rue bordée de jardins. Les longues ombres du matin. Personne. Puis apparaissent Hutter et Bulwer, pressant le pas, tournant à l’angle d’une rue.

Scène 176 – 8 mètres

Chambre d’Ellen. Le lit est baigné de soleil. Ellen, le regard brûlant d’attente, lève les yeux vers Nosferatu. D’un coup, la créature tressaille. Elle regarde autour d’elle, saisit son cœur. La tension bestiale se relâche : il chancelle, s’agenouille, le visage tordu vers le soleil. Il s’effrite dans la lumière, comme de la cendre.

Scène 177 – 5 mètres

Hôtel de ville — cellule de Knock. La lumière du matin passe entre les barreaux. Knock, enfermé dans sa camisole, murmure :

INTERTITRE : « Le Maître… le Maître… est mort. »

Sa tête s’affaisse sur sa poitrine.

Scène 178 – 8 mètres

Chambre d’Ellen. Nosferatu, à genoux, soutient son corps d’une

main, l’autre levée vers le soleil qui l’anéantit. Ses doigts, son bras, se dissolvent dans la lumière. Son torse se désagrège, consumé. Ellen lève les mains, triomphante, et crie :
INTERTITRE : « Hutter ! »
Scène 179 – 4 mètres
Devant la maison des Hutter. Vue depuis le seuil : Hutter et Bulwer accourent. Ils pénètrent dans la maison.
Scène 180 – 8 mètres
Chambre d’Ellen. Ellen, étendue sur le lit, tend la main vers Hutter. Il s’agenouille près d’elle, saisit sa main ; elle serre faiblement, puis la laisse retomber. Sa tête s’incline, sans vie. Bulwer, debout près de la fenêtre, les mains croisées dans le dos, regarde dehors.
Intertitre : Au même instant, comme par miracle, les morts cessèrent et, dans les rayons victorieux du soleil matinal, on vit disparaître l'ombre de l'oiseau de la mort.
Plan Final du film (Murnau)
Le château du comte Orlok en Transylvanie. Il n’en reste plus que des ruines.
Il est mort avec son maître et toute vie y a cessé.
TITRE FINAL :
FIN

BONUS FINS ALTERNATIVES ET brouillons

FIN ALERNATIVE DE LA VERSION ROMANCEE :

Au même moment, Bulwer et Hutter, qui avaient fait détour sur détour, arrivèrent enfin à la demeure et, le soleil déjà bien luisant, entrèrent dans la demeure éclairée du jeune homme.
Le démon infernal, que le soleil consumait déjà sans qu'il ne pût rien y faire, les entendit…
Il fallait faire vite !
Cinq secondes plus tard, il chancela, son corps disparaissant comme celui de la simple ombre qu'il était… L'ombre d'un stratège sanglant qui semblait tout prévoir sauf deux imprévus : La sainte qu'il aimait était un piège mortel qu'il n'avait pas calculé dans ses variables assez judicieusement. Ses derniers pions, qui devaient empêcher des gêneurs de l'interrompre, servaient justement d'excuse pour permettre à la divine femme de terminer son œuvre.
Ironiquement, il pensa à saluer la stratégie de la jeune femme : il savait reconnaître les prestations d'artistes talentueux et elle avait délivré une sacrée performance.
Il venait détruire, il fut détruit !
Il venait conquérir, il fut conquis :
Il vampirisait tout, il se fit vampiriser par une simple humaine !
Avant de disparaître définitivement dans l'éternité, avant de s'effacer à

jamais du monde réel, le fantôme transparent qu'il devint ne put prononcer qu'une seule phrase, montrant une certaine tristesse quant à sa déception :
— Il manque… la signature… de l'artiste !
Il n'y eut plus qu'un tas de particules fines dans la pièce qui s'effaça aussitôt. Il avait disparu comme l'ombre qu'il était : celle dont personne ne se souviendra car c'est bien connu, les véritables grands hommes ne peuvent gouverner que dans l'ombre sans jamais avoir leurs noms dans les livres d'Histoire et pourtant ce sont eux qui ont façonné le monde.
Le maître du mal, Orlok, Nosferatu le Vampire, avait été vaincu et les forces du bien triomphaient encore avec l'aide de la lumière divine.
Transportée de joie, heureuse d'avoir pu sauver ce qu'il restait de vie dans Wismar, Ellen, les mains jointes pour remercier le Seigneur, n'eut qu'une pensée quand elle vit soudain son mari et Bulwer ouvrir la porte ! Elle l'accueillit les bras ouverts en prononçant le nom chéri.
— Hutter…
Et elle expira quasiment aussitôt, retombant inerte, blanche et d'une certaine odeur de sainteté sur le lit.
Hutter hurla, pleura.
Il vit Bulwer prendre son sac : allait-il la ranimer…
— Sors pendant que je m'occupe d'elle… dit le médecin.
Alors que le soleil brillait sur Wismar, que les rues retrouvaient leur splendeur d'autrefois, qu'enfin le temps redevenait clément, les habitants découvrirent que leurs malades étaient guéris, que les rats et les Tziganes avaient quitté la ville.
Les survivants n'étaient plus que 300.
Ils étaient dans une ville quasi morte mais délivrée du mal qui les rongeait.
Ils étaient heureux et voulaient fêter l'événement de la fin de l'épidémie sous le ciel bleu lumineux d'une paix retrouvée et d'une prospérité qu'ils avaient l'intention de retrouver.
Ils savaient qu'en attirant du monde, en se remettant au travail, avec un meilleur gouvernement que celui qui avait si catastrophiquement géré

l’épidémie, ils réussiraient à retrouver leur grandeur d’autrefois.
Hutter vit Bulwer sortir de la chambre après plus d’une demi-heure d’efforts :
- Elle est sauvée, dit-il. J’ai dû opérer une transfusion d’urgence comme je pouvais avec mon sang. Elle en avait trop perdu du sien, fit Bulwer.
- merci, Docteur, vous avez sauvé la seule chose qui compte pour moi dans ma vie, déclara Hutter.
- Ce n’est rien. Vous pouvez aller la rejoindre. Elle est encore faible, mais elle s’en sortira.
Hutter courut aussitôt voir sa femme, heureux. Elle était là, faible, mais souriante.
Il la prit dans ses bras.
- Ne refais plus jamais ça ! Ne m’inquiète plus !
- Il est mort ? demanda-t-elle à Hutter, l’air inquiète.
- Oui, il avait disparu, tué par le soleil, lorsque Bulwer et moi sommes arrivés. I n’a pas pu s’enfuir. Nous l’aurions entendu.
- J’en suis forte heureuse, déclara-t-elle.
Ils s’embrassèrent longuement.
Le soleil baignait dans la chambre ses plus puissants rayons salvateurs.
Les habitants de Wismar eurent bientôt la preuve que Bulwer et Hutter avaient raison et qu’n véritable vampire était parmi eux. Bulwer expliqua le plan d’Orlok. Il raconta aussi, en mentant quelque peu sur Hutter et lui et en se donnant un rôle actif pour être plus crédible auprès du peuple de Wismar, sur la manière dont le monstre avait été vaincu.
Les habitants de Wismar maudirent leur défunt maire, le docteur Sievers, de les avoir menés vers un enfer dont ils allaient avoir du mal à se remettre.
Mais ils s’en remirent.
Et ils firent la fête, heureux d’avoir survécu à un horrible suceur de sang qui les avait manipulés.
C’est ainsi que s’acheva la peste de Wismar en 1838.
Le docteur Bulwer retrouva sa crédibilité et reçut, avec ses amis, tous les honneurs de la ville.

Puis, Hutter, Ellen et lui se rendirent au château maléfique du comte. Ils pénétrèrent durant la journée dans la crypte où reposaient les trois femmes vampires et leur plantèrent un pieu dans le cœur et les décapitèrent. Un vampire né d'Orlok avait les mêmes faiblesses qu'un vampire classique, souvenons-nous-en. Pas comme Orlok, très compliqué à vaincre.
Ils sortirent vite.
Le château maudit s'écroula sans ses créateurs et ses successeurs en vie pour le maintenir en état.
La menace d'Orlok avait disparu entièrement de la surface de la Terre.
Hutter et Ellen vécurent encore longtemps après cela.
Ils eurent des enfants dont le professeur Bulwer fut le parrain.
Et quand ils moururent, l'épopée de Wismar devint en 1922 un film cinéma expressionniste allemand très connu mais qui coupa beaucoup de cette histoire. La fin du film se terminait tragiquement par la mort d'Ellen ce qui était complètement faux.
Ce film se nomme : Nosferatu le Vampire (ou Nosferatu, une symphonie de l'horreur dans son titre original).
Il fut considéré à tort comme une copie déguisée de Dracula et cela lui valut un procès en plagiat qui détruisit presque toutes les copies existantes du film.
Masi il est parvenu jusqu'à nous, a été remonté et même restauré plusieurs fois.
Des compositeurs célèbre sou non lui apportèrent une musique car la sienne était perdue malgré des reconstructions.
Et même si le comte Orlok y est dépeint plus grotesque, comme une force bête de la nature, on n'oublia jamais sa dangerosité.
Il est aujourd'hui un classique étudié, aimé, décortiqué qui a généré des remakes plus ou moins réussis, officiels ou non.

Idée d’origine avant abandon. Plan de travail.

Acte II (partie coupée) : Hutter s’est barricadé dans sa chambre. Orlok va bientôt partir du château.

La nuit arriva. Prisonnier de sa chambre, Hutter entendit derrière sa porte une voix qu’il ne connaissait que trop bien :
[Orlok] : Je sais que vous êtes là, mon ami… Vous m’entendez ! Savez-vous pourquoi je suis un maître du monde Parce que je suis mort et que vous, les vivants, vous êtes ma nourriture. J’ai d’énormes pouvoirs et commande des armées… Ceux que j’ai croisés et sont devenus mes victimes sont mes plus loyaux serviteurs comme votre monsieur Knock.… Ce château est vivant et, sauf pour me nourrir, me retenait prisonnier car je suis tributaire de la Terre de la Mort Noire et je ne peux dormir que là. Il me fallait deux conditions pour quitter ce château infernal : que l’on me procure une demeure où transporter ce que j’y peux pour vivre, ma terre pestilentielle, et un homme qui prendrait ma place comme prisonnier du château, un nouveau « comte Orlok ». De plus vous avez pris la gentillesse de m’inviter chez vous, ce qui fait que je puis tranquillement y entrer maintenant car un vampire ne peut aller dans la demeure qu’il veut sans autorisation de la part d’un habitant de cette demeure. Je peux donc aller m’occuper du cou de madame Hutter.
[Hutter] : Donc lorsque vous me disiez que vous cherchiez le soleil et sa chaleur, vous mentiez ?
[Orlok] : Oh, que non ! Voyez-vous, je cherche vraiment la possibilité de trouver la chaleur et le soleil qui me manquent terriblement et j’ai été heureux d’avoir de la compagnie mais je ne supporte plus ce château. Aujourd’hui, j’en suis délivré et vous en êtes le nouveau prisonnier tandis que j’ai fait le premier pas vers ma liberté. Je n’ai plus qu’à conserver

mes pouvoirs mais réussir à trouver le soleil sans succomber. Votre femme va sûrement me permettre d'y parvenir : elle est rayonnante ! De toutes façons, je serais vite à Wismar car, vous le savez ou pas, les morts voyagent vite ! Et ne cherchez pas un serviteur : il n'y en a pas ! C'est le château qui a pourvu à tous vos besoins ! Adieu, monsieur Hutter, ou plutôt, « nouveau comte Orlok » ! Vous serez comme moi bientôt, très bientôt que vous le vouliez ou non !
[Hutter] : Un château ne peut être vivant ni avoir des pouvoirs !
[Orlok] : Lui le peut ! Vous verrez ce dont il est capable dès ce soir !
Le comte cessa de parler. Hutter ne l'entendit plus.
Il regarda par la fenêtre et vit se matérialiser, comme par magie, dans la cour du château, un attelage muni d'une charrette.
Les chevaux noirs ressemblaient à ceux du cocher qui l'avait amené ici.
Alors il comprit : le comte était le cocher.
Le château aurait dit le comte avait sans aucun doute matérialisé ces chevaux pour qu'il aille à sa rencontre — ou pour chasser, dans quelque village lointain, le sang dont il avait besoin pour subsister ?
Cela expliquait aussi pourquoi le visage du comte lui parut semblable à celui du cocher à un moment donné : il était le cocher !
Ainsi, le château était vivant — un être de l'ombre, animé de pouvoirs surnaturels ?
Hutter voulut rejeter cette idée, mais son esprit vacilla.
Ces bêtes étaient apparues de nulle part, comme jaillies d'un cauchemar.
Il devait se rendre à l'évidence : le surnaturel existait.
Et il en était la victime.
Les chevaux du comte hennissaient, piaffant devant une charrette basse et grinçante. Hutter les voyait tels qu'ils étaient : démoniaques, une lueur de feu dans le regard . Et non tel que, fatigué par son voyage et sa marche forcée après le départ de la diligence, il se les étaient imaginés.
Et soudain, il apparut.
Le comte Orlok sortit lentement de l'ombre, portant dans ses bras un lourd cercueil noir.
Il le posa dans la charrette, puis revint en chercher un autre… puis un

autre encore.
Sans bruit, sans effort, avec une régularité mécanique… et une vitesse hallucinante et inhumaine.
Hutter se rappelait ce qu'avait dit la vieille femme et ce que venait de lui dire Orlok : car les morts voyagent vite !
Quand la charrette fut pleine, Nosferatu Orlok monta sur le dernier cercueil.
Son corps se dissout dans l'ombre — comme aspiré à l'intérieur du bois.
Les chevaux démoniaques se cabrèrent et partirent au galop.
Le pont-levis se baissa tout seul, et la charrette disparut dans la nuit. Il se relava aussitôt le vampire comme si un être invisible – le château aurait dit Orlok- en avait actionné le mécanisme.
Sur les murs à l'intérieur du château, les portraits anciens luisaient faiblement.
Leurs yeux étaient fixés sur la porte donnant vers la cour, vers la direction par où le comte était sorti du château avant de s'en aller. Pour Wismar. Ils chuchotèrent entre eux des mots inaudibles que personne ne pouvait entendre puisque, excepté Hutter, prisonnier de sa chambre et qui ne pouvaient être témoin de cette scène surréaliste, il ne restait plus aucun être vivant à l'intérieur. Puis, ils se figèrent à nouveau.
Le château avait libéré définitivement son ancien prisonnier et en gardait un nouveau !
Hutter trouva un autre exemplaire du livre des vampires dans sa chambre et le feuilleta rapidement pour trouver une solution à son malheur si elle y était expliquée : tout ce qu'il y trouva était qu'un individu mordu était soit un esclave du vampire s'il n''était pas tué par ce dernier (après qu'il en eût bu tout le sang) et qu'il ne pouvait qu'obéir aux ordres de son « maître », soit que ce dernier devenait, selon des conditions précises, devenir un nouveau seigneur vampire. Cependant, rien ne signalait la malédiction du château. Elle n'y était pas consignée.

Hutter était désemparé : comment sortir d'ici ? Il regarda sur un coin de la table qui se trouvait dans la pièce et des mets délicieux y apparurent

comme par magie. Ainsi c'était ce que le comte voulait dire par : le château avait pourvu à vos besoins ? C'était le château qui avait créé magiquement la nourriture qu'il avait avalée ? Il pouvait faire cela mais pas procurer à Orlok sa sanguine nourriture qu'il devait aller chercher à l'extérieur avant, la chose terminée, d'être rappelé par cet antre maudit ?

Hutter chercha, désespéré, une issue pour sortir de sa prison, n'importe laquelle.
Enfin, il atteignit une fenêtre haute donnant sur le vide.
La montagne s'étendait en contrebas, abrupte et sauvage.
Il se hissa sur l'appui, regarda en bas.
Trop haut. Trop dangereux.
Mais derrière lui, il crut entendre un bruit — un frottement de pas sur la pierre.
Alors, sans réfléchir davantage, il noua les draps du lit, les attacha tant bien que mal à la fenêtre, et se laissa glisser le long du mur.
Des murailles sortirent des mains fantomatiques, spectrales, qui tentaient de l'agripper pour l'empêcher de s'en aller :
[Château] : Mon nouvel enfant, tu ne dois pas t'en aller ! Ta place est ici pour toute l'éternité ! Tu es le nouveau comte Orlok ! Reste avec moi et accepte ta transformation, ton destin… Inutile de tenter de fuir : nul ne peut échapper à son destin !

Hutter sentit les doigts de pierre se refermer sur ses chevilles. Il se débattit. Le tissu cria. Une seconde d'équilibre. Puis tout céda : le tissu se tendit, grinça… puis se rompit.
Hutter tomba lourdement sur les rochers en contrebas.
Le choc fut terrible.
Il perdit connaissance. Il n'entendit pas le château lui dire encore :
[Château] : Je n'ai aucune inquiétude, mon enfant : Tu me reviendras…
Tu n'auras pas d'autres choix ! Bélial, ton nouveau père, t'attends…

Epilogues prévus de la fin d'origine (dans laquée Hutter se revalait devenir vampire mais pas Orlok).

Epilogue 1

Quelques jours après la tragédie, Hutter se sentit mal à l'aise. Il avait perdu son soleil, sa vie, son amour et le soleil lui-même lui faisait maintenant terriblement mal.
Une fois même, ce soleil si chaud l'avait brulé et il ne pouvait plus sans se couvrir entièrement et ne laisser voir aucune trace de sa chair. Il portait même des lunettes teintées afin d'éviter que le soleil ne brûlât ses yeux.
Jusqu'à ce que le miroir ne réfléchisse plus son visage, il lui semblait en se regardant dedans que son visage pâlissait, que des dents s'allongeaient, que des griffes (malgré la coupe régulière de ses ongles) poussaient démesurément sur ses doigts. Il lui semblait voir presque, à la différence qu'il avait les cheveux et les traits de Hutter, le sinistre comte Orlok à qui il devait sa ruine.
Les survivants de la peste s'éloignaient de lui, le chassaient même : il était un nouveau pestiféré sans pour autant être le porteur de la maladie.
Il ne pouvait plus trouver refuge que dans l'ombre tout en supportant encore la chaleur de l'automne qui commençait à poindre.
Il venait même à penser que la froideur de l'hiver serait la bienvenue.
Puis, quelques jours encore passèrent, et il sentit l'impérieux besoin de quitter Wismar, de prendre son cheval et de partir au grand galop.
Il sentait qu'il devait impérativement aller ailleurs, dans un endroit qui l'accepterait, au milieu des ombre set du froid où il devait se réfugier.
Il s'habilla, se couvrit tout entier pour protéger sa peau, prit ses verres teintés et son cheval avant de quitter définitivement la ville à brides abattues.
Il mit du temps bien qu'il fit galoper sa monture à grandes vitesse.

Il erra longtemps mais en ligne droites à travers plaines, montagnes, vallées.
Et il arriva enfin à sa destination : un lieu bien connu de lui et dans lequel il n'avait voulu retourner pour rien au monde, un lieu qui, psychiquement l'appelait de loin, était maintenant lié à lui par un lien inconnu des hommes et de Dieu.
Il était revenu au château maudit du comte Orlok, en Transylvanie.
La démoniaque demeure s'anima en le voyant comme si elle avait des yeux sur ses sombres murailles : le pont-levis s'abattit dans un bruit sourd et aigue à la fois, la herse se releva toute seule et il entra.
Sitôt son passage à l'intérieur effectué, la sombre forteresse referma sa gueule sur son nouveau pensionnaire, son nouveau seigneur : toute sortie était devenue impossible.
(CHATEAU) : Te revoilà mon enfant ! Comme je suis heureux de voir que tu as compris que là était ta place ! Te voilà maintenant au but Tu vois : On atteint sa destination tôt ou tard.
Alors, Hutter se rappela les paroles de Bulwer alors qu'il se rendait, ce jour fatidique où la mission d'aller vendre la propriété abandonnée au comte lui fut confiée par Knock. Il ignorait que ces paroles fussent en quelque sortes prophétiques.
La porte de la maléfique demeure seigneuriale s'ouvrit et Hutter entra.
Il passa devant l galerie des portraits et en remarqua un dont les traits étaient familiers. C'était le portrait du comte Orlok, celui qui l'avait accueilli ici à l'époque, celui qui l'avait amené dans les ténèbres.
Les portraits fixaient Hutter et murmuraient.
(CHATEAU) : Cessez de murmurer… Notre nouveau seigneur est l'un des nôtres ! Il doit à présent connaître son destin. Mon enfant, quelles questions as-tu à poser, vas-y, ils t'enseigneront la réponse ! Mieux vaut que ce soit eux que moi…
Hutter, qui s'était dévêtu maintenant que protégé par la nuit et l'obscurité et vivant dans les ombres de la salle, retira ses lunettes teintées et s'approcha du portrait du comte Orlok.

Hutter : Mais je ne comprends pas… Vous êtes vivant dans ce portrait mais… Le soleil vous a pourtant tué !

PORTRAIT D'ORLOK : Mon ami… J'ai crû pouvoir échapper à ma destinée et avoir trouvé une faille qui… était justement le piège final d ce château. Voyez-vous, j'ai été comme vous, moi aussi… J'ai reçu l'ordre de procurer une demeure abandonnée, en face de chez moi, au précédent seigneur de ce château. On m'a fait miroiter aventures et fortune si j'y allais rapidement. Mon prédécesseur était ce que je suis devenu et m'a fait devenir comme lui. Comme moi, et comme vous le saurez plus tard, il avait de grands pouvoirs que la malédiction du château lui a ordonné mais aussi une envie folle de retrouver ce qui lui manquait finalement après des dizaines d'années d'emprisonnement : la chaleur d'un soleil et d'être aimé. Le soleil, astre du jour, et le soleil, être aimé, était ce qu'il désirait.

HUTTER : Vous voulez dire que…

PORTRAIT D'ORLOK : Oui… Le château attire ici des gens comme vous et moi, fait en sorte qu'une lente métamorphose s'accomplisse à travers les mêmes vecteurs ! Une fois mordu par le seigneur du château, l'individu qui se viendra vendre la demeure au comte de cette sombre forteresse (et lui uniquement) deviendra comme celui qui l'a mordu. L'ancien seigneur qui a acquis la masure qu'il souhaitait partira et l'autre prendra sa place car le château l'a prévu et la nature a horreur du vide. L'ancien seigneur fera tout pour échapper à la malédiction mais dès qu'il trouvera ses soleils, il signera sa perte ! Car vous comme moi ne sommes plus qu'ombre et l'ombre se dissolve face à cette lumière chaude qu'il recherche…

CHATEAU : Tu comprends, mon enfant… Un cycle se terminait et un autre a commencé qui sera exactement comme l'ancien ! Tous mes enfants finissent consumés par le soleil et leur esprit revient pour

l’éternité, ici, à l’abri, dans l’ombre qu’ils n’auraient jamais dû quitter…

HUTTER : Pourquoi fais-tu cela ?

CHATEAU : Pour me nourrir ! Chaque vie ingérée par mes créatures lui donne une âme immortelle nourrie des autres et quand ils finissent sur mes murs, j’aspire leurs vies… Je me nourris de mes enfants et plus encore, ils m’aident à former une armée.

HUTTER : Une armée ?

CHATEAU : une armée, oui ! Déjà, ils tissent dans le monde extérieur par leurs méfaits des convoitises, des séides obéissants qui leurs sont fidèles et en retour cela veut dire que ces gens sont en fait à MES ORDRES ! Je suis le véritable maître du monde tandis que mes enfants finissent toujours par croire l’être via leurs pouvoirs ! Et puis quand ils font une victime, ils en boivent le sang et la vie, quand ils atteignent le stade final de leur vie et qu’ils ressentent ce manque de soleil et veulent m’échapper, croient m’échapper pour rechercher ce manque, croyant qu’il y a quelqu’un, un amour, qui peut les sauver, ils emmènent avec eux ma terre !

HUTTER : Où veux-tu en venir ?

CHATEAU : Ma terre est une terre remplie des bacilles de la peste ! Les rats qui sont contaminés y pullulent et chaque victime de la peste meure dans l’ombre et chaque mort dans l’ombre renforce mon pouvoir ! Chaque victime du comte du moment et de la peste qu’il emmène avec lui voit son âme transférée ici dans un autre but que son sang…

HUTTER : Quoi ?

CHATEAU : Une guerre se prépare ! Depuis des millénaires, avant même

que mon véritable maître, Satan, me fasse apparaître et m'amène lui-même sous l'apparence du premier Nosferatu Orlok mon premier idiot… Car ces gens pensent toujours avoir affaire à un gogo, comme ils disent ! Un fou qui achèterait une fortune sans y regarder à deux fois une véritable épave comme demeure ! Seul mon maître véritable, le premier « Nosferatu » n'est donc pas sur ces portraits et attends paisiblement que l'armée d'âmes soumis à sa solde passe à l'attaque ! Il faut du monde pour lutter contre l'armée divine et l'armée humaine ! Ces gens innocents qui sont victimes du monstre qui habite ici et de la peste voient leur âme souillée par mes créatures et maudites à jamais, projetées dans l'ombre que je suis ! Quelque part dans les tréfonds de mon être, cette armée grandit et même se métamorphose en créature infernale… y compris les « soleils » mortes choisies par chaque comte Orlok ! Ta femme, par exemple, est ici ! Elle est une de mes créatures et maudite à jamais comme chaque habitant mort de la peste à Wismar ou dans les ports dans lesquels l'Empusa s'est arrêté !

Hutter : C'est faux ! Je ne te crois pas !

CHATEAU : Viens voir… Descends dans les tréfonds du château ! Un escalier y mène par la porte que tu vois au fond.

Hutter vit une porte qu'il n'avait jamais remarqué ! Elle était comme sortie de nulle part.
Il se méfiait mais se décida !
Il ouvrit la porte en tournant la poigné et descendit le sombre, ténébreux et tortueux escalier ! Il trouva en dessous une pièce immense… aussi immense que le monde lui-même ! Il y avait des milliards de fantômes ! Certains redevenaient solides et devenaient… des monstres horribles, indéfinissables : zombies, goules, loups garous, dragons, lutins démoniaques, chevaliers sans têtes, tout y pullulait !
Il avait devant lui les créatures de cauchemar qu'il croyait n'être que des contes pour enfants ou idiots avant le début de sa triste aventure. Des

êtres de légende, fabriqués par le château, par le démon Bélial lui-même, pour le jour du combat final contre Dieu et les hommes…
Une gigantesque armée de l'ombre, de ténèbres et du mal dont lui-même faisait maintenant parti !
Un fantôme le vit et s'approcha de lui ! Une femme qui était aussi jolie que le soleil et qu'il connaissait bien ! C'était Ellen !

ELLEN : Thomas, qu'est-ce que je fais ici ? Où est-on ? Que se passe-t-il ? Wismar est-elle sauvée du monstre ?
Hutter en put répondre : le fantôme prit corps soudainement et se mua en une créature infernale, démoniaque, dans un grand cri ! La transformation achevée, elle ne put plus prononcer une parole et ne le pourrait plus jamais de toute l'éternité !
CHATEAU : Silence, soldat ! Tu te tais et obéis car telle est ta mission de soldat du mal ! Tu es à moi, à jamais !

Hutter regarda et vit des gens qu'il connaissait au milieu d'autres inconnus et qui devenaient des monstres eux aussi ! Il poussa un cri et voulut s'enfuir du château mais ce dernier l'agrippa via les mains de ses murailles !

CHATEAU : Pourquoi t'enfuir alors que tu reviendrais inextricablement ici, mon enfant ? Tu es fini comme tous les autres ! Tu ne sortiras que pour te nourrir et envoyer des lettres ! Pour tuer et corrompre ! Jusqu'à ce que tu en aies assez et que tu recherches le soleil pour m'échapper et fatalement me revenir pour toute l'éternité et me nourrir comme le font tous ces portraits sur le mur ! Tes prédécesseurs, mon enfant ! Pour bien faire les choses et faire croire que le soleil peut être vaincu, mon maître a créé en la personne de Vlad l'Empaleur un vampire ultime capable de conserver ses pouvoirs la nuit (plus nombreux encore que ceux alloués au seigneur d'ici) et de résister au soleil ! Les descendants de l'époque où ce vampire était encore humain sont donc très recherchés par mes « comte Orlok » et ces gogos fonctionnent tous pareils… Le futur remplaçant est

presque souvent un descendant du comte Dracula lorsqu'il était encore humain… Ainsi lorsqu'il connait son ascendance, chaque « Orlok » pense pouvoir briser mon joug ou qu'un autre, le suivant, y parviendra mais nul ne le peut : Dracula est unique en son genre et le piège parfait en plus des miroitements de richesse pour ignorer ceux qui ignorent tout y compris d'où ils viennent ! C'est pourquoi le cycle ne s'arrêtera que lorsque mon maître l'aura décidé et pas avant, c'est pourquoi tu n'échapperas jamais à la nuit, c'est pourquoi tu finiras comme les autres dans l'enfer de mon antre, à me nourrir !

HUTTER : Je trouverai bien le moyen de casser ta malédiction et de retrouver un jour le soleil et le soleil de ma vie ! Rien ne m'arrêtera ! Il y a toujours un moyen !

CHATEAU : Il n'y en a aucun mais tu dois essayer ! Essayer pour revenir définitivement ici ! Le plan de mon maître est parfaitement huilé et il n'a aucune faille ! Il suffit juste de faire croire, miroiter, la possibilité d'en trouver une ! Tu verras : tu subiras le même sort que les autres ! Tu m'apporteras dans ton règne encore plus de puissance, encore plus d'âmes, encore plus de nourriture quand tu rejoindras tes congénères que j'ai enfanté ! Tu es mon enfant, la semence de Bélial !
Et alors que Hutter fut définitivement englouti par les ombres maudites de l'obscurité et hurlait, le démon Bélial, qui existait sur notre plan terrestre sous la forme du château maudit, se mit à rire d'un rire démoniaque !

Epilogue 2

Journal de Quincy Harker, 18 Février 1938, Londres

Depuis leur aventure avec le comte Dracula, me mère et ses amis m'ont mis en garde ! Je suis en quelque sorte, un descendant du comte… De Vlad l'Empaleur !

Cette ascendance même « honorifique » reste terrifiante ! Pourtant, les vampires ne peuvent enfanter, amis j'ai quelques … prédispositions suite à la morsure qu'a subie ma mère.
Ce comte Dracula n'était pas un vampire comme els autres et fascine encore aujourd'hui : il avait de singuliers pouvoirs dont celui de résister au soleil ! Il pouvait se déplacer librement le jour ce que des vampires normaux ne peuvent pas faire.
Van Helsing dit toujours que certains vampires qui ont peur d soleil envient sa chaleur et désirent la retrouver et que l'on cherche souvent un descendant ou un membre de la famille du comte pour espérer atteindre le soleil un jour… ou forcer le destin à ce qu'un autre vampire comme lui supporte la chaleur tant recherchée.

Je ne crois gère à leurs fadaises et pensent qu'ils sont fous de croire à ces histoires de bonnes femmes ! Ils disent avoir vécu ces aventures mais je refuse de penser autrement que le fait qu'ils sont menteurs et s'inventent des aventures idiotes pour se trouver une gloire qui, en fin de compte, n'a jamais existé !

Ce n'est pas par amitié envers Abraham Van Helsing que j'ai épousé sa fille mais parce que je la trouvais fort attirante : un vrai soleil !
J'ai repris le métier de mon père, Jonathan et je suis agent immobilier.
J'ai un drôle de patron, un français, Monsieur Frappé (on porte le nom qu'on peut) : on médit souvent sur lui mais il me paie bien !
Il m''a même fait la proposition de ma vie ! En face de chez moi, il y a une grande bâtisse abandonnée ! Un original qui doit être complètement frappé (et n'en porte pas le nom) veut y habiter d'après lui ! J'ai eu de l'arent pour partir à sa rencontre et les papiers en main pour qu'il signe les contrats d'acquisition ! Il paiera une vraie fortune m'a-t-on dit ! Il est prêt à payer n'importe quel prix pour ça, même des millions tellement ll est riche ! Moi, les gogos de ce style, ça m'arrange et comme on ne tombe pas sur ça tous les jours, j'ai accepté !
Le type en question habite en Transylvanie et ma mère tressaille à ce

nom vu ses « aventures » passées ! Mais moi, je me fiche des légendes locale set je suis bien réaliste : il le faut bien quand on a une famille a entretenir !
Ma femme aussi ne veut pas que j'y aille ! Elle se comporte bizarrement mais on m'a dit que l'aventure, la gloire et la fortune m'attendent ! Cela ne peut se refuser ! Cela ne se doit point !
Je pars aujourd'hui de Londres pour la Transylvanie, dans ce petit coin perdu ou habite mon client, dans une drôle de région dont on me dit qu'elle est le pays des brigands et des fantômes !
Des brigands, je veux bien, il se pourrait ! on a toujours affaire à des bandits sur les routes ! mais les fantômes, cela me fait bien rire !
Mon automobile est dehors.
Je vais prendre le train jusqu'au port de Southampton, puis le Ferry pour atteindre le continent et je verrais si je loue une voiture ou si je prends l'Orient-Express pour me rendre en Europe de l'Est parce que j'aimerais vraiment être passager dans cette ligne prestigieuse.
Je regarde une nouvelle fois le nom de mon imbécile de client qui veut une véritable épave qui risque de s'effondrer à un prix de dingue défiant toute concurrence : un certain… comte Orlok !

Epilogue 3

Journal électronique du professeur Richard Van Helsing, 18 février 6638

Le feu est tombé du ciel, des monstres nombreux, infernaux, conduits par un monstre cornu déambulent sur la planète tuant toute personne sur leur chemin ! Les anges eux-mêmes les affrontent, de magnifiques anges de lumière !
Bien que les monstres s'évaporent, ils reviennent ! Exactement les mêmes monstres !
Mon ordinateur me signale que la source de cette armée provient d'un

château isolé quelque part en Transylvanie, dans un pays fantastique, presque une autre dimension ! Est-il possible de le détruire ou est-ce la fin du monde ?
Le chef de cette armée maudite dit agir pour le compte de Satan et de Bélial : il se fait appeler… Le comte Orlok !

Epilogue 4

Dans l'espace, une petite planète.
Elle est encore au stade du Moyen-âge.
Un homme Vient trouver un roi bien humain dans son château. C'est un soldat :
Soldat : Sire, un phénomène inexpliqué s'est produit ! Un château venu du ciel est venu se poser dans les plaines d'Abasur. Les enfants et les femmes disparaissent la nuit dans les villages alentours. Certains parlent d'une créature mystérieuse qui suce le sang des vivants la nuit. On a peur.
Roi Gordon : Qui peut donc rapporter de telles sornettes ? Il n'y a aucune créature de ce genre ! Il n'existe aucune créature légendaire ou non ! Les monstres, ça n'existe pas !
Soldat : Selon certains, son château serait vivant. Il rit. Ils l'entendent même respirer.
ROI GORDON : Balivernes ! Sait-on au moins si ce lieu existe vraiment ? C'est 'l'imagination de fous !
Soldat : Il parait que le château extra-terrestre possède un propriétaire, un homme qui se dit être vampire ! Un certain comte Orlok !
ROI GORDON : Que l'on tue ce soldat pour m'avoir fait perdre mon temps avec pareils âneries ! Et apportez-moi ce carnet que mes linguistes ont traduit, celui de ce fou inconnu qui dit qu''unee armée de montres a détruit sa planète à cause des mêmes délires de château vivant et d'un Orlok § cela me fera passer le temps ! Mes linguistes parlent trop au peuple et cela leur a donné des idées ! Tuez-les aussi, cela leur apprendra

à prendre pour vrai des imbécilités ! Il n'existe aucun surnaturel ! Je le prouverai ! J'irai même vendre à ce comte Orlok la propriété qu'il mérite, s'il existe, mais j'en doute fortement !
Et c'est ainsi que le cycle se perpétua pour le château.
Un nouvel Orlok allait naître en remplacement du précédent.
Une nouvelle armée agrandirait ses rangs.
L'armée des démons de l'Enfer ne ferait que s'accroitre !
Une nouvelle apocalypse !
L'armée précédente, elle, gardait jalousement un terrain conquis : une petite planète infernale et cauchemardesque sans humains. La Terre.
Il en fallait bien une nouvelle à conquérir !
Satan n'avait jamais assez d'hommes dans sa guerre contre Dieu.
Le mal était éternel.
Et cyclique !

DOCUMENT FINAL : 1ere fin.

Tout allait pour le mieux ! Ou presque…
Hutter semblait confus… Il ne savait plus qui il était ni ce qu'il devait faire. Ses pensées étaient contradictoires comme si quelqu'un d'autre essayait d'imposer sa volonté sur la sienne. Il ignorait s'il devait rire de la situation ou bien en pleurer.
Le soleil semblait le brûler lentement. Il remarqua sa douleur, vit la paume de sa main rougeoyer, et chercha rapidement un petit coin d'ombre permanent dans la maison. Son instinct et une petite voix intérieure, celle qui tentait de prendre le dessus sur lui, lui demandait d'aller se réfugier dans la pénombre afin de sauver ce qu'il pouvait de lui-même, d'assurer sa sécurité avant tout. Il rejoignit rapidement la cave.
Hutter resta là jusqu'à la nuit tombée.
Puis, profitant de l'obscurité, il prit dans les affaires de la maison seulement sa veste, son bonnet, une feuille de papier, deux clous et un marteau.
Puis il hésita à mettre le pied dehors et vit que, finalement, il n'avait plus

rien à craindre.
Les gens qui le croisèrent et le virent habillé comme pour un départ furent surpris : il avait changé en une nuit et ressemblait à présent à un homme vieilli avec des mains étranges, squelettiques, comme décharnées. Ils crurent aussi halluciner en lui voyant… des dents de rats !
Hutter s'arrêta devant l'écriteau indiquant la sortie de la ville. Il fit un geste et une nouvelle nuée de corbeaux vint de tous les horizons et se courbèrent devant
lui…
Hutter ne pensait déjà plus comme pensait Hutter. Durant la journée, la voix intérieure avait gagné le conflit entre les deux consciences qui luttait pour la suprématie du cerveau de ce corps.
Il prit une plume, la trempa dans son sang, écrivit sur le papier et cloua la feuille avec le marteau sur l'écriteau. Puis il mit la plume de corbeau sur son bonnet et la plaça sur l'écriteau.
Il siffla et un cheval apparut de nulle part. Il monta dessus.
Il était heureux : il était dans ce nouveau corps, il avait réussi à jouer sa dernière carte…
Cela ouvrait des perspectives fascinantes qu'il ne pouvait mettre en pratique ici : il y avait peu de survivants et il serait démasqué tôt ou tard !
Il n'avait pu prendre la femme, mais il avait réussi à transférer son âme dans celui du mari : il aurait un souvenir de celle qui l'avait vaincu une fois… Il l'en aimait davantage ! Quelle femme elle aurait été si elle avait été à ses côtés.
Il sourit : le plan avait fonctionné à merveille.
Il devait l'appliquer à plus grande échelle.
Hutter hésita, mais il n'était pas ou plus Hutter à présent. Il n'en avait pris que le corps et les souvenirs, l'être entier du jeune homme avait disparu.
Et s'il colonisait le monde entier avec des semblables qu'il créerait ou le détruirait selon le chaos qu'il aimait apporter ? Il hésitait entre les deux choix.

Il avait tout le temps d’y réfléchir et, quoi qu’il eût l’éternité devant lui, il monta sur son cheval démoniaque et partit au grand galop, à une vitesse hallucinante, inhumaine, car « les morts voyagent vite. »
Il devait rentrer chez lui. Trois épouses de charme l’y attendaient depuis quelques mois et maintenant qu’il n’avait plus besoin de sa terre natale pour y reposer, de cercueils (il l’avait ressenti lors de sa « renaissance » dans le corps de Hutter) et que le soleil n’était plus un obstacle, il pouvait y aller par voie terrestre sans crainte de douaniers.
Sous le soleil lumineux de Wismar, là où un écriteau indiquait le nom de l’endroit, il y avait une plume de corbeau sur un bonnet et sur le papier cloué sur le bois était inscrit, rouge du sang du monstre, ce texte :
« Les habitants de Wismar doivent savoir qu’ils ont été les acteurs d’une pièce symphonique magistrale et orchestrée avec talent par le plus grand artiste stratégique et compositeur au monde, le comte Orlok… Le titre de la mélodie jouée lors du spectacle flamboyant était : Nosferatu, une symphonie de l’horreur !
Oui, décidément, il fallait toujours la signature de l’artiste !

NOTES DE FIN DE LIVRE IMPORTANTES POUR COMPRENDRE LE MECANISME DE L’HISTOIRE :

[i] Traduction du texte ésotérique : « Knock, je souhaite acheter une maison à Wismar, abandonnée, de préférence celle que tu m'as indiquée. Je veux aussi confirmation sur autre chose, tu sais quoi. Fais-moi parvenir l'employé en question pour l'acte de vente. Il me fournira la preuve, inconsciemment ou non, de ce dont nous avons discuté dans les lettres antérieures. Orlok. »

[ii] La présentation du Docteur Sievers est importante (ainsi que sa participation à l'acte 2). Il va devenir dès l'acte 4 un des principaux protagonistes de notre histoire.

[iii] Traduction de la lettre lue par Orlok : « Je vous envoie comme convenu l'employé en question. Il a fallu ruser pour l'inciter à venir vous voir. Il ne se doute de rien. C'est un homme honnête et de ce fait pour nous un parfait abruti. Il vous apportera confirmation. Une fois que vous n'en aurez plus besoin, maître, il serait bon que vous en disposiez comme vous le souhaiterez. Il est jeune et vigoureux. Je pense qu'il vous plaira. »

[iv] Cette lettre est importante, non pour ce qu'elle contient, mais pour le temps qu'elle va mettre à arriver à destination.

[v] L'une des deux lettres est celle écrite par Hutter pour Knock sur l'impulsion d'Orlok. Elle est en fait un leurre destiné à Ellen. L'autre est écrite par Orlok pour Knock.et contient les instructions qui déclencheront la catastrophé à Wismar. Les deux lettres arriveront par voie supranaturelle (les corbeaux) avant celle du cavalier portant la lettre de Hutter pour Ellen.

[vi] En fait, Orlok se doutait qu'il y avait une infime chance que Hutter s'échappe. C'est pour cela qu'il comptait bien fractionner ses opérations en changeant de moyen de locomotion. Hutter poursuivrait un chariot contenant des cercueils sur la terre ferme, tandis que lui irait par voie maritime jusqu'à Wismar. Tout était cependant prévu depuis longtemps y compris le bateau qui serait utilisé. Orlok était prévoyant. C'était dans sa nature et on ne se refait pas.

[vii] Orlok était à bord… Et il avait imaginé cette astuce pour ne pas être découvert tout comme il avait détourné les soupçons des douanes avec l'incongruité des trônes de morts déguisés en terreaux de Jardinage. Il comptait capitaliser sur cette même astuce pour miner l'équipage quand le moment serait venu

[viii] Orlok, dans son cercueil, le pensait aussi : les bouteilles avaient été découvertes et par une horrible chance, le capitaine Bergen n'avait pas pensé à ouvrir les caisses de terreaux. Certes, il y en avait dix en tout mais il aurait pu ouvrir la bonne, le découvrir en plein jour, immobile, incapable de se défendre, et balancer son corps à l'eau où tout vampire, même lui, peut périr.

Le sombre vampire décida que la tournée alcoolisée à chaque escale n'avait plus lieu d'être. La stratégie et fine plaisanterie devenait dangereuse.

Tant pis, il allait incapaciter peu par peu l'équipage et se servir de l'incongruité contenu et contenant des terreaux de jardinage pour influencer le mental des hommes et les laisser à leurs fausses déductions. Ils ne feraient que s'entre-déchirer sans comprendre ce qui le servirait bien.

Il aurait voulu les tuer de suite mais il avait son plan : d'abord, il avait besoin d'eux et ensuite il ne devait pas être découvert sinon tout le plan tombait à l'eau. En les affaiblissant petit à petit, en faisant en sorte que ses victimes se taisent, il ferait croire à une maladie… Et comme ces gens sauraient d'où vient le problème en montrant ou regardant les cercueils, il y a de fortes chances que le capitaine ou cet idiot de second ne comprennent

rien…

Les humains aimaient leur rationalité et essayaient toujours d'expliquer le surnaturel par ces faits. Personne ne songerait à la culpabilité des trônes de la mort ni même à penser à un passager clandestin surnaturel.

Pas s'il s'y prenait bien.

[ix] Dans l'ombre, sur les « terreaux de jardinage », Orlok ricanait et s'approchait du malheureux inexorablement pour continuer à le vider de son sang, comme la veille dans la nuit… Sans faire un bruit, il lui planta ses crocs dans la gorge au même endroit sans que le marin ne puisse se défendre.

[x] Les deux hommes étaient vraisemblablement dans le même état.

Dans son cercueil, Orlok réfléchit : il ne pouvait attaquer les hommes un par un comme ça ! Il lui fallait du sang, beaucoup, au mois pour une nuit ! Mais aussi, il pensa que s'il incapacitait la majorité de l'équipage maintenant, il n'aurait pas de problème avec les restants valides. Personne ne pourrait plus le surprendre en action ou du moins… les chances que cela arrive se réduisaient…

Il avait décidé, en plus du vent qu'il maintenait, d'invoquer pour cacher le soleil, un phénomène très spécial qui lui permettrait d'agir en pleine journée sans risquer le soleil ni même se faire repérer.

[xi] Orlok avait réussi ! Il ne restait plus grand monde de valide à bord et il avait encore une bonne réserve de sang à bord s'il s'y prenait bien. Il avait aussi peu de chances que quiconque comprenne l'ironie des « terreaux de jardinage » qui commençaient à, par leur apparence macabre, à vampiriser le cerveau des malades et des valides qui en avaient une peur bleue rien qu'en passant des jours entiers à les contempler dans toute leur horreur sans comprendre.

[xii] Orlok souriait :il avait tout entendu et comptait bien sur l'incongruité des cercueils, l'impossibilité des médecins à trouver un diagnostic surnaturel (le seul envisageable) et sur la stupidité des humains qui se voulaient si réalistes et terre-à-terre.

[xiii] Orlok pouvait se permettre maintenant de vider de leur sang un ou deux marins par jour : il ne risquait rien en manipulant stratégiquement ces esprits humains si faibles… Et il savait qu'il arriverait entier à Wismar en s'y prenant méthodiquement

[xiv] Mais au fait, oui, expliquions ce qu'il s'était passé.

Le vampire, qui était dans son cercueil, avait entendu la discussion et ce qui s'était passé… Tout 'était produit quasiment à côté des « terreaux de jardinage ».

Il ne pouvait laisser le médecin s'en aller : s'il témoignait, le bateau serait arraisonné lors d'une prochaine escale où il risquerait d'etre trouvé lors d'une perquisition de jour (la nuit lui importait peu) ou encore même à Wismar et les cercueils confisqués même s'il arrivait, lui, à s'en sortir. Et il avait besoin de sa terre natale maudite pour dormir… Au moins d'un cercueil intact.

Il fallait donc tuer tout de suite l'homme de science sans se faire remarquer des deux imbéciles valides afin d'empêcher ce désastre de se produire.

Et c'est un cadavre qui fut donc découvert par Bergen et Hans.

Mais comme personne ne savait ce que l'autre faisait au même moment (on ne peut avoir des yeux et de oreilles partout, surtout quand il ne reste plus que deux hommes valides et seulement les deux plus importants du groupe), les deux se regardaient comme si l'autre était le coupable.

[xv] Et, par les corbeaux qui étaient télépathiquement liés à lui, alors qu'il voyait par leurs yeux, Orlok se repaissait du spectacle : il avait joué tout le monde et abusé de la crédulité des hommes. Personne sauf lui n'était responsable : ni le capitaine ni le second.

Tous étaient innocents.

Il avait joué de l'incongruité des « terreaux de jardinage », de leur insistance au rationnel et de leurs nerfs avec un pan minuté et des coups d'avance mais pas sans risques pour lui : il aurait suffi, par exemple, qu'on ouvre le bon cercueil (celui où il se trouvait) devant le médecin pour que tout s'arrêta là !

[xvi] Le texte de la lettre en français correct : « Confie la lettre précédente écrite par monsieur Hutter à un de tes employés, et fais-la lui remettre à la date indiquée. Prépare mon arrivée ! J'arrive ! — Orlok

[xvii] Ni le lecteur ni la gazette ne se doutaient que la folie de Knock, générée par la lettre reçue d'Orlok, était le début du plan machiavélique du vampire visant à déstabiliser la ville pour passer inaperçu une fois arrivé. La lettre ne servait que pour les autorités de la ville : Orlok contrôlait mentalement Knock. De même, le gardien était sous l'emprise d'Orlok et attendait patiemment de mourir pour son « maître » afin de permettre à Knock de s'évader un jour.

Quant à Bulwer, on lui en voulait simplement de sa déclaration véridique de vampires certifiés parmi les animaux de la nature comme étant des divagations fantaisistes.

[xviii] Ce que tous ignoraient, c'était que la lettre arrivée en premier était celle qu'Orlok avait envoyée à Knock mais qui était écrite par Hutter. Elle arriva donc « envolée » et fut remise ensuite par Knock à Ellen avant qu'il n'ouvre son enveloppe qui lui était purement destinée. Celle arrivée en retard était celle que Hutter avait donné au cavalier et était parvenue à Ellen par voie terrestre normale donc elle avait mis plus de temps.

[xix] Ce que tous ignoraient était que les suicides n'étaient dus qu'aux meurtres perpétrés et maquillés par les tziganes fraichement débarqués afin de plonger la ville dans un chaos tel qu'Orlok, une fois arrivé, puisse être invisible aux yeux de tous et puisse apaiser sa soif de sang en conquérant un territoire déliquescent.

[xx] Le journal Transylvanien indiquait deux choses que nous nous devons d'expliquer au lecteur dans un souci de cohérence : Déjà, il s'agit du journal qui contenait l'annonce vu en début d'acte 3 et qui annonçaient les victimes d'Orlok que les médecins considéraient comme porteuses d'une peste d'un genre nouvelle du fait qu'ils ignoraient les origines des deux traces de piqûres sur le cou…

L'autre chose, c'est l'arrivée de Thomas Hutter, dans sa course folle pour atteindre Wismar, dans un hôpital où des gens l'amenèrent. Il avait dit être parti d'une montagne (en fait l'endroit où se trouvait l'horrible château du

comte Orlok, si notre lecteur n’a pas oublié la fin de l’acte 2). Malgré son état de faiblesse, il voulut repartir le plus vite possible afin de battre Orlok de vitesse pour revenir à Wismar.

Et les voiles entendues par les deux hommes (fou et gardien) à l’asile et le vent qui les fait bruisser n’éteint autre que celles de l’Empusa, sur le point d’arriver avec le vampire à bord. Le vrai « maître » de ces personnes !

[xxi] Evidemment, personne ne savait qu’Orlok avait débarqué de l’Empusa échoué sur la plage avec son dernier cercueil et qu’il s’était de site rendu à sa maison abandonnée sans se faire remarquer. Tout le monde était resté chez soi à cause de la tempête. Il avait alors ordonné à Knock de tuer le gardien sous contrôle vampirique et de s’enfuir : un tueur fou en liberté lui permettait de semer davantage le trouble et de servir de bouc émissaire pour les meurtres non imputables à la peste.

[xxii] En fait, Orlok avait attaqué la famille Harding. Sentant son approche par une prémonition, croyant avoir eu des hallucinations, Anne Harding avait envoyé son mari chercher Sievers. Puis, prise de panique, elle avait sonné ses domestiques à la rescousse. Excepté un qui dormait, tous vinrent la défendre d’un péril inconnu. Les chandelles s’éteignirent brusquement et Orlok éventra avec ses mains griffues tous les domestiques jusqu’au dernier pour parvenir à sa véritable proie, Anne, qu’il vida de son sang. Avant de partir, il tua le domestique endormi qui était sourd comme un pot et n’aurait même pas entendu un coup de canon à côté de lui.

Lorsque Harding revint avec Sievers (et la presse qui ne quittait plus le Bourgmestre ainsi qu’une bande de badauds), celui-ci établit le faux diagnostic. Il advint que la foule ne crût pas à ces délires et accusa Knock. Ils avaient, de toute manière, besoin d’un bouc émissaire sur qui rejeter tous leurs problèmes actuels.